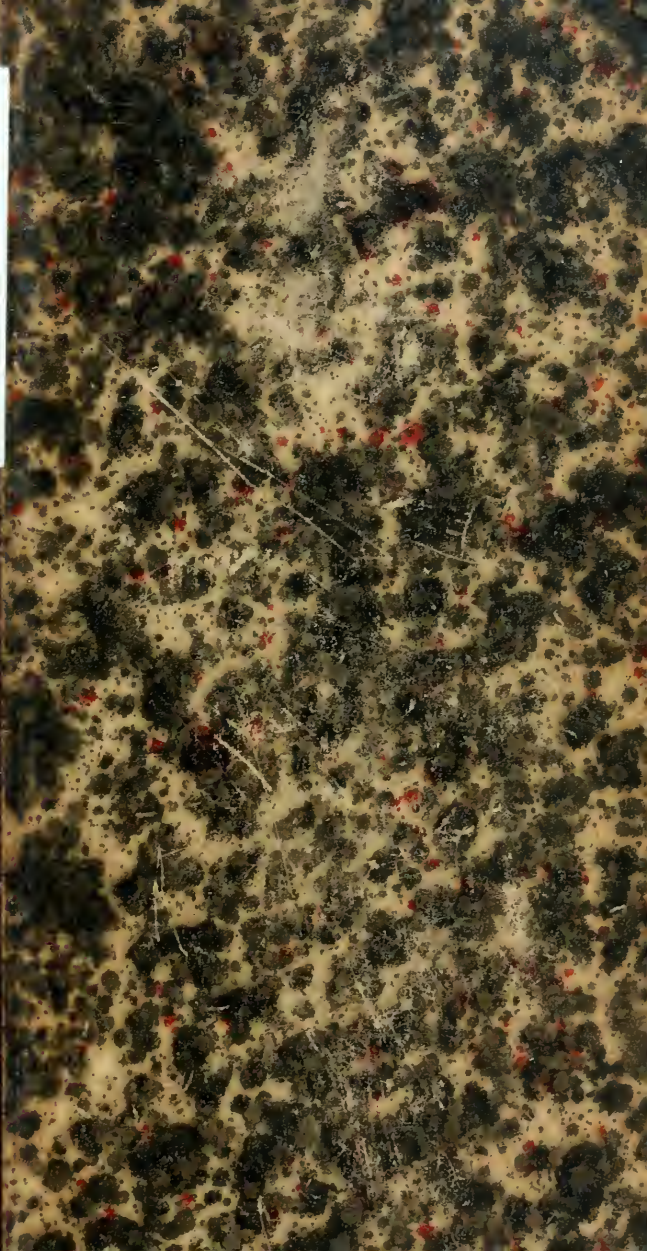
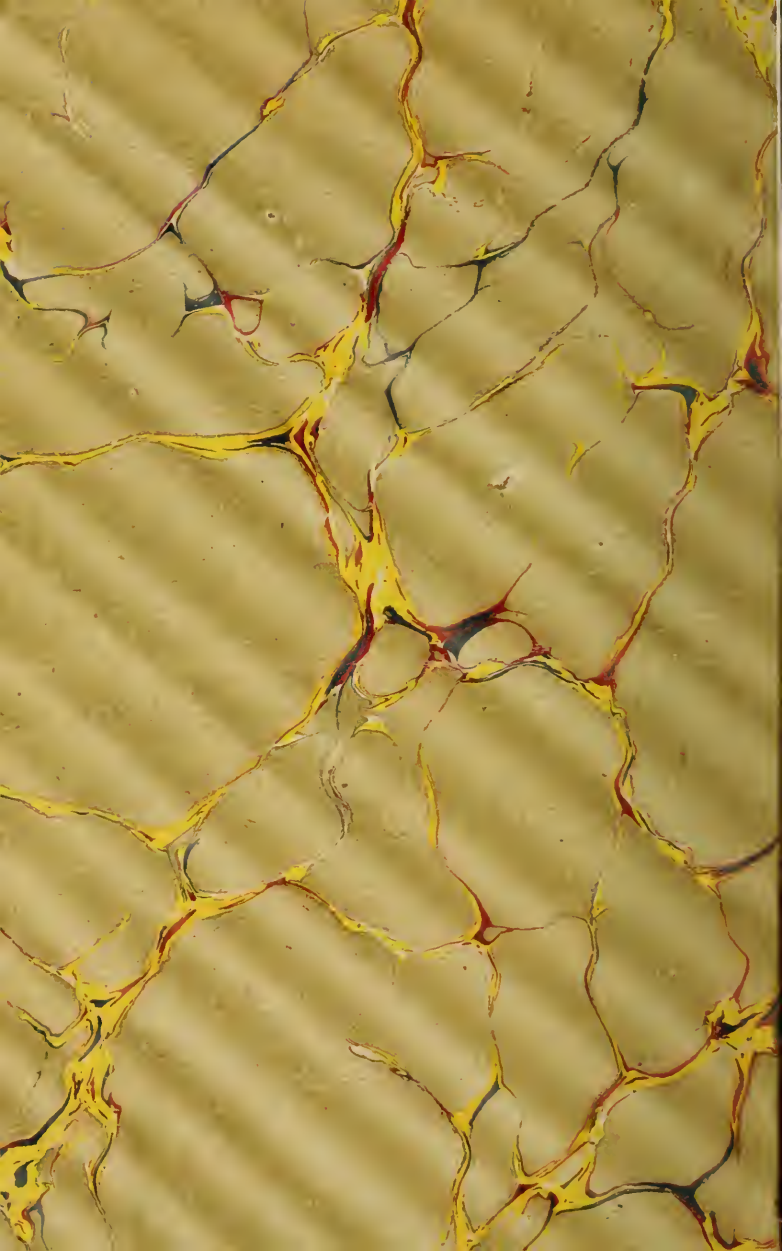
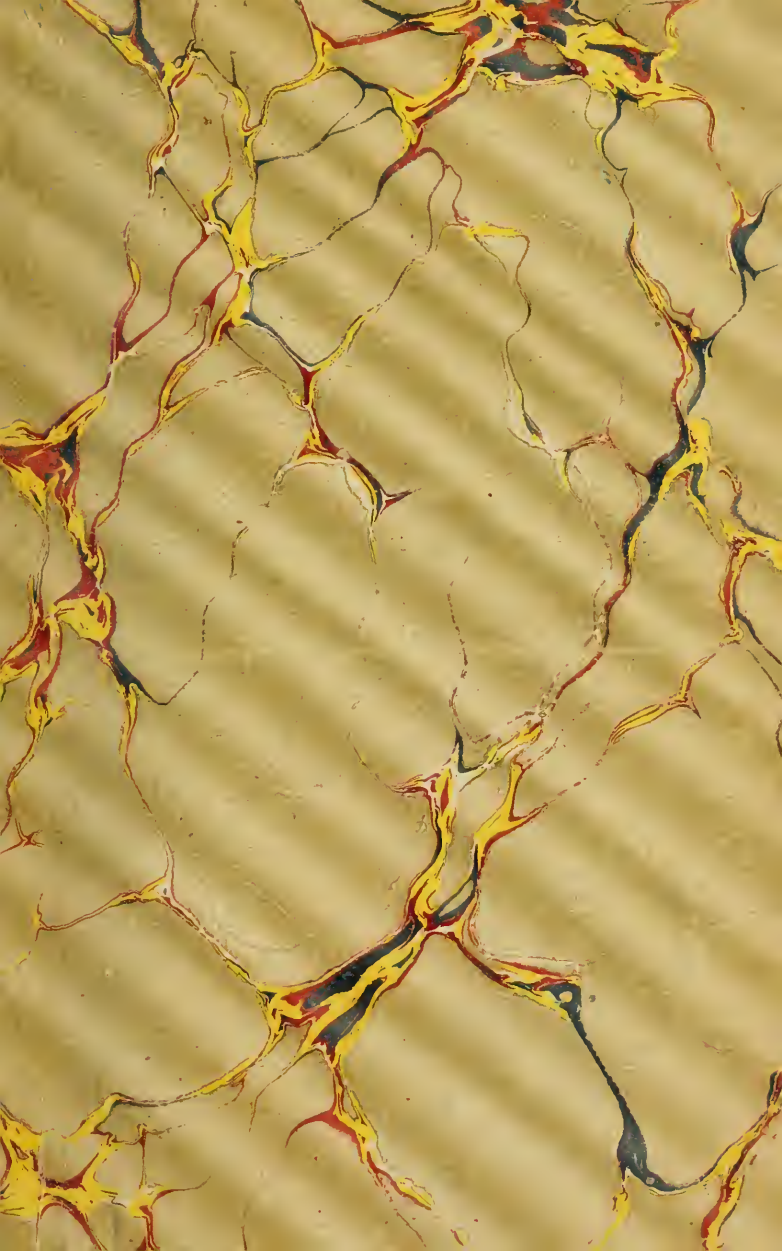




3 1761 08010397 1











Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ :

45 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER

Le Ferment

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

L'Empreinte (<i>Ouvrage couronné par l'Académie française</i>). 4 ^e édition. 1 vol. in-16.....	3 fr. 50
Un Simple . 1 vol. in-16.....	3 fr. 50
Bonne Dame . 1 vol. in-16.....	3 fr. 50

CRITIQUE D'ART

<i>Impressions de Hollande. Petits Maîtres</i> : Adrien Brawer. — Terburg, moraliste. — Sur un portrait par Van Dick. — La comédie de Hals. — Meyndert Hobbema. — Un Molière hollandais. — Gérard Dow. — A propos de Pieter de Hooch. — La Dentellière. 1 vol. in-16, avec deux planches hors texte.....	3 fr. 50
--	----------

~~17082~~
ÉDOUARD ESTAUNIÉ

Le Ferment

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1899

Tous droits réservés

140,87
—
110,16

PQ
2609
S8F4

A LA MÉMOIRE

DU GRAND ARTISTE

G. DE M.

MON AMI ET MON MAITRE



LE FERMENT

LIVRE PREMIER

I

— Monsieur Dazenel?...

— Monsieur veut-il donner sa carte?

D'un geste qu'il s'efforça de rendre nonchalant, Julien ouvrit sa redingote; il en tira un portefeuille dont le cuir noir verdissait aux coins. Tandis qu'il cherchait la carte demandée, il craignit d'être pris pour un solliciteur pauvre et rougit.

— Voici, dit-il; je tiendrais beaucoup à être reçu tout de suite.

Sans répondre, l'huissier fit signe à Julien de le suivre. Un tapis, couvrant partout le sol, étouffait le bruit de ses pas. Des plaques de cuivre luisaient sur les portes : *Transports* — *Caisses* — *Marchandises* — *Contentieux*. — Le silence était si grand qu'on aurait pu croire les bureaux fermés.

— Attendez là, dit l'huissier, je vais demander si M. le Directeur est visible.

Il introduisit Julien dans une salle étroite et longue qui ressemblait à un parloir de collègue. Une carte, pendue entre les fenêtres, décorait la muraille. Elle indiquait le tracé des lignes appartenant à la Compagnie; dans un de ses angles brillait une ancre d'or traversée par une branche de chêne, avec l'inscription : *Compagnie Indo-Chinoise de Navigation mixte.*

Impatient, Julien se promena. Chaque fois qu'il passait devant la cheminée, une glace lui renvoyait son image et il la regardait. Comme il connaissait mal son propre visage! Il fut surpris de se trouver laid. Il avait les épaules carrées, la poitrine étroite; son costume surtout l'irrita. Sa redingote, à la fois neuve et démodée, flottait autour de la taille. Il murmura :

— Je ressemble à mon père... J'ai l'air d'un paysan endimanché.

Tout à coup, des pas résonnèrent dans le corridor. Le cœur de Julien battit. Quelque employé, sans doute, errait dans les bureaux. L'attente se prolongea.

Une inquiétude sourde agitait Julien. Cette démarche, qu'après tant d'autres il se résignait à tenter, lui paraissait inutile. Par une singulière inconséquence, il imaginait aussi qu'elle déciderait de son avenir. Il essaya de raisonner cette peur. Depuis quatre mois, aucun insuccès ne l'avait découragé :

pourquoi désespérer aujourd'hui plus qu'hier ? Cependant sa crainte augmentait. Il feuilleta des prospectus. Mais ses yeux regardaient sans voir ; il ne parvenait pas à les lire.

Enfin l'huissier revint :

— Monsieur le Directeur vous attend : suivez-moi.

Ils repassèrent par le même corridor. Des bees de gaz avaient été allumés de loin en loin. Les flammes se reflétant sur les plaques de cuivre éclaboussaient d'une tache rouge les inscriptions. Arrivé devant une porte à deux battants, l'huissier l'ouvrit et annonça :

— Monsieur Dartot !

Julien entra.

D'un geste poli et glacial, M. Dazenel désigna un fauteuil. Surpris par l'ombre, Julien avançait, hésitant. L'atmosphère solennelle de la pièce l'intimidait. Les sièges, le bureau, la cheminée décorée d'une pendule en marbre, tout était là d'une netteté désagréable.

— Vous désirez me parler ? demanda M. Dazenel.

Sa voix était un peu molle, d'un timbre caressant. Très calme, Julien commença :

— Je m'excuse de vous déranger, Monsieur ; mais mon maître, M. Blovin, a daigné encourager ma démarche. Voici, d'ailleurs, une lettre qu'il m'a remise pour vous.

Il la chercha sans hâte et la tendit. Au nom de Blovin, M. Dazenel eut un sourire furtif. Il prit la lettre et s'approcha de la lampe pour lire commodément. Il apparut ainsi en pleine lumière, et Julien s'étonna qu'il fût si jeune, — quarante ans à peine. Son élégance discrète intimidait aussi.

Ayant fini, M. Dazenel laissa tomber le feuillet sur la table, et s'accoua.

— Ainsi, monsieur, vous souhaitez d'être employé dans notre Compagnie?

Son visage était maintenant dans l'ombre. D'un regard aigu, il scruta les traits de Julien. Celui-ci répondit :

— Beaucoup de requêtes semblables, je le sais, doivent vous être adressées. Je crois cependant que les conditions spéciales dans lesquelles je me trouve sont de nature à m'attirer votre bienveillance. Je viens de terminer mes études. En particulier, j'ai eu l'heureuse fortune de m'occuper spécialement d'électricité. Un grand nombre d'ingénieurs se prétendent aujourd'hui électriciens : fort peu en ont le droit. Sans aucune vanité, j'estime compter parmi ces derniers.

M. Dazenel eut un hochement de tête qui pouvait à la rigueur passer pour un assentiment. Julien continua :

— Le recours à l'électricité est indispensable dans une exploitation telle que la vôtre. Peut-être

même avez-vous dû créer un personnel spécial d'électriciens et des emplois nouveaux. C'est l'un de ces emplois que je souhaiterais obtenir; cela doit être possible... en tout cas, moins difficile qu'ailleurs...

Les derniers mots avaient été prononcés d'un ton moins ferme. A l'idée que cet inconnu disposait de son avenir, Julien se sentait défaillir. Il se tut. On n'entendit plus dans la pièce que le murmure de la rue pareil à une plainte lointaine.

M. Dazenel demanda enfin :

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-trois ans.

— Vous avez des titres, sans doute ?

— Je sors de l'École centrale.

La pensée de citer ses baccalauréats vint à Julien, mais subitement ces premiers parchemins lui semblèrent puérils : il n'ajouta rien.

— Vous êtes sorti diplômé ?

— Bien entendu.

M. Dazenel sourit avec indulgence.

— Et... c'est tout ?

Julien le regarda, étonné :

— Mais, monsieur, que voulez-vous de plus ?

— Vous n'avez passé par aucune école pratique?... travaillé dans aucune usine ?

Julien hocha la tête. Non, il n'avait rien fait de tout cela... M. Dazenel reprit :

— Hélas! monsieur, il y a tant de gens pleins de bonne volonté et possédant les mêmes titres que vous!

Dans une brusque évocation du passé, Julien revit ses années de collège, les dures années de l'École, toute sa jeunesse de « fort en thème », studieuse et monotone. La crainte d'avoir travaillé pour rien l'effleura.

— Dois-je comprendre que vous refusez? demanda-t-il d'une voix tremblante.

Les yeux de M. Dazenel se fixèrent sur Julien avec une expression de pitié ironique. Il se pencha vers le bureau :

— Laissez-moi vous poser une question indiscreète?... Avez-vous de la fortune? J'entends, par là, simplement une aisance modeste qui permettrait à un homme intelligent, tel que vous, d'attendre pour mieux choisir.

Julien baissa la tête :

— Je n'ai pas les moyens d'attendre; encore moins le droit de choisir.

— Cependant on n'arrive pas où vous en êtes sans dépenses considérables! N'avez-vous pas vos parents, une famille qui consentirait, au besoin, à prolonger quelque temps ses sacrifices?

— Ma famille compte sur moi; je ne puis compter sur elle.

— Alors, aujourd'hui, comment vivez-vous?

— Je donne des répétitions.

Les lèvres de M. Dazenel marquèrent un dédain fugitif.

— Vous êtes Parisien ?

— Non, monsieur.

— En tout cas, durant vos trois années d'École, vous avez habité Paris. Cela suffit pour conquérir des amitiés utiles. Ne connaissez-vous aucun homme en situation de s'intéresser efficacement à vous ? Je ne parle pas de M. Blovin : c'est un professeur excellent, dont la bienveillance a le tort de se disperser un peu trop. Sa recommandation est devenue le complément régulier de ses cours.

— J'étais à l'École pour apprendre mon métier. Obligé de choisir entre un enseignement que je ne devais plus retrouver et les distractions mondaines, j'avoue n'avoir pas eu d'hésitation. J'ai travaillé.

— C'est plutôt fâcheux, répliqua doucement M. Dazenel.

Il reprit, après un silence :

— S'il en est ainsi, permettez-moi de vous donner un conseil amical. La démarche que vous faites ici n'est certainement pas la première de ce genre. Vous avez dû frapper à beaucoup d'autres portes. Je ne m'en offense pas, d'ailleurs : c'est chose trop naturelle. Eh bien ! croyez-moi, renoncez à des courses inutiles.

Un tressaillement à peine visible agita le corps de Julien. M. Dazenel sourit.

— Je vous enlève peut-être quelques illusions. Ne regrettez pas ma franchise. Elle vous rendra service. Il est absolument vrai que je ne dispose d'aucune place en ce moment. Y en aurait-il une, je ne pourrais pas vous la confier.

Il allait poursuivre ; Julien, se levant, l'interrompit :

— Dans ce cas, monsieur, excusez-moi d'avoir pris votre temps. Vous avez, une façon cruelle d'enlever, comme vous le dites, leurs illusions à ceux que vous conseillez ; elle persuade mal. Je ne croyais pas demander l'impossible en demandant à gagner du pain.

Une sourde colère s'emparait de lui. Il ajouta :

— Heureusement, la vie a plus de justice que vous ne vous plaisez à l'imaginer.

M. Dazenel haussa légèrement les épaules :

— Dans les affaires, il n'y a que des raisons et point de justice... ou presque pas. Or, la vie est une longue affaire. Je comprends trop votre déception pour que vos paroles m'étonnent. J'ai connu des moments semblables. Je sais par expérience ce qu'ils coûtent... et même ce qu'ils peuvent rapporter.

Une ironie curieuse éclairait son visage ; on n'aurait pu dire s'il se moquait de ses propres paroles ou de Julien.

— J'ai pris sur moi tout à l'heure de vous donner un avis, — continua-t-il après une courte pause ; — vous ne m'avez pas laissé le justifier. Écoutez, et jugez... Vous êtes ingénieur ; en ce temps-ci, chacun l'est plus ou moins. Vous avez des diplômes ; il n'est pas une éducation qui ne se termine par un diplôme, c'est un luxe nécessaire... Il y a de même inconvenance à sortir sans cravate dans la rue ; cependant, suffit-il de mettre une cravate pour être un homme bien élevé ? Vous avez aujourd'hui le tort d'être bon à tout, c'est-à-dire bon à rien. Vous consentiriez, avec une égale aisance, à vous occuper de chimie, de mécanique ou d'électricité. C'est trop et c'est trop peu : il faut prendre parti. Le morcellement du travail est la règle de l'industrie moderne ; un contremaître, même illettré, est très supérieur à un ingénieur frais sorti de l'École. Devenez un praticien comme lui : les portes s'ouvriront aussitôt d'elles-mêmes, avant que vous y ayez frappé.

Les paroles de M. Dazenel enveloppaient Julien, lui donnant l'impression d'une pluie de novembre. Il répliqua :

— N'avez-vous pas déclaré tout à l'heure que jamais un industriel ne me donnerait le moyen d'acquérir cette pratique jugée nécessaire?... Je représente une maison neuve dont aucun locataire ne veut essayer les plâtres.

— Vous vous trompez ; on peut toujours se procurer des locataires. Il suffit d'abaisser provisoirement le prix du loyer.

A son tour, M. Dazenel s'était levé. Pendant une seconde encore, il examina Julien. Évidemment, l'absence de rhétoriques banales pour combattre son refus avait éveillé sa sympathie.

— Croyez, monsieur, qu'à l'occasion je me souviendrai de vous ! dit-il en lui tendant la main.

Tant de fois Julien avait entendu cette phrase qu'il n'y croyait plus. Il sortit.

Ce fut ensuite, comme à l'arrivée, une marche sourde le long des corridors. Derrière les cloisons, le silence continuait d'évoquer la présence d'une administration au cours immuable et régulier. Pas un instant Julien ne soupçonna qu'une telle majesté pût servir à rassurer des intérêts en danger. L'huissier ouvrit la porte de sortie. A côté d'elle, sur la muraille de l'escalier, une plaque en marbre annonçait aux visiteurs que le siège de la *Compagnie Indo-Chinoise de Navigation mixte* se trouvait à cet étage. En descendant, Julien suivit du regard cette inscription. A chaque marche qu'il abandonnait lentement, elle paraissait monter, devenir plus inaccessible. Soudain elle disparut et avec elle toutes les espérances qu'elle avait résumées : Julien se retrouva dans la rue du Quatre-Septembre...

Quel vide au fond de lui ! Julien s'était rendu chez M. Dazenel, comme il eût été ailleurs ; la recommandation l'introduisant était banale ; tout lui prédisait un refus ; il le savait, se l'était dit... Cependant un immense découragement alourdisait son âme. Il ne voyait plus la route à suivre, doutait même que l'avenir méritât l'effort d'une nouvelle mise en marche.

Il partit, remuant ses pensées, les doutes que Dazenel avait semés en lui. Si cet homme avait dit la vérité ! Qui assurait Julien de ne s'être pas laissé griser par un titre, d'avoir échappé à la fascination d'un diplôme ?

« Encore dans la fièvre des examens, j'estime qu'ils ont décidé de mon avenir. Dans dix ans, penserai-je de même ? Vus de trop près, les événements prennent une importance énorme ; le temps seul les ramène à leur juste valeur. »

Il se rappela son premier baccalauréat. Le jour des compositions, n'avait-il pas cru sincèrement risquer sa vie sur un coup de dés ; l'épreuve était pourtant si ridicule qu'aujourd'hui il avait eu honte d'en mentionner le résultat !

« Bon à tout, bon à rien », avait dit M. Dazenel. Julien fit le tour de ses connaissances. En vain il cherchait à se découvrir un goût ; il avait tout appris avec la même obstination consciencieuse ; savoir d'examen, superficiel, jamais encore tra-

duit en faits. Son titre ne mentait pas. Il était bien *l'ingénieur des arts et manufactures*, de tous les arts et de toutes les manufactures, au gré de la demande.

Mais, subitement, un grand bruit l'étourdit. Comme les rais d'un éventail, des avenues s'ouvrirent, dessinées par les lumières; Julien arrivait à l'Opéra.

Il dut éviter les voitures. Il avançait d'un pas ferme, sans recourir aux refuges. Parfois ses yeux allaient à la façade énorme du monument. La nuit en allégeait les richesses, et Julien la trouvait belle. Parvenu enfin au boulevard, il crut sortir d'un rêve pénible.

A quoi bon s'attarder aux propos d'un inconnu dont le mauvais vouloir se cachait mal sous une bienveillance feinte? Un fait dominait tout : des camarades — ses pareils — avaient réussi. Donc, il réussirait. Cela était nécessaire, strictement équitable. Il affirma :

— Je crois à la justice. La justice est partout. Sans justice, le monde ne vivrait pas!

Et cette justice le rassura. Il espérait en elle aveuglément. Comment douter de son aide? Il aurait pu demeurer chez son père, vivre en paysan comme lui, sans autre souci que les écarts des saisons ou le progrès des récoltes. Sans même le consulter, on l'avait arraché à ces perspectives

paisibles, envoyé à Paris, jeté dans une école. Pour le dédommager, on lui avait promis un rang social et la fortune. L'échéance venue, était-il possible que la société se dérobat ?

Que le paiement se fit, il en restait certain. L'heure seule en demeurait inconnue. Même il se reprocha de vouloir la fixer. Résolument, il étouffa son anxiété et, surpris d'avoir si rapidement reconquis le calme, pareil à ces malades qui, la crise calmée, demeurent immobiles de peur d'en provoquer une autre, il cessa de penser.

La nuit était venue, nuit d'octobre morose et froide. Entre les maisons du boulevard, un pan de ciel rougeâtre tombait comme une toile. La silhouette géométrique de la Madeleine s'y profilait en décor. Des lumières, en avant d'elle, dessinaient une rampe lointaine.

Très calme en apparence, Julien flâna.

Ce fut d'abord une simple distraction des yeux. Il regardait le miroitement des glaces, la combinaison des étalages, l'arrangement des couleurs.

Un magasin de jouets l'amusa. Polichinelles, pierrots et poupées s'entassaient dans la vitrine, reproduisant en miniature un monde pareil à celui qui passait là. Les cheveux des bébés incassables étaient de la couleur à la mode ; leurs toilettes, du bon faiseur ; leur mobilier, de forme anglaise. Parmi ce peuple élégant, des clowns erraient, fan-

toches de soie qui agitaient leurs cymbales ; au-dessous d'eux un jeu de massacre réunissait pêle-mêle un gendarme, un paysan, le curé au bicorne espagnol, une paysanne en mariée, tous les humbles... Était-ce la vitrine étroite, le sourire pareil des lèvres en porcelaine ? une tristesse s'empara de Julien. Si riches, les jouets semblent se refuser d'avance aux mains actives des enfants ; si compliqués, ils doivent amuser moins. Puis, apercevant aussi des roulettes et des petits chevaux, Julien détourna les yeux et repartit.

Un second étalage suivait : rien que des fleurs ! — lilas teintés, œillets pareils à des roses, dahlias simples qui ressemblaient à des marguerites, chrysanthèmes aux chevelures monstrueuses, — et Julien sentit qu'il les désirait toutes.

A chaque pas, maintenant, un luxe nouveau se révélait : luxe d'orfèvrerie, luxe du meuble, luxe d'étoffes... Comme les fleurs à la mode, chacun montrait la nature violentée, l'effort attentif de l'humanité nouvelle pour donner au nécessaire le masque du superflu. Les étoffes neuves avaient des tons mourants de soies anciennes. Les meubles avaient perdu leurs formes essentielles, les canapés servant aussi d'armoires et les paravents de pupîtres à lecture. Des flambeaux simulaient des branches jetées négligemment dans un vase d'étain ciselé. Quelle que fût la matière, le but

disparaissait, l'œuvre se réduisait au bibelot.

Plus il avançait, plus Julien était pris par cet art. Il éprouvait une ivresse à marcher dans son rayonnement. S'examinant lui-même, il se découvrait des complications secrètes, correspondant à cet art compliqué. S'il éprouvait le besoin du beau, en revanche ce beau existait à la seule condition d'évoquer les émotions les plus étrangères à sa forme; la musique y était peinture; la peinture, symbole : la littérature, musique... S'il était et voulait rester un honnête homme, la morale qui le dirigeait était moins une règle d'inflexible raison qu'un mode particulier de sensibilité. Le bien lui paraissait un privilège d'éducation et l'origine de plaisirs orgueilleux. Cette vie même qu'il convoitait était bien pareille au luxe parisien la manifestant : en vain Julien s'efforçait-il de l'imaginer, elle lui échappait, toute en décor et besoins factices, tourmentée par le désir unique de paraître riche, sans autre souci réel que d'exciter le dépit d'un plus pauvre que soi. Son faste était de surface, son art un trompe-l'œil, sa morale une forme de politesse.

Vie de clinquant, de fièvre et de bruit, que des mots de théâtre auraient pu seule décrire ! Telle quelle cependant, Julien la désirait de toute son âme. A l'avance, il en escomptait les jouissances brèves, la mise en scène, la permanente inquié-

tude. Comme à l'approche d'un Dieu vivant, son cœur fut soulevé :

« Ah ! vivre ! vivre !... »

— La rue Lafayette, s'il vous plaît ?

Une petite vieille, en costume de paysanne, venait de s'approcher. Julien sortit de son rêve.

— Tournez à droite, dit-il. Quand vous serez à l'Opéra, n'importe qui pourra vous l'indiquer.

Elle remercia d'une voix chantante, avec l'accent méridional et les gestes saccadés.

— On m'a bien recommandé, fit-elle encore, de passer par les boulevards.

— Vous y arrivez ; ici nous sommes dans la rue Royale.

Julien, pensif, la regarda.

Que de souvenirs évoquait cette vieille, avec son madras, son fichu écarlate et sa robe toute ronde !... C'est la ferme natale, ses tuiles rouges, le bois maigre qui en ombrage les côtés. Brûlés par le soleil, les taillis laissent tomber lentement leurs feuilles de pourpre. A perte de vue, des crêtes cheminent vers l'horizon. Julien est là, jambe et tête nues ; autour de lui une femme, pareille à celle-ci, va et vient : il l'appelle grand'mère...

Une surprise saisit Julien. A-t-il donc été cela jadis, — l'enfant d'une paysanne, un paysan lui-même ? Quelles pensées, quels désirs communs

unissaient la vieille qui s'en allait là-bas et le raffiné qu'il était devenu ? Pour la première fois, il pressentait l'abîme séparant le passé du présent, et cet abîme séparait aussi Julien de l'avenir ; car la vie dont l'espoir avait suffi pour l'entlévrer, cette vie semblait inaccessible. Comment, parti de si loin arriver jusqu'à elle ?...

La place de la Concorde apparut. Des coups de vent balayaient l'espace. Julien eut froid. De nouveau, il s'interrogeait : où aller ? Devant lui, des heures vides, une solitude qui enveloppait son être moral et son être physique.

Il se rappela qu'on était au premier mardi du mois :

« Jour de thé chez les Méhaut ! »

Il songea :

« Là où ailleurs, qu'est-ce que cela fait ? Il y a longtemps qu'ils ne m'ont vu... »

Il se dirigea ensuite vers la rive gauche ; comme il passait près des fontaines, il vit son ombre s'allonger démesurément sur l'asphalte humide et, regardant ce compagnon singulier, lui sourit,

Il avait connu jadis les courses, pieds nus, sur les routes poudreuses, les stations dans un coin de pré, tandis que lentement les vaches broutent l'herbe épaisse. Sa mère était morte. Son père ne l'aimait pas, car il était malingre. Pour tout plaisir, il jouait aux palets sur la place de l'église.

A neuf ans, il fut envoyé au catéchisme. Bien qu'esprit fort, M. Dartot s'y décida pour respecter l'usage. Il se plaignit ensuite du dérangement que cela causait dans sa ferme. Le dimanche, disait-il, ou devait payer quelqu'un pour remplacer Julien et mener les bêtes au pâturage. Lassé, le curé donna des secours.

L'année suivante, le curé demanda Julien comme enfant de chœur. Il s'offrait à lui enseigner un peu de latin et ce qu'il savait des classiques. M. Dartot fit mine d'hésiter. Il déclama, les jours de marché, contre l'envahissement du cléricisme. Le curé, cependant, énumérait les avantages : si Julien se

conduisait bien, il entrerait dans les ordres ; c'était un avenir assuré. Son instruction, d'ailleurs, serait gratuite. Poussé à bout, M. Dartot annonça d'un air fâché qu'il prendrait l'avis du cousin Méhaut, « un fonctionnaire de Paris ». Trois jours après, sans avoir écrit aucune lettre, il accepta. Julien, depuis lors, se demandait quel était ce cousin dont sa vie avait dépendu. Vers ce temps-là aussi, M. Dartot fit un premier voyage à Castelnaudary pour y visiter le député, qui était de passage et revint soucieux.

Julien grandit.

Il avait une âme rangée, dépourvue également d'enthousiasme juvénile et d'instincts mauvais. Il travaillait sans plaisir, avec obstination. Sa piété demeurait froide, mais pleine de bonne volonté. A l'époque de sa première communion, il devint grave. La terre sourit à ceux-là seuls qui travaillent pour elle ; Julien la trouvait morose. La chute du jour, les arbres dont les feuilles murmurent, les champs déserts, le remplissaient de mélancolie.

Cependant M. Dartot avait multiplié ses voyages à Castelnaudary. Une lettre vint, annonçant qu'une bourse au lycée de Toulouse était accordée à Julien. Après l'avoir lue, M. Dartot eut un rire de triomphe.

— Tu seras fonctionnaire et riche, tout comme Méhaut ! dit-il à Julien.

Et de nouveau, Julien rêva : quel était ce cousin, « fonctionnaire et riche », dont on parlait toujours, qu'il ne voyait jamais ?

L'entrée au lycée se fit en octobre. Loin de sentir des regrets, Julien éprouvait du plaisir à changer d'existence. Mais les murs sales, les cours plantées d'arbres maigres, les couloirs que des roulements de tambour animaient à heure fixe, le révoltèrent d'abord ; il resta longtemps farouche, rêvant de sa liberté perdue. Puis les jours, les années passèrent. Julien se fit à son uniforme, à son délaissement de potache pauvre. Bientôt la vie normale lui parut devoir se composer de concours et d'examens. Il eut des prix. Quand il revenait au village, on le regardait avec admiration. Après le baccalauréat, ce fut une gloire. Le curé seul, regrettant la vocation perdue, affectait de trouver de tels succès méprisables. Le proviseur offrit de reprendre Julien : l'existence d'une bourse départementale destinée à un élève de l'École centrale décida M. Dartot, et trois années encore suivirent.

Temps singulier, durant lequel les idées de Julien, comme ses vêtements, devinrent à la fois étriquées et flottantes. Il n'était plus un enfant ; il n'était pas encore un homme. Avant les promenades, il songeait à sa toilette ; mais cette coquetterie était d'instinct. Il devint incrédule. La

foi s'évanouit en lui, comme avait changé le timbre de sa voix, sans qu'il s'en aperçut. Aux heures où l'esprit flâne, il imaginait Paris et ses plaisirs.

Plus l'examen approcha, plus ce Paris l'attirait. Il s'en forgeait des images colossales et imprécises. A l'arrivée, la désillusion fut énorme. Le cousin Méhaut attendait à la gare. En signe de reconnaissance, il tenait un mouchoir à la main. Comme on était convenu qu'il servirait de correspondant, Julien lui offrit une volaille enfouie soigneusement dans un panier. Après les compliments d'usage, M. Méhaut dit négligemment :

— Et comment va le père Dartot ?

Julien répliqua, blessé :

— *Monsieur* Dartot va bien.

Le passé venait de s'éclairer. Julien comprit quelle envie devait dévorer son père, au souvenir de ce parent décrassé de paysannerie, employé de ministère, parlant de sa fortune et dédaigneux.

— Voilà pourquoi on a fait de moi un bourgeois ! murmura-t-il.

Depuis lors, il réfléchissait parfois à la futilité des causes qui déterminent les destinées. Sans cette jalousie de famille, serait-il jamais devenu ce qu'il était ? C'était son tour désormais de trouver ridicule ce Méhaut somptueux dont son enfance avait appris le respect. Maintenant aussi, il éprouvait une

crainte secrète, lorsque l'image de son père lui revenait à la mémoire. Depuis son arrivée à Paris, Julien n'était plus retourné à la ferme, se bornant à envoyer des lettres rares et, plus le temps passait, plus cette image l'effrayait, tant il y présentait de vulgarités jamais encore perçues. Sa pauvreté, qui retardait l'échéance d'un voyage au pays, lui paraissait du même coup moins douloureuse. Loin de souffrir de la séparation, il la désirait indéfinie.

Ce soir-là, justement, tandis que Julien se rendait chez les Méhaut, ces idées lui revinrent. Anxieux, il s'interrogea :

« A mon retour, quel effet me produira mon père ? »

Plutôt que de répondre, il préféra songer à la soirée qui l'attendait.

Comme il en connaissait d'avance le cadre, les assistants, les bavardages ! D'un mardi à l'autre elles se répétaient immuables, ces réunions, avec le même déploiement de luxe économe, réunissant des employés faméliques, servant d'occasion à de régulières doléances sur la peine de vivre, les ennuis administratifs ou les déboires culinaires.

Toujours, lorsqu'il y avait paru. Julien avait eu l'impression d'un déclassement momentané et des nausées d'ennui. Cette fois encore, n'était-ce pas cela qu'il y devait trouver ?

L'arrivée devant la maison interrompit ces rêves. C'était un bâtiment isolé que Méhaut avait loué à l'angle de la rue Campagne-Première et du boulevard Raspail. Avant de sonner, Julien s'arrêta : il éprouvait une envie brusque de rebrousser chemin. Le découragement qui l'avait amené ne lui donnait plus maintenant qu'un grand désir de solitude.

Malgré tout, une force intérieure l'entraîna. Résolument il approcha de la porte et poussa la sonnerie. Il avait écarté l'idée qui lui était venue et se refusait à croire qu'un imprévu l'attendit là.

Dès le premier pas, cependant, il allait s'y heurter ; plus tard même, ne devait-il pas reconnaître que cet imprévu avait bouleversé sa vie et orienté son avenir ?

M. Méhaut ouvrit lui-même. En reconnaissant Julien, il parut stupéfait.

— Me suis-je trompé ? n'est-ce plus le mardi que vous recevez ?

Les joues de M. Méhaut devinrent écarlates.

— C'est bien le jour, parfaitement... mais madame Méhaut est souffrante. Je croyais précisément, lorsque tu as sonné, que c'était le médecin.

— Rien de grave ?

— Un peu de grippe.

M. Méhaut parut ensuite réfléchir :

— D'ailleurs tu arrives bien, reprit-il.

Il s'interrompit encore, poussa un soupir, puis, comme un homme qui prend brusquement son parti :

— Tu vas voir ton père... il est ici depuis ce matin.

— Mon père ici !

Déjà M. Méhaut ouvrait la porte de la salle à manger, et, d'une voix sonnante faux, annonçait :

— Hein ! pour une surprise, c'en est une ! Dartot n'est pas arrivé depuis vingt-quatre heures que voilà l'ingénieur !... lui qui ne vient jamais !

Immuable, hésitant encore à croire, Julien s'arrêta sur le seuil. Son père était bien là, faisant un vague signe de bienvenue... Et du premier coup d'œil, il le trouvait pareil à l'image redoutée : il n'avait pas changé, ses cheveux n'avaient presque pas blanchi, le temps avait à peine marqué d'un trait plus rude les rides anciennes ; cependant Julien ne le reconnaissait plus !

— Toi ici !

Un grand bruit couvrit la réponse de M. Dartot. Les habitués du thé Méhaut poussaient des cris de surprise : les Gridal au grand complet, mari, femme et fille ; un employé du ministère du Commerce, M. Foudras. Enfoncé dans un fauteuil sous des lainages multicolores, M^{me} Méhaut riait. On

bouscula des chaises. Enfin, des phrases isolées se détachèrent, comme font, après l'averse, les gouttes tombant des chêneaux ; un grand silence régna ensuite, dépourvu de douceur, où se devinait l'inquiétude d'une explication devenue inévitable.

M. Dartot commença :

— Le cousin est venu me chercher à la gare... Nous comptions ne pas te déranger et aller demain chez toi, bien tranquillement.

— Et tu restes ?...

— Un jour à peine : on a besoin de moi, là-bas, à cause des semailles.

— Pourquoi es-tu venu ?

Dès le premier mot, cette question avait brûlé les lèvres de Julien. Seules des raisons graves avaient pu décider son père à un pareil voyage. Le mystère gardé, le trouble de Méhaut, l'effarement des assistants, tout disait à Julien qu'il était menacé.

— Je suis venu pour rien, répliqua doucement M. Dartot, pour te voir... N'es-tu pas content ?

Une nouvelle sonnerie interrompit M. Méhaut qui allumait la bouilloire :

— Cette fois, voici Reydoux !

Ce fut comme un signal. Cette arrivée sauvait de l'embarras ; les visages se détendirent. M. Foudras se moucha, M^{me} Méhaut sourit. Des cris

encore, des cris joyeux, accompagnèrent l'entrée du médecin qui saluait, répondait aux compliments, s'installait... Bientôt, chacun sentit que la soirée si fâcheusement troublée allait reprendre, pareille aux soirées précédentes. M. Dartot lui-même parut avoir oublié son fils.

Julien, maintenant, regardait à loisir ce visage dont il aurait voulu arracher le secret : il détaillait le front énorme et plat, le nez qui tombait tout d'une pièce, surtout les yeux bombés que des paupières lourdes recouvraient à demi.

Jusque-là, toutes les fois que Julien avait songé à son père, il avait cru se résigner à ses mains calleuses, à ses joues brûlées par le hâle, à son air emprunté et légèrement ridicule : était-ce parce qu'il le retrouvait dans ce décor bourgeois au lieu de le voir comme autrefois au grand soleil des champs, était-ce encore le voisinage de ces gens faits aux vêtements et à la lumière des villes que physique de paysan l'exaspérait.

Toujours aussi il avait vu son père indifférent ou hostile, incapable de distinguer entre son fils et un capital à faire valoir. Dès lors, pourquoi cet accueil le blessait-il au fond de l'âme, accueil glacial, sans même un simulacre de tendresse ?

Des besoins nouveaux nés de l'éducation bourgeoise amenaient sans doute cette révolte.

Brusquement il se raidit et, détournant les yeux,

s'efforça d'écouter les paroles qui s'échangeaient. La conversation avait commencé très lente, encore éparse. Mis en goût par la présence de M. Dartot, sans même se soucier du docteur Reydoux qui interrogeait tout bas M^{me} Méhaut, chacun s'était mis à exprimer ses idées sur la villégiature.

— Les propriétaires ont tous les avantages, disait M. Gridal d'une voix éteinte, l'air entretient leur santé et la terre les nourrit.

Timidement, M. Foudras avouait :

— J'ai souvent rêvé de m'installer dans un village.

M^{me} Gridal reprenait :

— Ah ! il y a des gens qui ont de la chance, tandis que d'autres !..

Les mots tombaient, scandés par le chant de la bouilloire et le bruit des cuillers que M. Méhaut distribuait avec gravité dans les tasses... Involontairement Julien eut l'impression d'être pris dans une terre molle, qui l'enlisait, finirait par l'étouffer. Qu'était venu faire là son père ? Pourquoi ces gens ineptes se dressaient-ils comme une barrière pour empêcher toute explication ? Si Julien l'eût osé, il se serait levé et serait parti.

Tout à coup les voix se turent. Le docteur Reydoux donnait son verdict : rien de grave, deux jours de repos encore et la malade pourrait sortir. M. Méhaut, radieux, résuma les pensées :

— Docteur, vous allez prendre une tasse de thé, pour vous récompenser ! C'est du bon, je vous préviens...

Il inclina ensuite la bouilloire et servit à la ronde. M^{elle} Gridal marchait derrière lui et présentait le sucrier.

Arrivée devant Julien, elle le regarda si hardiment qu'il tressaillit. Elle avait une beauté sereine, et paraissait aussi étrangère à ce monde médiocre, dépaysée parmi les siens.

— Vous devez être bien heureux, murmura-t-elle, de goûter ce soir les joies de famille.

Il répliqua méchamment :

— A défaut d'autre mérite, elles ont pour moi celui de l'inattendu.

— Encore un morceau ?

— Merci...

Un sourire effleura les lèvres de M^{elle} Gridal. Quand elle eut passé, M. Reydoux, assis près de Julien, se pencha vers lui :

— Charmante, n'est-ce pas ? Avec cela, maigre dot ; c'est bien dommage.

Julien ne répondit pas. Méhaut, à ce moment, venait d'achever sa tournée. Debout à côté de M. Dartot, les coudes écartés, il buvait son thé à bruyantes lampées, parlait avec autorité, comme si le bonheur de l'humanité eût été contenu dans chacune de ses phrases. A les voir ainsi rapprochés,

son père et lui, un irrésistible désir de les comparer était venu à Julien. Malgré les différences d'allure, de visage, de vêtements, comme ils étaient semblables ! Leurs traits exprimaient les mêmes vanités mesquines, le respect religieux de leur bien-être, un égoïsme limitant l'univers à sa propre satisfaction. Julien frissonna ; le mot de M^{lle} Gridal lui revint aux lèvres :

— Les joies de famille !

Le bruit des voix, encore, le tira de son rêve. M. Dartot avait affirmé que les propriétaires étaient pauvres, tant les impôts augmentaient chaque année, tant l'Administration leur faisait de « misères ». Tous s'emportaient contre lui :

— Pauvres !... Qu'appellez-vous « pauvres » ?

— Nous sommes tous pauvres, à ce compte !

— Quant aux misères !...

M. Gridal n'acheva pas : il ne trouvait aucun mot adéquat aux malheurs de sa vie.

M^{me} Gridal reprit rageusement :

— Croyez-vous qu'on ait eu jamais le moindre égard pour nous, qui étions dans l'Administration ?...

M. Foudras fit un grand geste :

— Les gens riches arrivent seuls... il y a longtemps que j'ai perdu l'espoir d'être nommé sous-chef !

La voix de M^{lle} Gridal s'éleva aussi, cristalline :

— Les pauvres ont toujours tort !

Les pensées avaient dévié ; chacun ne songeait plus qu'à l'amoindrissement régulier de ses rentes, à cette pauvreté que le jeu social aggravait chaque jour. On citait son traitement, le dernier prix des denrées. En même temps que l'argent sonnait dans les phrases, on y devinait une terreur, comme si le glas de ces petites fortunes sonnait aussi la fin du monde.

Seul, M. Méhaut protestait :

— Faites de la science, parbleu ! Regardez l'ingénieur : des gens du faubourg Saint-Germain n'hésitent pas à lui payer dix francs l'heure de leçon ! Tous les jours, on lui offre des places, des traitements auprès desquels votre traitement, Foudras, est une bêtise !

Brusquement il se retourna vers Julien :

— Mais, au fait, tu ne nous as pas dit encore ce que tu avais choisi ?...

Julien frémit : comment, lorsqu'il avait résolu de venir à cette soirée, n'avait-il pas prévu que la première question posée serait celle-là ?

Les épaules de M^{me} Gridal se replièrent sur sa poitrine maigre :

— Monsieur peut choisir... il est bien heureux !

On voyait clairement que le bonheur d'autrui diminuait son bien-être.

M. Foudras répliqua :

— C'est naturel, monsieur sort d'une École. Dans mon ministère, tout est réservé aux ingénieurs !

Julien regarda son père :

— Je ne suis pas encore décidé ; je suppose que ce retard ne te tourmente pas.

M. Dartot sourit :

— A Dieu ne plaise !... D'ailleurs, après ce qu'on m'a raconté...

Il s'arrêta, les lèvres pincées.

— On t'a parlé de moi ?

— Non, je voulais dire...

Les paupières de M. Dartot battirent comme les ailes d'un papillon qui se pose ; mais le reste de la phrase ne vint pas.

Julien se leva, une lueur avait passé dans ses yeux. Cette fois, malgré l'effarement des visages et les curiosités indiscreètes, il ne voulait plus que l'explication, guettée depuis une heure, lui échappât.

— Pourquoi es-tu venu ? fit-il d'une voix brève.

Le visage de M. Dartot demeura impassible. Julien reprit :

— Si c'est pour tes affaires, dis-le... S'il s'agit de moi, j'ai bien le droit de le savoir.

— J'avais peut-être une affaire, — répliqua lentement M. Dartot, — peut-être aussi me suis-je occupé de toi...

— Tes combinaisons personnelles m'importent

peu ; celles qui me concernent, celles-là, tu dois me les dire, je veux les connaître !

Aux derniers mots, M. Dartot se redressa, comme cinglé par un fouet :

— « Je veux » !... Où as-tu pris ces manières là ?

Leurs yeux se rencontrèrent. Tous deux aussitôt furent certains que des phrases nouvelles seraient inutiles : rien ne pouvait changer leurs décisions.

— C'est bien : garde tes secrets !

— Eh quoi ! tu pars, s'écria M. Méhaut.

— Oui, je n'ai pas de temps à perdre, ce soir.

— Vous aussi, docteur ?

Profitant de l'occasion, M. Reydoux prenait congé de la malade. Ce fut une déroute. Empressé, Méhaut se désespérait, offrait encore du thé, remerciait ; puis, une reconduite hâtive, des formules banales qui cachaient mal l'allègement éprouvé. Dieu merci, Julien sorti, le plaisir de la soirée ne risquerait plus d'être troublé.

— Bonsoir !

— A bientôt !

— N'oubliez pas nos mardis !

La voix de M. Dartot se détacha sur les autres :

— Ne te dérange pas demain, j'irai chez toi !

Et la porte se referma, éteignant d'un seul coup ce tapage, les lumières. Saisis par la froidure saine de l'air, le docteur et Julien s'arrêtèrent une seconde.

— Je vais à l'Observatoire, dit M. Reydoux.

— Moi, rue du Val-de-Grâce.

— En ce cas, marchons ensemble, s'il vous convient.

— Volontiers.

Ils partirent en silence.

Devant eux, le boulevard Montparnasse s'allongeait, morne et vide. Sur la droite, le cimetière dormait. Les cimes de ses arbres couvraient de leurs dentelles noires le ciel couleur de cendre. Derrière, le lion de Belfort, accroupi dans l'ombre, semblait veiller de loin sur Paris endormi.

Accablé, Julien songeait. Il était venu à cette soirée, l'esprit à la dérive. Il revenait avec une inquiétude pire, puisqu'aux menaces de l'avenir un désastre venait de s'ajouter. Mieux eût valu ne jamais retrouver son père que le retrouver tel. L'image qu'il en emportait l'obsédait. Il aurait voulu ne pas être, plutôt que voir cela et dire : « C'est mon père ! »

Enfin, comme si une pareille humiliation n'avait pas suffi, il se demandait : « Pourquoi ce voyage ? » et chaque fois, sans trouver la réponse, se voyait plus menacé.

— Il faut que je vous félicite, — commença M. Reydoux qui avait respecté jusqu'alors le

mutisme de Julien ; — de mon temps on n'avait pas, comme vous, l'embarras du choix.

Julien l'examina, surpris :

— Seriez-vous un ancien élève de l'École ?

— J'y ai perdu trois ans..., puisque me voici médecin !

Avec sa canne, M. Reydoux frappa le trottoir de petits coups secs. On eût dit qu'il obéissait à un reste de mauvaise humeur.

— Trois ans ! c'est énorme quand on est jeune ; puis, à mesure que l'on vieillit, les jours semblent plus courts, les années fuient plus vite ; à mon âge, elles n'ont plus la même importance.

— J'admire votre philosophie ! murmura Julien.

— Je n'y ai point de mérite : le temps en soi n'est rien. Sa valeur dépend de nous et de la manière dont nous utilisons les hasards qui surviennent. Je me rappelle combien alors j'avais l'espoir tenace !... Je fis presque toutes les usines de Saint-Denis. Il est arrivé parfois qu'on m'invitait à revenir... plus tard, dans quelques années... De telles réponses m'ont souvent consolé.

Était-ce bien sa vie qu'il racontait ou celle de Julien ? Mêmes démarches, mêmes attentes douloureuses. Comme Julien les connaissait, ces joies fugitives que provoque une phrase banale prononcée distraitemment ! Mais l'espoir tenace dont parlait M. Reydoux l'abandonnait.

— De guerre lasse, acheva M. Reydoux, je m'avisai d'aller à l'Association des anciens élèves. Là, encore, tout a changé. On y trouve aujourd'hui aide et conseils, tandis qu'alors...

Julien tressaillit :

— Je savais que l'Association s'occupait de placer les camarades sans position, — fit-il d'une voix où perçait involontairement l'anxiété; — mais y parvient-elle vraiment ?

M. Reydoux lui jeta un rapide coup d'œil et sourit légèrement :

— Cent trente-huit camarades, l'année dernière !... C'est un début, et vous jugez bien qu'on l'a soigné... Quand les vieux, gens de pratique et rendus peu difficiles, seront tous casés, la statistique changera.

A mesure que le médecin parlait, Julien avait senti une joie monter en lui. Pourquoi n'irait-il pas, dès demain, grossir le nombre de ces cent trente-huit heureux ? Tant de ses pareils remis en bonne route, loin de l'effrayer, avivait sa confiance. Au lieu de s'arrêter au commentaire pessimiste de M. Reydoux, il imaginait soudain l'Association comme une providence capable de répondre à toutes les demandes.

Il murmura allègrement :

— Dire que j'ignorais cela ! On apprend à toute heure.

M. Reydoux eut le même sourire de raillerie.

— Parfois aussi, on apprend trop tard ! reprit-il. C'est ainsi qu'après avoir eu dans les mains un premier diplôme impuissant à me faire vivre, je n'imaginai rien de mieux, pour me sauver, que de m'en procurer un second. Ingénieur sans emploi, ou médecin sans clients, l'un vaut l'autre !

Sous une forme presque identique, c'était l'idée de M. Dazenel qu'il venait d'exprimer ; aucun d'eux ne croyait plus que, pour vivre, il suffise d'être savant ou diplômé.

— Heureusement, continua M. Reydoux, vous arrivez à une époque où l'on réclame de tous côtés des ingénieurs ! Vous ne vous doutez pas de votre chance !... Je ne veux pas, cependant, recommencer le dithyrambe de M. Méhaut. Tout n'est pas au mieux, loin de là. En désirez-vous la preuve ? Jamais plus de capitaux ne furent disponibles ; je possède un remède qui guérit, — chose admirable ! — il suffirait de quelque argent avancé pour le faire connaître ; cet argent, aucun banquier ne me le prêterait, et mes enfants resteraient pauvres. C'est la vie...

Il eut ensuite un rire sec :

— Là-dessus, voici mon chemin... je vous souhaite le bonsoir et un bon choix... La chance seule importe. Jamais, hélas ! elle ne dépend de nous. Le mieux est encore d'avoir fortune faite...

Il s'éloigna de son pas tranquille. Sa canne frappait toujours le sol à petits coups réguliers et nerveux ; puis ce bruit s'éteignit dans le grondement des voitures et Julien, immobile, ne le distingua plus.

Il frissonna. Tous les êtres qui avaient rempli cette soirée se réunissaient maintenant dans sa mémoire, pour y prendre des proportions étranges : M. Dazenel, exposant que l'éducation officielle et la science de collège sont un luxe ou une duperie ; les invités Méhaut, ensuite, petites gens occupés de petites choses, dont les désirs, mesquins autant que leurs âmes, criaient cependant faute d'un peu d'argent pour se satisfaire ; enfin, cette fille inquiétante, M^{lle} Gridal... En même temps, le hasard était venu. C'était l'arrivée de son père, le danger qu'elle révélait, la ressource de l'Association indiquée par ce médecin...

A mesure qu'il s'attardait à ces visions, Julien éprouvait un malaise croissant. Il commençait à douter de ses diplômes ; sa naissance l'humiliait ; sa pauvreté lui semblait une incurable faiblesse. On eût dit que toutes les convictions l'ayant dirigé jusqu'alors dans la vie disparaissaient.

Il se trouva devant sa maison sans même s'être aperçu de la route. En montant l'escalier, il fit un geste las :

— Dire que Méhaut m'envie !

Puis il aperçut de la lumière dans sa chambre. Appuyée contre la fenêtre, une femme guettait son retour.

— Tiens, murmura-t-il. Lucienne est venue !

Une rafale balaya son cœur ; inquiétudes, chagrins, tout s'évanouit : il aimait...

Lorsqu'au matin, Julien ouvrit les yeux, des lueurs déjà éclairaient la chambre. C'était un jour d'hiver, qui atténuait les reliefs; chaque objet semblait enveloppé d'une étoffe lourde.

Immobile, Julien savoura la douceur du repos. Ses rêves se mélangeaient au réel et prenaient une vie mystérieuse. Quel silence partout! Pas un bruit dans la rue. A de longs intervalles seulement, une femme poussant devant elle une voiture de légumes ou de fleurs criait sa marchandise et ce cri solitaire rendait plus profond le calme qui suivait.

Tout à coup l'image de M. Dartot attablé chez les Méhaut traversa l'esprit de Julien. Un cristal imperceptible qui tombe dans un liquide saturé en provoque la solidification subite; de même, cette vision suffit. La réalité se dégagea du songe. Julien s'éveilla tout à fait.

Il se leva sans bruit, et se dirigea vers la fenêtre. Il regrettait le plaisir de l'oubli.

— Quel temps! murmura-t-il.

Un brouillard sortait du sol, montait lentement aux toitures, et s'étalait au-dessus d'elles, pareil à une fumée que le vent refuse d'emporter. Ainsi drapée de blanc, la ville paraissait morte. Longuement, Julien regarda cet horizon sans forme; la tristesse du ciel répondait à son ennui.

Lucienne, à son tour, s'éveilla. D'un geste bref, elle écarta les cheveux égarés sur ses joues et dit gaiement :

— Bonjour!

Julien sourit :

— Bonjour. Nous sommes en retard. Il est sept heures.

— Déjà!

Julien secoua la tête :

— Il faut te lever. Nous partirons ensemble ; j'ai de nombreuses courses à faire.

Sa voix était si grave que Lucienne dit brusquement :

— Tu as du chagrin?...

— Qui n'en a pas ?

Elle prit un air sérieux. La pensée de consoler son ami lui plaisait infiniment.

— Raconte, dit-elle encore.

Durant une seconde, Julien savoura la caresse de son regard, puis résolument :

— Non, petite Lucette, cela n'en vaut pas la peine.

Sans mot dire, elle se mit à sa toilette.

— Quel jour viendras-tu ? demanda-t-il.

Il s'efforçait de parler sans aigreur ; mais l'idée qu'elle n'était pas à lui tout entière l'irritait. Le sourire de Lucienne disparut :

— Encore jaloux !

Il la prit dans ses bras, la serra contre lui :

— Pourquoi ne veux-tu pas que nous demeurions ensemble ?

Elle répliqua, secouant la tête :

— Tu as de la peine à vivre seul. Que ferions-nous à deux ?

Aussitôt il l'abandonna et, revenant à la fenêtre, affecta d'examiner la rue. Quelle réponse aurait-il pu lui faire ? L'amour, comme la bonne chère, est plaisir de riche ou de désœuvré ; il était pauvre. Pour la seconde fois, depuis douze heures, cette pauvreté se dressait entre le bonheur et lui.

Il se retourna :

— Et combien faut-il gagner pour que tu consentes ?

De nouveau, il s'était approché d'elle :

— Si demain, ce soir peut-être, j'avais une place ?.,.

L'image d'une vie commune le grisait. Il adorait cette femme, respirait sa jeunesse comme on respire une gerbe de fleurs fraîches. Il la sentait de même race, affinée par le fait seul de vivre dans

Paris, comme lui-même l'avait été par l'étude.

— Ce soir, continua-t-il, pourquoi pas ?

Elle répéta d'un air douteur :

— Ce soir?...

— Nous avons, paraît-il, une Association...

— Ah ! je sais... Chenu m'en a parlé !

Il s'interrompit brusquement :

— Tu connais Chenu ?

Ce Chenu était un de ses anciens, célèbre par un extérieur singulier et son débraillage affecté.

— Qu'est-ce que cela te fait ? dit-elle après une courte hésitation.

Et, comme elle rougissait légèrement, il eut un mouvement de colère :

— N'ajoute rien ! Si tu disais quelque chose, je ne te croirais pas !

Lucienne, très calme, répliqua :

— Si jamais nous nous installons, tu me feras le plaisir de quitter ces manières... De quoi te plains-tu?... Je suis honnête, je travaille, je ne demande rien à personne et je tiens mes promesses. Quant au passé, il ne te regarde pas. Prends moi telle que je suis, ou pas du tout.

Un flot de sang colora le visage de Julien :

— Je te défends...

— Tu ne me défendras rien, car je m'en vais.

Elle sourit ensuite avec indulgence :

— Ah ! mon pauvre ami ! comme tu compliques les choses les plus simples !

Elle avait raison : il compliquait. Était-il donc le seul que la misère réduisît aux maîtresses de hasard ? Encore celle-ci pouvait-elle se dire honnête, ayant toujours refusé de se vendre et n'obéissant qu'à son caprice. De quel droit lui reprocher d'avoir jeté son cœur au vent, puisque lui-même en profitait ?

— Huit heures... entends-tu ?

L'horloge du Val-de-Grâce égrenait ses coups ; ils semblaient plus grêles que de coutume, comme si le brouillard les mangeait au passage.

— Dix minutes de retard ; cinquante centimes d'amende ! Paye...

Elle tendit sa joue. De nouveau, il prit Lucienne dans ses bras, l'enveloppa d'une étreinte passionnée. Peut-être l'eût-il moins aimée s'il n'eût souffert par elle. Ils restèrent une minute ainsi, échappant aux angoisses de la vie quotidienne, tout à la revanche de leur jeunesse, à ses chansons mensongères, immobiles, muets.

— Ouvre ! je ne vois pas la serrure. fit une voix au dehors.

— Sauve-toi, dit Julien : c'est mon père !

— Il est ici ?

— Oui... depuis hier.

Sans hâte, le cœur dévoré subitement d'une

affreuse inquiétude, Julien se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Lucienne curieuse, avait suivi Julien ; et comme M. Dartot, étonné, restait sur le palier, elle se décida, passa devant lui avec une révérence correcte.

— Mâtin !

M. Dartot fit claquer sa langue ; on eût dit qu'il dégustait un vin de choix.

— Mâtin ! tu connais du beau monde !

— Entre donc ! s'écria Julien, crispé, ne sachant si cette exclamation était bêtise ou ironie.

M. Dartot avança d'un pas, parcourut du regard le mobilier, le tapis déchiré, les rideaux rongés par le soleil :

— C'est tout l'appartement ? dit-il, incertain.

— Le nécessaire.

— Et tu payes ?

— Quarante francs par mois.

Son visage exprima un désappointement. Il s'attendait à trouver une installation plus confortable. Évidemment aussi le prix des loyers parisiens déroutait ses habitudes campagnardes.

— Prends le fauteuil, dit Julien : c'est le siège le moins mauvais.

Méthodique, M. Dartot déposa son chapeau mou, sa canne et s'assit. Julien, debout, attendit en face de lui. Maintenant que l'heure de s'expliquer était venue, l'approche du danger lui rendait un calme

soudain; il n'éprouvait presque plus d'anxiété, rien qu'une sorte de curiosité méliante, comme si ce qui allait suivre ne le regardait pas.

M. Dartot commença d'un ton indifférent :

— Je t'ai dérangé en venant si tôt...

— Nullement.

— Si... je t'ai bien vu tout à l'heure.

Il eut un sourire muet et continua :

— Ce n'est pas moi qui te ferai des reproches ! Les relations, quelles qu'elles soient, ne sont jamais à dédaigner.

Julien répliqua sèchement :

— Ne parle pas de cela, tu me feras plaisir.

M. Dartot ne parut pas entendre l'interruption.

— Ce n'est plus comme autrefois, — dit-il avec un soupir affecté ; — tu es ton maître. Je ne suis bon désormais qu'à donner des conseils. Encore es-tu mieux à même que moi de connaître le fond des choses, car tu habites la ville.

La dureté de sa voix démentait la douceur des phrases. Julien ne répondit pas.

— Donc, poursuivit M. Dartot, tu ne sais pas encore ce que tu vas faire ?

— Je l'ignore.

— Tu as raison de réfléchir. Pour arriver à un bon choix, il faut bien calculer toutes les chances. Chez nous également, on doit semer ceci ou cela, suivant les années, pour ménager les champs.

Dieu merci ! je n'étais pas inquiet de toi, mais on a beau ne pas s'écrire, les sentiments restent... Bref, j'avais hâte d'être au courant. C'est cela qui m'a décidé à venir.

— Rien que cela ?

— Évidemment.

M. Dartot laissa tomber le mot avec une sorte d'hésitation.

— Je te remercie, répondit Julien. Je suis heureux de savoir que mon sort ne te laisse pas indifférent; mais, si tu m'avais consulté, je t'aurais détourné d'un pareil voyage. C'est beaucoup de peine inutile, et beaucoup d'argent dépensé.

— Ce n'est pas le premier que j'aurai dépensé pour toi.

La réplique de M. Dartot glissa, dite presque à voix basse. On n'aurait pu deviner si elle contenait un reproche ou l'expression d'un regret.

— Enfin, reprit-il, l'essentiel est que tu sois content, et tu l'es?...

Julien répéta :

— Je le suis...

— Tu dois l'être. Tu penses bien qu'ici je n'ai pas perdu mon temps. Pour m'informer, le plus simple était d'aller chez tes professeurs. Je les ai vus presque tous...

Julien poussa un cri :

— Tu as fait cela ?

Les paupières de M. Dartot, toujours à demi baissées, se levèrent tout à fait ; il fixa sur Julien un regard dur.

— Je suppose que j'en avais le droit, fit-il d'une voix nette. Suis-je ton père, oui ou non ?

Sans dire un mot, Julien se promena dans la chambre. C'était donc cela, le mystère qu'on lui cachait ! Plus que la puériorité de cette enquête, l'idée que son père se fût ainsi exhibé lui causait un malaise intolérable.

Probablement satisfait, M. Dartot revint à son récit.

— Ces messieurs ont tous été fort bien... Ils m'ont fait ton éloge. Quelques-uns cependant paraissaient ne pas te connaître.

— Tu t'imagines peut-être que nos cours ressemblaient à une classe du lycée ? interrompit Julien avec un haussement d'épaules.

— Enfin, chacun m'a rassuré. Me voici tranquille sur l'avenir. D'autre part, Méhant prétend que tu gagnes beaucoup d'argent avec des répétitions..., malheureusement, il n'a pu me citer qu'un seul de tes élèves.

— Il eût été plaisant qu'il en indiquât d'autres : je n'ai que celui-là !

— Là aussi, continua M. Dartot, j'ai voulu savoir si on était content de toi. J'ai donc été boulevard Saint-Germain, chez M^{me} de Rouvayre...

— Cela manquait à la journée !

Le visage de M. Dartot s'éclaira d'orgueil :

— Peste ! quels gens cossus ! glaces, tapis, larbins et le reste !... Rien que pour acheter les rideaux de l'escalier, il faudrait une année de la ferme. J'étais un peu embarrassé ; mais on m'a tout de suite mis à mon aise. Et quelles belles phrases sur toi ! Ah ! tu peux réclamer sans crainte de l'augmentation ! D'ailleurs, j'ai laissé entendre que tu en avais le projet.

Il se tut, attendant peut-être un remerciement. Julien, debout près de la fenêtre, regardait le brouillard qui se levait. Çà et là des ardoises mouillées tachaient l'air de bleu luisant. Un paon au corps invisible semblait étaler ses plumes sur chaque toiture.

— Et... c'est tout ? demanda enfin Julien.

M. Dartot fit un signe de tête affirmatif.

— C'est heureux !...

Il voyait bien que l'essentiel n'était pas encore dit. Pour lui raconter cela, son père avait certainement d'autres raisons. Après un court silence, il commença d'une voix mordante :

— Tu ne m'avais pas habitué jusqu'ici à une pareille sollicitude. Je devrais en être touché, mais le malheur veut qu'elle soit blessante. Pourquoi n'es-tu pas venu simplement m'interroger ? Me prends-tu pour un enfant que le pain sec épou-

vante et qui ment par frayeur des réprimandes ? Dix minutes de conversation auraient suffi pour te renseigner exactement. C'était une économie de temps... et de ridicule.

Les lèvres de M. Dartot se plissèrent. Julien continua :

— Économie de temps : aucun de mes professeurs, sauf M. Blovin, ne me connaît ; ce qu'on t'a raconté sur moi est donc fantaisie pure. Économie de ridicule : M^{me} de Rouvayre peut se tranquilliser, je ne suis pas un domestique, ni un valet de ferme, pour demander un supplément de gages en fin de mois.

M. Dartot répondit sèchement :

— Tu peux t'en passer, je suis heureux de l'apprendre !

Il eut ensuite un sourire ambigu :

— Je ne sais peut-être pas me présenter au beau monde ; mais la faute est pardonnable. J'ai toujours agi pour ton bien. Jusqu'à présent, je ne crois pas avoir si mal réussi.

— Il y a même de quoi se montrer tout à fait enchanté !

— Sans moi, ferais-tu aujourd'hui la fine bouche devant les augmentations de gages ? Si je n'avais écouté que mes intérêts, tu serais un paysan comme moi. Au lieu de cela, je me suis privé, endetté même... oui, endetté !... Crois-tu qu'une

pareille éducation ne coûte rien ? Et les voyages, et les trousseaux et la ferme où j'étais obligé de te remplacer !... Ah ! l'argent que j'ai donné pour toi n'a jamais semblé ridicule à ceux qui le prenaient ! Si on additionnait, on trouverait bien...

Il s'arrêta, scruta le visage de Julien pour y découvrir le chiffre le plus élevé auquel il pourrait s'arrêter :

— On trouverait bien vingt mille francs...

Et comme Julien ne répondait rien, il appuya :

— Tu entends ! vingt mille francs ! vingt-cinq mille peut-être... Je n'ai pas fait le compte, mais avec ces vingt-cinq mille francs, aujourd'hui je serais riche. Je n'ai pas de besoins ; un millier de francs me suffirait, chaque année, pour vivre. Au lieu de cela, je suis contraint de travailler : je vieillis, les récoltes sont mauvaises, je suis à la merci d'une gelée...

Les mots sortaient, pressés, de sa bouche. Il parlait avec des mollesses dans la voix et un air de continuel découragement, comme s'il se fût agi d'amorcer, un jour de foire, la vente de son bétail ou de son blé.

— En vérité, dit Julien, je ne croyais pas t'avoir causé de telles dépenses. Le curé enseignait gratis. Au lycée, j'avais une bourse. A Paris, enfin, grâce à Dieu, j'ai toujours pu me suffire.

M. Dartot répliqua vivement :

— Ai-je dit vingt mille francs ? C'est un chiffre à déterminer. Qu'importe, d'ailleurs ! je ne réclame rien. Je rappelle simplement que l'obligation d'assurer ton avenir m'a empêché de faire des économies. Je ne le regrette pas, ayant toujours été certain que, le moment venu, tu saurais le montrer reconnaissant... Je ne demande pas une somme ronde, certainement, et encore pas tout de suite... tu n'as pas eu le temps de l'acquérir ! mais une petite rente, par exemple...

Julien se dressa violemment :

— Et c'est cela que tu viens me demander ?

Devant le projet de M. Dartot dévoilé, il éprouvait une stupeur. Ainsi, il n'avait jamais été qu'une façon de capital, l'équivalent d'une ferme, mieux encore : un placement usuraire et légal ! Sans même savoir quel serait l'avenir, son père accourait, décidé à la curée ! Tout son mépris éclata dans une phrase :

— L'affaire est mauvaise, dit-il ; je n'ai pas le sou...

Tranquille en apparence, M. Dartot répliqua :

— J'avais prévu la réponse : c'est pourquoi j'ai commencé par aller moi-même aux renseignements.

— Tes renseignements sont faux !

— Les leçons ?...

— Cent vingt francs par mois.

— Ta position ?...

— Je n'ai pas de position : où que j'aïlle, les portes sont fermées. On ne m'offre rien, je ne trouve rien...

Tous deux se turent : ils cherchaient à pénétrer le mystère de leurs pensées. Le battement du réveille-matin placé sur la commode semblait remplir la chambre. Ils l'entendaient pour la première fois, mais sans avoir conscience du temps qui s'écoulait.

Brusquement M. Dartot se leva :

— Tu mens !

Sa voix était devenue métallique. Ses lèvres tremblaient. Frappant du poing sur la table, il répéta :

— Tu mens !

Julien jeta sur le plancher un paquet de clefs :

— Fouille ! il n'y a rien à prendre.

— Misérable !

— Fouille donc ! tu n'es venu que pour cela !

Ils se regardèrent. Presque sans transition, l'un et l'autre en étaient venus à ce point où l'on perd toute mesure. où, d'instinct, les mots choisis sont les plus blessants.

Le premier enfin, M. Dartot laissa échapper sa colère :

— Ainsi, j'aurai sacrifié mon argent, mon temps ; tandis que tu menais une vie de fainéant, man-

geant de la viande tous les jours, portant du linge blanc, je labourais sous la pluie, je me nourrissais de fèves... jamais un jour de repos ! jamais un plaisir !... Travaillez donc, endettez-vous, tuez-vous, pour faire ensuite de votre fils un « monsieur » qui ne vous connaît plus !...

Il marchait à grands pas, exaspéré de ne pouvoir supprimer la résistance qu'il rencontrait. Julien reprit froidement :

— Si je suis un « monsieur », comme tu dis, qui l'a voulu ? Que je sois heureux ou non, voilà qui t'importait peu ! Tandis que les boîtes m'exhibaient dans les concours, tu te payais gratis le luxe d'un fils arrivé : orgueil et intérêt, tout y trouvait son compte, excepté moi !

— Tu as l'audace de te plaindre !

— Sans doute, je porte du linge blanc ; je n'ai pas de sabots aux pieds ni de hâle sur la figure. Tu as obtenu ce que tu désirais ; si je retournais là-bas, aucun de tes amis ne me reconnaîtrait, mais tous me poursuivraient de cette envie haineuse que tu as souhaitée pour la plus grande joie de ton ambition. Et après ? Comment vivre ? Je n'ai plus rien de commun avec les miens et rien encore avec ceux qui sont au-dessus. Si tu connaissais les goûts qui me furent imposés, tu ne les comprendrais pas ; cependant quels moyens m'a-t-on donné pour les satisfaire ?

— En vérité, tu en es là ?

M. Dartot eut un rire sardonique :

— Les visites matinales que tu reçois n'ont pas l'habitude, cependant, d'être faites gratis !

Les yeux de Julien s'enflammèrent :

— Ne parle pas de cette femme !

M. Dartot répliqua d'une voix coupante :

— Mon argent n'est pas fait pour une catin !

— Tu as dit?...

Séparant les mots, M. Dartot répéta :

— Je dis que mon argent n'est pas fait pour une catin !

Julien poussa un cri :

— Tais-toi !...

Un vertige l'emportait. Il oubliait sa propre défense, pour obéir au besoin aveugle de défendre cette femme qu'il croyait adorer :

— J'aime cette femme !... Je l'aime... Tu ne comprends pas ce mot, toi qui n'aimes rien... Elle est ma maîtresse, ma famille, tout ce que j'ai jamais eu, tout le bonheur que la vie m'a donné. Je l'aime ! Ah ! nous avons bien souci de l'argent ! Qu'est-ce qu'il nous fait, mon argent !... Car c'est le mien, je l'ai gagné, je ne vole personne si j'en dispose !

Il ramassa les clefs, ouvrit un tiroir.

— Allons ! prends ! il ne sera pas dit que tu es venu pour rien ; prends ma réserve !

Avec tout ce que je possède, tu gagneras encore mal ton voyage. Il y a bien là deux cents francs, et tu ne peux pas emporter les meubles : ils ne m'appartiennent pas !

En même temps il avait jeté les billets qui tournoyèrent, pareils à des feuilles mortes, descendirent obliquement vers le sol. De nouveau le silence s'établit. Le bruit du réveille-matin demeurait seul ; on eût dit qu'une main comptait des pièces d'or, une à une, et sans fin.

D'un mouvement instinctif, M. Dartot s'était baissé. Amoureusement ses doigts maigres palpèrent les billets. Comme par enchantement, leur contact apaisait sa colère.

— C'est donc vrai ? tu n'as que cela?...

Peut-être voulait-il les rendre, car il les tendait vers Julien ; mais plus le bras avançait, plus la main se fermait.

— Vas-tu hésiter maintenant à rentrer dans tes fouds ?

— Ah ! si tu y tiens tant que cela!...

M. Dartot soupira ; l'affaire, bien que mauvaise, était réglée. Il pouvait renoncer à l'indignation, à l'attendrissement, comédies usuelles entre gens qui traitent. Tandis qu'il glissait les billets dans sa poche après les avoir pliés méthodiquement, son visage redevint impassible, ses lèvres retrouvèrent leur sourire ; le Dartot indéchiffrable avait

réapparu ; il gardait simplement de cette dispute la quiétude un peu lasse qui succède aux marchés laborieux.

Comme Julien ne répondait pas, il ajouta :

— Nous déjeunons ensemble chez Méhaut. Je suis chargé de t'inviter. Midi précis. N'oublie pas l'heure. Adieu.

Julien, toujours muet, le regarda partir.

Il vit la porte se fermer ; puis ce fut un calme profond. La chambre s'était apaisée. On aurait pu croire que tout ce qui s'était passé là n'avait jamais été.

Julien poussa un cri de rage :

— Et c'est mon père!

Son père, ce paysan retors, faisant de la vie une série de marchandages, qui volontiers aurait conclu chacun d'eux en choquant les verres sur une table de cabaret! Le cœur de Julien éclatait; aucun mot pour exprimer son mépris; c'était du dégoût, des nausées, quelque chose de pis.

— Et c'est mon père!

Que n'était-il plutôt un enfant trouvé! Quelles tendresses y aurait-il perdues, lui qui n'en avait connu aucune? Mieux vaut ne tenir à personne qu'être solidaire d'actes absurdes! Le souvenir de la démarche faite par M. Dartot auprès des Rouvayre, l'exaspéra. Il désira de toute son âme ne

plus avoir de famille, plus de père, être seul !... Il marchait dans la pièce, regardant les sièges en désordre, le lit défait. Un rayon de soleil tombait sur le tiroir de la commode resté ouvert. Irrité, Julien ferma le meuble.

Il ne regrettait pas l'argent donné. Qu'est-ce que deux cents francs ? Au contraire, il s'étonnait qu'on pût batailler pour une telle misère. « J'aurais besoin de mille francs par an pour être heureux », avait dit M. Dartot. Julien murmura : « Avec mille francs, comment vivre ? » Et l'abîme encore s'élargit.

« Je connais le bien, le beau, pensait Julien ; les connaît-il même de nom ? Soupçonne-t-il que l'esprit a des besoins plus impérieux que le corps ? La morale, comme l'horizon, varie suivant la taille des gens. A force de se courber sur ses champs, mon père ne voit plus que sa terre : tout lui échappe au-delà. »

L'idée qu'il percevait cet au-delà, ranimait son orgueil blessé. Il s'admira de posséder une notion raffinée du bien, d'estimer l'argent d'après la faible jouissance qu'il procure. Plus avide, il planait, dédaigneux de l'avarice familiale. L'idéal de son père était si différent du sien qu'il le prit en pitié :

« Ah ! le pauvre homme ! il ne sait pas, il ne saura jamais ! »

Et mieux que les cris, cette pitié satisfît sa rancune. Il s'y complut, souhaitait la montrer tout de suite, résolu de se rendre à l'invitation Méhaut...

Le brouillard qui se levait formait des nuages lents. Partout le ciel fumait comme une chaudière. La tête contre une vitre, Julien rêva.

Il imaginait ce déjeuner : Méhaut faisant les honneurs de sa cuisine comme, la veille il avait fait ceux du thé ; M. Dartot, tout au plaisir d'un festin gratuit. Des phrases banales animeraient la réunion. Julien, lui, affecterait un oubli hautain. Enfin, l'heure venue, ils se diraient adieu.

Adieu ! Le mot s'abîma dans le cœur de Julien avec le bruit de la pierre qui tombe dans un puits. Il annonçait le silence définitif, l'oubli recouvrant le passé comme une dalle. Car de cela, Julien n'en doutait pas : tout lien moral entre son père et lui était brisé. Ils ne se reverraient pas, ne s'écriraient plus. Désormais, la distance entre eux était telle que leurs voix ne s'atteindraient plus.

— Je n'aurai à m'occuper que de moi ! murmura Julien.

Il goûta la simplicité forte de cette conception de la vie. Un renouveau d'énergie succédait à la secousse. Pareil à un coureur nu, Julien se sentait capable maintenant de franchir tous les obstacles sans effort. Comme pour exciter son

ardeur, le soleil perça le brouillard ; au-delà des toitures voisines, d'autres surgirent en flots serrés ; la ville enfin jaillissait de la brume, et Julien extasié regardait monter ce Paris qui le consolait de tout...

— Une lettre.

La concierge, ayant trouvé la clef dans la serrure, venait d'entrer.

— Donnez !

Julien prit l'enveloppe qu'on lui tendait. L'adresse, mise au crayon, était d'une écriture anguleuse qu'il ne connaissait pas. Il remarqua aussi l'absence de timbre. Son avenir, peut-être, tenait dans ces feuillets qu'un souffle d'air aurait pu faire voler : peut-être aussi n'y avait-il rien, — rien qu'un prospectus de fournisseur, n'importe quoi de banal...

Julien ouvrit d'un coup d'ongle et lut :

« Mon cher camarade,

« Un hasard permet que je puisse t'être utile. S'il te convient d'en profiter, monte ce soir à mon galetas, rue d'Assas. Tu m'y trouveras vers dix heures. Que ce billet ne te choque pas : tu es un camarade ; tous misérables, nous sommes frères. Je t'attends. »

Les yeux de Julien sautèrent à la signature. Dès la première ligne, il l'avait devinée : « Che-nu... »

Un voile de sang l'aveugla. Il déchira les feuillets, en rejeta les morceaux :

— Non, jamais ! jamais ! je n'irai pas !

Il avait parlé à voix haute, comme si un homme se fût trouvé devant lui.

A quel titre Chenu se mêlait-il de sa vie ? Qui l'avait instruit de sa misère ? Une jalousie furieuse mordit le cœur de Julien. Sans hésiter, il donnait un nom au hasard dont parlait Chenu : Lucienne rencontrée ce matin même, Lucienne allant chez lui peut-être?... Croyait-on Julien si bas qu'il pût accepter l'entremise d'une femme, mettre à profit les droits acquis par elle ? Il répéta :

— Jamais ! Jamais !

Puis une fois encore il sembla que la chambre se fût vidée. Un étranger était venu : Julien l'avait expulsé, se retrouvait seul...

Plus de famille, une maîtresse dont il doutait, pas même des soucis de métier... Il avait le sentiment de ne plus tenir à rien, d'être pareil au chemineau, sans regret du logis d'hier, sans désir pour celui du soir. Le besoin physique d'échapper à cet isolement l'entraîna. Il résolut d'aller dès maintenant à l'Association. Hâtivement il en vérifia l'adresse, 8, rue Blanche, et sortit.

Il marcha d'un pas rapide. Et ce fut tout d'abord à travers le Luxembourg. A cette heure matinale, la pelouse, les balustres, le sable des allées, tout était gris comme le ciel où le palais se détachait à peine avec ses pierres endeuillées. Il semblait à Julien errer dans un Paris d'autrefois, un Paris somptueux, respecté par les siècles, et triste de l'irréremédiable tristesse des êtres qui se survivent.

Ensuite des rues étroites, des façades noires, Saint-Sulpice énorme. Près de Julien une femme passa, un livre de prières dans la main. Un prêtre en surplis blanc parut à la porte du séminaire. Le vent gonflant ses manches empesées lui donnait l'aspect d'un oiseau maladroit qui rase terre sans parvenir à s'envoler. Après le Paris d'autrefois, c'était le Paris provincial et dévot, un Paris rempli de cloches sonnantes, d'images pieuses, d'encens. Et Paris encore changea, devint la ville des employés et des petites gens, auxquels le loisir, hélas ! manque pour les flâneries. Près d'un trottoir, des voitures couvertes de fleurs stationnaient. Les passants jetaient un coup d'œil furtif aux anémones et poursuivaient leur chemin. Julien, maintenant, ne songeait plus qu'à ces êtres allant chacun à leur travail :

« Comment tant d'hommes arrivent-ils à gagner leur vie ? »

Il ne pouvait croire qu'ils eussent passé par les

mêmes affres que lui. Volontiers il les aurait interrogés pour connaître le secret de leur chance.

Enfin la Seine parut. Julien regarda la Cité. Pareille à un navire, elle fendait les eaux. Deux flèches figuraient sa mâture. Des ponts, amarres jetées par le passé, la retenaient à la rive et Julien, de nouveau, frissonna. L'âme de Paris était présente, prête à suivre le flot pour voguer vers l'inconnu. Jamais comme aujourd'hui, Julien ne lui avait vu cette beauté rayonnante, cet air de jeunesse. Elle semblait l'appeler, lui jeter des promesses, se donner à l'avance...

Brusquement, Julien, qui s'était arrêté pour l'écouter, repartit. Il eut ensuite l'illusion de rentrer dans une sorte de pays natal. Ce dernier Paris qu'il traversait était vraiment le sien, le seul qu'il pût aimer et qui sût lui parler : Paris moderne, sans misère visible, où tout est luxe, étalage de fortune, réclame et bruit ; Paris où le présent seul paraît, dont la jeunesse demeure éternelle, paradis du moment qui grise ses élus et leur jette au passage l'oubli.

A mesure qu'il avançait, Julien sentait venir cet oubli ; il se voyait, lui aussi, porté vers l'inconnu, l'espérait semblable à son désir. Ce fut à peine s'il remarqua la plaque indiquant le siège de l'Association, l'entrée misérable. Tandis qu'il montait l'escalier, il lui semblait arriver au port.

Ensuite un calme profond : il sonnait, se laissait conduire, lisait à côté d'une porte une inscription : *Pour les renseignements, s'adresser ici*, et pénétrait.

Une pièce encombrée de cartonnières, où flotte une odeur d'encre. Éclairés par un jour d'arrière-cour, des employés travaillent. Julien s'approche de l'un d'eux :

— C'est bien ici l'Association des anciens élèves de l'École centrale ?

Il balbutie, trouvant le nom d'une longueur ridicule. L'employé lève la tête :

— Vous êtes ancien élève ?

— Oui.

— S'agit-il d'un billet de bal ?

— Non, je voudrais...

L'employé fait un signe vague pour montrer que le reste ne le regarde plus :

— Entrez là. Le secrétaire est occupé ; ce ne sera pas long.

A l'entrée, Julien avait éprouvé une déception. Le couloir obscur, les papiers sales, l'atmosphère chargée de poussière, rappelaient la maison de commerce en faillite. Le salon d'attente fut une surprise. Simple et grave, il était orné de tentures dont le vert était plus gai que celui des

bureaux ordinaires. Le tapis rouge, étendu sur le sol, faisait avec elles une harmonie joyeuse. Trois fenêtres sans rideaux laissaient passer la lumière à flots. Le buste de J.-B. Dumas installé sur la cheminée, tête penchée, bouche sensuelle, semblait accueillir les visiteurs et vouloir fredonner la romance à Lisette.

D'une main distraite, Julien se mit à feuilleter les brochures qu'un employé consciencieux avait mises en piles sur la table. C'étaient des annuaires, celui des « sociétés par actions », celui des « actuaires », celui des « sociétés minières »... Un volume réunissait les noms des propriétaires de machines à vapeur; un autre, celui des « chimistes de sucrerie et de distillerie ». Il y en avait pour les architectes, les métallurgistes, les électriciens. Chaque page, prise au hasard, donnait des listes d'usines ou de professions. Résumée dans cet amas d'imprimés, l'industrie de la France devenait un édifice colossal, capable d'abriter un nombre infini de solliciteurs pareils à Julien; et lui, peu à peu, sentait revenir cette espérance tenace dont M. Reydoux avait parlé. Ce n'était plus, comme auparavant, une place déterminée qu'il venait demander : c'était l'une quelconque des places dont l'énumération exigeait tous ces livres. En même temps il lui semblait avoir retrouvé l'École; celle-ci, ainsi qu'autrefois, allait

le prendre par la main, l'aider à choisir, le remettre enfin dans la bonne voie.

Tout à coup une porte s'ouvrit : des voix s'élevèrent :

— La chose est ainsi réglée...

— C'est nous qui sommes heureux...

— Un mot encore, monsieur le secrétaire !

Julien tressaillit. Trois hommes venaient de s'arrêter sur le seuil : un inconnu, — le secrétaire, sans doute, — M. Dazenel et Jauffraigne, un camarade de promotion. Au mouvement de Julien, ils tournèrent la tête ; mais aussitôt les yeux de M. Dazenel se dérobèrent. Tout de suite, au contraire, Jauffraigne quitta le secrétaire, arriva souriant :

— Par quel hasard ?

Julien balbutia :

— Je ne m'attendais guère...

— Comment vas-tu ?

— Et toi?...

Ces phrases banales leur étaient venues d'elles-mêmes. Leur liaison d'École, fondée sur une communauté de caractère et de goûts, était de celles qui, même rompues, laissent des racines et — suivant l'occasion — peuvent reprendre ou mourir.

Indécis entre le plaisir de se livrer franchement à cette amitié de jadis et l'embarras que leur cau-

sait le revoir, chacun semblait attendre que l'autre fît le premier pas.

Jauffraigne inspecta la mise de Julien, qui lui parût médiocre :

— Pourquoi n'es-tu pas venu me voir ? De vieux amis ne devraient pas s'oublier ainsi !

— J'avais peur de te gêner... Et puis, j'ai dû gagner ma vie : cela prend beaucoup de temps !

— Raison de plus : j'aurais pu te donner un coup d'épaule... C'est un renseignement que tu viens demander ici ?

— Oui. J'attendais que vous eussiez fini. Et toi-même?...

— Oh ! moi, j'accompagne un gêneur.

Involontairement la cordialité d'autrefois avait reparu. Chaque phrase réveillait en eux des souvenirs du passé.

— Quel bavard ! poursuivit Jauffraigne en désignant Dazenel. Broutin ne peut placer un mot. Le secrétariat, dans ces conditions, n'est plus une sinécure.

Il continua :

— Où es-tu placé ?

— Je négocie ; rien n'est arrêté.

— Veux-tu que je te présente à mon ami ?

— Inutile.

— Tu as tort. Justement il offre à Broutin de recruter uniquement son personnel à l'Asso-

ciation. Si tous les camarades agissaient de même!

Julien, stupéfait, regarda M. Dazenel une seconde :

— C'est donc un camarade?

— Ah! non, pas si bête! Celui-là n'a jamais perdu son temps dans une École!... Un homme d'affaires sérieux doit être un ignorant. S'il savait quelque chose, il hésiterait devant la bonne occasion...

Julien acheva la phrase de Jauffraigne avec un rire méchant :

— Tandis que, ne sachant rien, les promesses ne lui coûtent pas, même s'il est résolu à ne pas les tenir.

— Tu le connais donc?

— Assez pour apprécier sa démarche.

Brusquement Jauffraigne abandonna son air de conviction :

— Dans ce cas, dit-il, je n'offre plus rien. Entre nous, sa boîte ne durera pas un an!... Et Broutin qui gobe l'histoire!

Au même instant, ils entendirent la voix de M. Dazenel qui s'élevait :

— Annoncez bien mes intentions! Je n'assume pas, d'ailleurs, qu'au début il me sera toujours possible de fournir à vos jeunes gens des situations en rapport avec leur valeur...

M. Broutin répondit :

— Il suffira de nous indiquer vos besoins...

Jaufraigne haussa les épaules sournoisement :

— Obtenir une réclame gratuite et se faire remercier, voilà bien l'idéal ! On répétera l'aventure à l'Association, dans le *Bulletin*, aux réunions de province... Cela rendra peut-être confiance à quelques imbéciles.

Il s'arrêta pensif :

— ... Cependant, avant un an, il fera faillite ou passera en correctionnelle. Décidément l'industrie ne donne plus. J'ai pris le bon parti : secrétaire de Mage.

— Mage ?

— Député du Gard, protectionniste, ministable..., une perle.

— Partons-nous, M. Jaufraigne ?

M. Dazenel, quittant le secrétaire, s'approchait d'eux.

— Mon camarade Dartot..., commença Jaufraigne.

M. Dazenel sembla chercher une seconde quels souvenirs ce nom lui rappelait :

— Ah ! parfaitement... Vous allez bien, depuis hier, cher monsieur ? Enchanté de cette occasion qui nous rapproche. Grâce à votre ami, l'affaire que j'avais ici est arrangée pour le mieux. Je vous en souhaite autant.

— Les affaires... certaines du moins... ne sont pas mon fait. Vous aviez raison, hier, en me le disant! répondit sèchement Julien.

Un employé venait annoncer que M. Broutin l'attendait : Julien s'éloigna. Tandis qu'il traversait la pièce, la voix de M. Dazenel lui arriva encore :

— Intéressant, votre ami... Un peu raide; mais il en est de nous comme de certains cols trop neufs; le glacé passe au blanchissage.

Puis ce fut une impression confuse et presque douloureuse. Il était entré dans le cabinet de M. Broutin; il s'asseyait auprès d'une table. L'heure de la délivrance allait sonner pour lui. Cependant son imagination s'égarait ailleurs. La démarche de M. Dazenel, cette comédie jouée sous ses yeux, l'annonce que la *Compagnie Indo-Chinoise*, en dépit des apparences, recourait à des expédients si puérils, toutes ces choses rapides se heurtaient dans son cerveau, lui découvraient une vie compliquée, faite d'hypocrisies nécessaires et. du même coup, il se retrouvait défiant, presque incrédule aux certitudes qui devaient s'offrir à lui.

— Est-ce un renseignement que vous désirez, mon cher camarade?

M. Broutin avait un visage mince, une politesse tranquille et souriante. On le devinait résigné aux

corvées de sa position, très indifférent aux confidences qu'elle pouvait lui amener.

— Je sais, dit Julien, revenant à lui, que l'Association procure des places...

— Voulez-vous attendre une minute? interrompit M. Broutin.

Il se dirigea vers un cartonnier :

— Excusez-moi d'aller un peu vite, ce matin, continua-t-il; je suis en retard. Il suffira, d'ailleurs, que vous remplissiez l'imprimé.

Tandis que M. Broutin cherchait, Julien leva les yeux. Une lithographie pendue en face de lui sur la muraille représentait un vieillard appuyé sur une cornue. Il eut envie de l'invoquer, ainsi qu'on fait d'un saint. Celui-ci représentait la science, les routes unies qui mènent de l'École à l'Institut, tout ce bonheur confortable et paisible que Julien avait désiré jadis! Le temps était passé où les recherches sereines du laboratoire tenaient lieu de soucis, où l'on cultivait la chimie comme un jardin. En guise d'Institut, vers quelle usine fétide allait-on lui proposer d'orienter ses pas?

— Voilà, dit M. Broutin.

Il présentait une feuille à Julien. C'était un tableau mentionnant la promotion, le nom et l'adresse du solliciteur. Une accolade réunissait les « renseignements spéciaux », — grades universitaires, situation de famille, langues parlées,

acceptation d'un départ à l'étranger. De longs espaces vides étaient réservés « aux indications générales », aux « positions déjà occupées » et aux « références ».

Julien demanda, hésitant :

— Cet imprimé?...

— Eh bien ! cet imprimé est à remplir. Vous pouvez le faire plus tard, à tête reposée. Même, cela vaudra mieux. Vous me le renverrez ensuite, et, quand une occasion se présentera, nous vous en préviendrons.

Brusquement le portrait du vieux savant, M. Broutin, la muraille elle-même, s'évanouirent. Un voile avait couvert les yeux de Julien. Refusant encore de croire à la catastrophe, il balbutia :

— Alors... je dois attendre ?

M. Broutin répliqua, impatient :

— Évidemment !

— Plusieurs mois, peut-être?...

— Mais cela dépend de vous, mon cher camarade... Suivant que vos titres et vos exigences seront ceci ou cela, le délai peut aller d'une huitaine à trois années au plus...

Malgré sa hâte, M. Broutin ne put résister au plaisir d'exposer les résultats obtenus :

— Chaque jour, et à mesure qu'on nous connaît mieux, des adhésions nous viennent. Tout à l'heure

encore, le directeur d'une grande Compagnie de navigation...

— Ah ! si tous ressemblent à celui-là ! murmura Julien.

Sans relever l'interruption, M. Broutin s'avança vers la porte :

— Donc, mon cher camarade, envoyez-moi la demande. Vous me pardonnerez d'être un peu bref aujourd'hui ; une autre fois, nous causerons plus à loisir.

Julien prit l'imprimé qu'on lui tendait. Il marchait comme en rêve. Il dut ensuite traverser le salon d'attente, — si clair avec ses portes blanc et or que le soleil illuminait, — le bureau des employés, où la nuit semblait régner, descendit enfin. Dehors il s'arrêta sur un refuge, regarda l'heure :

— Onze heures et demie ; j'arriverai en retard chez Méhaut, dit-il machinalement.

L'air froid le soulageait ; mais la succession des voitures, le mouvement continu des passants lui donnaient le vertige. Il avait les oreilles bourdonnantes, la tête vide.

Combien de ses pareils avaient dû sortir ainsi de l'Association ! Tout à coup la notion de justice qui, jusqu'alors, avait éclairé Julien, s'obscurcissait. Il avait cru, en s'adressant à l'École, que toutes les difficultés allaient s'évanouir. Après

l'avoir façonné pour une vie spéciale, logiquement elle devait aussi le mettre en mesure de pouvoir la mener. Il examina l'imprimé qu'il tenait à la main : *Positions — Traitements — Références*, disaient les colonnes à remplir. C'était la réponse de l'École ! Tout y était énuméré, excepté cela seul qu'elle avait enseigné. Le néant de ses leçons se matérialisait en quelque sorte dans cette page blanche où Julien ne pouvait rien inscrire. Devant elle, l'équilibre nécessaire entre l'effort et la récompense disparaissait : plus de logique réglant nos actes, mais un jeu cruel, une loterie, le hasard !

— Tout est fini, murmura Julien. Je ne peux plus aller nulle part ; l'avenir est fermé !

Mais ironique, la lettre de Chenu revint à sa mémoire. Il fit un geste de colère :

— Nulle part ! pas même là !...

Il écartait l'offre de Chenu comme une pensée mauvaise. Pour la première fois, cependant, il avait eu peur de l'accepter.

Le festin Méhaut dura jusqu'à deux heures. M. Dartot, mangeant à pleines mâchoires, avait de temps à autre un rire sec comme un bruit de noisettes secouées. Chaque fois qu'il avait bu, il faisait claquer sa langue et une grimace exprimait son mépris pour le vin de Paris.

M. Méhaut tirait fréquemment sa montre.

— Sapristi ! mon ministère...

Bien qu'une rentrée tardive au bureau fût dans ses habitudes, il affectait un grand trouble et donnait à entendre que le service serait compromis par son absence.

On se rendit à la gare d'Orléans sur une impériale de tramway. Pendant le trajet, chacun garda le silence. Le bruit de la rue était un heureux prétexte pour justifier ce mutisme uniquement causé par l'embarras des pensées. Aucune émotion, d'ailleurs, ne devait marquer le départ : depuis le matin, les âmes s'étaient quittées.

Enfin, le train s'ébranla. M. Méhaut se tourna vers Julien :

— Eh bien, dit-il, es-tu satisfait ? Il y avait des années que tu n'avais goûté le plaisir d'être ainsi en famille.

Julien répliqua d'un ton ambigu :

— Il faut une journée comme celle-ci pour l'apprécier à sa valeur.

M. Méhaut affecta de ne pas saisir l'ironie.

— Que doit-on devenir sans moi, là-bas ? fit-il en soupirant.

Il s'éloigna ensuite d'un pas rapide, comme si chaque nouvelle minute de retard était un vol au bien de l'État. Devenu seul, Julien sortit à son tour de la gare.

Il avait la cervelle meurtrie, le corps aussi las qu'après une longue course. Il entra au Jardin des Plantes, choisit au hasard un banc et, les yeux fermés, tenta d'établir le bilan de la journée finie.

La visite de son père, la rencontre de Dazenel, la réponse de Broutin, pas un événement qui ne l'eût rendu plus misérable ! Tel un cheval aveugle qui tourne une meule, il semblait n'avoir perçu le monde extérieur qu'aux variations de sa charge. Un découragement infini s'emparait de lui. En même temps le souvenir de Chenu lui revint : sa fierté faiblit :

« Pourquoi ne puis-je rien accepter de lui ? » songea-t-il amèrement.

Soudain une main toucha son épaule ; il rouvrit les yeux et reconnut le docteur Reydoux.

— Est-ce donc une saison à dormir sur les bancs ? dit le médecin avec son sourire imperturbable. Excusez-moi de vous réveiller. Si l'on ne guérit pas ses malades, du moins faut-il sauver quelquefois les gens en bonne santé.

— A mon âge, cher monsieur, répondit Julien, on ne suit déjà plus les conseils ; mieux vaut prendre le temps comme il vient...

— Et les hommes comme ils sont !

M. Reydoux frappa le sol du bout de sa canne, avec ce geste machinal qui lui était familier.

— Je passe rarement ici, dit-il encore. Savez-vous que ce jardin est lugubre ?

— Il est mal tenu, mais on s'y fait.

— On se fait à tout.

-- Les philosophes comme vous, peut-être ; pour moi, je crains fort de n'arriver jamais à un pareil détachement.

Julien s'était levé. Il éprouvait pour cet homme, rencontré la veille, une sympathie singulière. Sans chercher la raison d'un tel sentiment, il trouvait naturel d'y céder.

— Êtes-vous malade ? demanda M. Reydoux, qui venait de remarquer sa pâleur.

— Malade? Nullement.

Julien avait tressailli. La clairvoyance du médecin lui donnait à la fois de l'irritation et du plaisir. Il poursuivit après un silence :

— Connaissez-vous, par hasard, un métier capable de nourrir son homme ?

Une lueur passa dans les yeux clairs de M. Rey-doux :

— Ah ! fit-il, le Jardin des Plantes s'explique... L'horizon s'est chargé depuis hier.

— Je désespère !...

Julien jeta cet aveu d'une voix sourde. Aussitôt il ressentit un allègement. Il lui semblait avoir jeté sur le sol un fardeau. Tout à l'heure, sans doute, il faudrait le remettre sur l'épaule pour continuer la route ; c'était cependant une minute de bien-être et de respiration libre.

Il reprit :

— Vous admiriez ma chance, hier soir ! Rien n'a changé depuis votre temps ; partout il faut attendre ; chacun réclame des titres, un stage...

Il fendit l'air d'un geste de main rageur :

— C'est toujours ce que je ne suis pas qui m'empêche d'être quelque chose !

Un irrésistible désir de confiance l'entraînait. A de rares et courts instants, il arrive ainsi que les âmes les plus étrangères l'une à l'autre se pénètrent et soudain vivent de la même vie.

M. Reydoux répondit lentement :

— C'est folie de changer le but en cours de route. Croyez-en mon expérience.

— Alors ?

— Alors, faites comme les autres, allez de l'avant, fiez-vous au hasard, aidez-le, s'il le faut... Par exemple, à votre âge, on a toujours une femme dans son jeu et quelquefois plusieurs ; au lieu de garder vos inquiétudes secrètes, ou de les confier — soit dit sans reproche — au premier passant rencontré et au plus inutile, allez à cette femme et avouez-lui...

Julien l'interrompit :

— Jamais !

— Je vois, dit M. Reydoux avec un sourire sceptique, que vous y avez songé... Il faut pourtant quitter les grands personnages et se montrer de son temps. Supposez-vous que la vie soit une façon d'atelier national où le Seigneur distribue son trésor aux ouvriers sans travail, pour le plus grand plaisir de chacun d'eux ?

Julien haussa les épaules.

— Je ne joue pas les grands personnages ; j'éprouve simplement certains scrupules communs à tous les honnêtes gens.

— Les honnêtes gens !...

M. Reydoux eut un rire amer.

— Nous en ferons deux parts, si vous le voulez

bien : ceux qui côtoient le code et arrivent toujours ; les autres, dont nous sommes, qui, tant bien que mal, s'efforcent d'observer les conventions de la morale sociale et arrivent... quelquefois.

— Vous avez une cruelle opinion de l'humanité.

— J'ai l'opinion qu'elle mérite.

Ils se turent. Tous deux sentaient confusément que le besoin de confiance qui venait de les rapprocher disparaissait comme il était venu.

— Adieu, le froid me fait peur, dit M. Reydoux.

Puis, tandis qu'il s'éloignait, il se retourna une dernière fois :

— Un bon conseil... Dans le cas dont nous parlions, soupçonnez tout ce qu'il vous plaira, ne soyez jamais certain... tant qu'il y a doute, la conscience est à l'aise.

Avançant par saccades, avec une détente des genoux à chaque enjambée, il semblait un pantin promené sur le sol par d'invisibles ficelles. Pensif, Julien le suivit des yeux.

« Tant qu'il y a doute, la conscience est à l'aise. » La phrase maintenant éveillait au fond de lui d'étranges résonances. Instinctivement il la rapprochait d'une autre qui commençait la lettre de Chenu : « Un hasard permet que je puisse t'être utile... » Quel hasard ? Il ne le saurait peut-être jamais. Et, tout à coup, des voix s'élevèrent en

lui : M. Reydoux avait raison ; puisqu'il y avait doute, à quoi bon hésiter, à quoi bon ces scrupules d'*honnêtes gens* propres aux imbéciles ? Julien se vit frappant à la porte de l'inconnu qui lui proposait du secours. Là, du moins, ni refus ni délais. Puisqu'on avait écrit, une offre serait faite, cette offre attendue vainement depuis tant de jours et qui le sauverait ! A cette vision, une fièvre s'empara de Julien. Comme le matin, alors qu'il se rendait à l'Association, la féerie du désir près d'être satisfait recommençait ; déjà il s'y abandonnait quand, brusquement, il quitta son banc et gagna le quai d'un pas rapide. Décidément la solitude était mauvaise conseillère. Mieux valait se mêler aux passants, retrouver la lumière, le bruit, tout ce qui empêche de penser...

La nuit tombait. La Seine, derrière les arbres, formait un grand fossé. Au delà, par-dessus le noir rempart des maisons, les toitures et les cheminées se découpaient en créneaux sur le ciel rouge. Des cris lointains remplissaient l'espace ; on eût dit une ville assiégée où l'incendie commence.

Julien marcha, le cœur fermé. Il s'obligeait à regarder autour de lui pour se distraire ; efforts vains, sa pensée revenait au même point. Il se disait :

« Rien au monde ne peut me contraindre à commettre cet acte. »

Aussitôt les voix répliquaient :

« La vie ne se dirige pas avec des sentiments. Où sera d'ailleurs le mal si ce que tu soupçonnes n'a jamais été ? »

C'était le doute encore, le doute bienfaisant qui, suivant la parole de M. Reydoux, excusait tout...

— Quel bonheur ! nous dînerons ensemble !

Julien pâlit, reconnaissant Lucienne :

— Ah ! non, ce soir, je n'ai pas le temps !...

D'instinct il avait pris un ton rude pour répondre. La crainte subite qu'elle ne parlât de Chenu lui était venue. A tout prix il voulait conserver l'incertitude où se réfugiait son espoir.

Lucienne, surprise de son accueil, demanda :

— Toujours occupé ?

— Oui.

— Alors, demain, viens me prendre à la sortie de l'atelier... veux-tu ?

Il répliqua, déjà loin d'elle :

— Demain ?... Je ne promets rien...

Il respirait, heureux d'avoir échappé au danger, lorsqu'elle revint à lui :

— A propos, Chenu a dû t'écrire ; il t'attend !

Julien se retourna, les lèvres blêmies de colère :

— Maintenant tu me recommandes à tes amants ?

Lucienne s'était arrêtée net.

— Je t'ai déjà dit que Chenu n'est pas mon amant.

— On dit toujours cela, dans ces cas-là.

— Je l'ai connu autrefois, mais je te jure...

— Le serment aussi est de rigueur.

— Ah ! s'écria Lucienne, penser que j'étais assez bête pour vouloir t'aider !

Elle fit un geste de colère et partit.

Julien resta cloué au sol. Le mot était prononcé : plus d'excuses, nulle atténuation possible à ce qu'il méditait... Soudain il eut une révolte. Quelle folie aveuglait sa raison ? Le premier jour où une certitude s'offrait, allait-il renoncer à elle pour des chimères sentimentales ? Quand un homme est affamé, c'est son droit strict de voler le pain nécessaire. Lui, pour vivre, irait trouver Chenu. L'argent que cet homme lui proposerait serait le paiement de son travail. Où voyait-il qu'il y eût là une infamie ?

Ce fut une minute de clairvoyance aiguë. Julien était arrivé à un tournant et cessait d'hésiter. Jusque-là il avait toujours suivi les lignes droites, le cœur à l'aise. Délibérément, conscient malgré toutes les arguties de ce qu'il choisissait, il décidait de quitter le grand chemin pour satisfaire son âpre désir de vivre. Une dernière fois, il mesura la valeur de son acte et n'eut point de remords.

— C'est la fatalité qui nous mène, dit-il.

Puis, le souvenir même de la lutte s'effaça. Son âme s'était calmée. Il n'avait plus qu'à attendre l'heure indiquée.

Il erra. Comme il descendait la rue d'Assas, il chercha la maison de Chenu et, l'ayant trouvée, passa outre en affectant de ne point la regarder. A mesure qu'il allait devant lui, des horloges sonnaient. Il comptait leurs coups et chaque fois s'étonnait que le temps fût si long à mourir. Quand le moment vint enfin, il courut, arriva haletant. Très étroit, l'escalier était si mal éclairé que Julien trébucha contre les marches. Parvenu devant la porte, il frappa un coup sec.

— Entrez! cria une voix.

Hésitation suprême! La raison redevenue lucide, il se qualifia d'un mot brutal. Puis ses doigts se crispèrent. Être là, toucher au but... et renoncer!

« S'il fallait s'arrêter devant tous ses scrupules! »

— Entrez donc! répéta la voix.

Le bouton de la serrure tourna presque de lui-même : le pas décisif était franchi.

Julien n'aperçut rien tout d'abord. Une épaisse fumée remplissait la pièce. La lampe basse mettait au-dessous d'elle un cercle étroit de lumière. Le reste était dans l'ombre.

Ensuite les yeux de Julien s'accoutumèrent. Cela ressemblait à un logis de pauvre, avec la

fenêtre mansardée et le lit de fer qui servait de canapé. La cheminée, très sale, était garnie de livres et de flacons. En guise de décoration, quelques dessins de machine recouvraient le papier déchiré.

Deux hommes étaient là. L'un d'eux, Chenu sans aucun doute, s'appuyait à la table du milieu. Sa chemise de nuit ouverte, laissait paraître une poitrine velue. La tête, que hérissaient une barbe drue et des cheveux longs, avait une expression mobile et bon enfant.

Très mince, très blond, son compagnon était assis sur le rebord du lit et gardait les coudes sur les genoux. On ne voyait de lui que des épaules étroites qui semblaient errer dans une redingote usée, d'une extrême propreté. A l'apparition de Julien, il leva brusquement les yeux et Julien fut saisi du contraste qu'offrait ce visage émacié et glabre avec la face noire et grasse de Chenu.

Celui-ci lâcha une bouffée de fumée et demanda simplement :

— Dartot?

Julien fit un signe affirmatif.

— Monsieur Chenu?

— Moi-même.

Chenu prit dans un angle une chaise dont le dos était cassé.

— Le mobilier n'est pas riche; mais il faut

bien se contenter de ce qu'on a. Le lit est également un siège agréable.

Il avait une voix retentissante. Quand il se rassit, le bois cria sous son poids. Il désigna ensuite son compagnon :

— Gradoine, un camarade.

D'un geste coutumier, il fit tomber sa cendre, aspira encore une bouffée, puis, amenant sous la lumière un verre plein de tabac, il ajouta :

— Il y a, sur la cheminée, des pipes pour les amateurs.

Durant quelques secondes, on n'entendit plus que le bruit régulier des respirations. Des nuages de fumée bleue s'élevaient, dessinant des auréoles autour des têtes.

— J'ai reçu votre lettre..., commença Julien.

— Tu peux me tutoyer : c'est permis.

Julien se mordit les lèvres. Le tutoiement d'École, qui le laissait d'habitude indifférent, lui donnait cette fois une insupportable gêne.

— J'ai reçu ta lettre, reprit-il avec un effort ; je suis venu t'en remercier.

Chenu s'inclina sans répondre.

— Ta proposition m'a d'autant plus touché qu'elle était... inattendue. Tu ne me connaissais pas. Moi-même, je n'aurais jamais eu la pensée de m'adresser à toi. Bref, nous étions dans des conditions particulières...

Chenu haussa les épaules.

— Il n'y a pas de conditions particulières. Je te l'ai déjà dit, nous sommes des camarades.

Julien acheva d'une voix moins assurée :

— J'ignore ce que tu veux m'offrir. Quelle qu'elle soit, ta proposition sera la bienvenue.

— Je le savais.

Une rougeur soudaine enflamma le visage de Julien. Chaque mot semblait évoquer le souvenir de Lucienne ; cependant on n'aurait pu certifier qu'il en fût bien ainsi.

— Si désireux que j'aie paru d'accepter ton entremise, dit-il plus froidement, je ne l'accepterais pas si je savais qu'elle te fût imposée.

Il crut surprendre un sourire sur le visage de Gradoine.

— Eh ! mon cher ! répliqua Chenu, si je t'ai prié de venir chez moi, c'est que j'ai eu envie de te faire profiter d'une occasion !

— S'il en est ainsi, j'accepte. La vie est dure. S'entr'aider est la ressource de ceux qui en subissent, comme nous, les rigueurs.

Les traits de Chenu se détendirent ; il s'approcha, aux derniers mots :

— Tope là ! dit-il, entre braves gens on doit s'entendre.

Puis il se mit à marcher dans la pièce qui, tout à coup, parut moins hostile. Dévoré d'im-

patience, Julien affectait de rester impassible.

— Voici, commença Chenu. Une place de chimiste est vacante à l'usine Hœurste. Le grand Ficard, que tu connais peut-être, y travaille depuis deux ans déjà. On l'a chargé de trouver un camarade, et j'ai pensé que cela t'irait.

Julien répéta :

— L'usine Hœurste?

— Une raffinerie de sucre.

— A Paris?

— Non.

— Loin de Paris?

— A Angleur, près de Liège.

Le cœur de Julien se serra brusquement. Seul un léger tremblement trahit son angoisse. Il ne répondit rien. Chenu reprit :

— La boutique est sûre. Pas de faillite à redouter. Autant dire une administration. C'est énorme de n'avoir jamais à craindre pour son lendemain. Quant au traitement, dame! ce n'est pas le pont d'or que l'on rêve, mais il est comme partout, ni meilleur ni pire. Quatre-vingts francs par mois au début...

Julien répéta, comme s'il avait mal entendu :

— Quatre-vingts?

— Puis cent... Le chef de laboratoire atteint six mille; mais cela, on n'y saurait compter : c'est le maréchalat.

Il fit claquer sa langue, secoua sa pipe, et conclut :

— J'ai dit.

Gradoine, à son tour, murmura :

— Évidemment, c'est bon à prendre.

Julien jetait des regards effarés sur le profil aigu de Gradoine, sur la silhouette épaisse de Chenu. Était-ce une moquerie? Avait-on voulu s'amuser de lui? ou bien le supposait-on réduit à cette extrémité qu'une aumône pût le satisfaire? Encore une fois sa bêtise s'était prise au mirage du désir. Du moins, la duperie serait complète. Il n'était pas même payé de son humiliation et sa lâcheté lui restait pour compte.

— Ce n'est pas sérieux, fit-il d'un ton bref.

— Qu'est-ce qui n'est pas sérieux?

— S'expatrier pour quatre-vingts francs par mois.

Chenu se retourna brusquement :

— Ah çà! qu'espérais-tu?

— Je n'espérais rien. Je réclame mon dû.

La voix de Chenu eut un éclat :

— Tu l'entends? Gradoine. Il « réclame »! comme si l'on avait l'habitude ici-bas d'être consulté!

Julien répliqua, frémissant :

— Qu'y a-t-il d'étrange dans ce que je dis?

Un flot de paroles venait à ses lèvres; il continua, s'efforçant de paraître calme :

— Pendant quinze ans nous avons travaillé. Après les classes, le bachot ; après le bachot, deux ans de chauffage ; enfin le concours, c'est-à-dire un choix... Peu importe la valeur de la méthode qui préside à ce choix ; le fait est celui-ci : nous étions venus huit cents ; du jour au lendemain, plus de cinq cents ont disparu. Le reste est une élite, et nous en sommes... Ce premier triage ne suffit pas. Un autre encore succède. On nous diplôme à la sortie ! Cette fois, du moins, il ne reste plus que la fleur du panier ! Ces élus, désormais, sont devenus des capitaux intellectuels, — Dieu sait ce qu'ils ont appris ; — des capitaux au sens strict du terme : — chacun représente quinze ans de frais d'études, de vie sans gain, tout entière consacrée à user des culottes sur des banes de chêne. — Or, bonne ou mauvaise, la loi veut qu'un capital rapporte. J'ai droit à l'intérêt de mon temps, à celui de mon argent. Quelque soit le taux, cela fait plus de quatre-vingts francs par mois, même payés à Angleur !

Il répéta :

— Quatre-vingts francs ! Pas même trois francs par jour ! Moins qu'un manoeuvre ! Encore celui-ci peut-il mettre une blouse, porter des chemises de couleur, traîner des savates ; mais nous, on nous veut propres, avec des cravates et des faux-cols ! Il faut, en nous voyant, qu'on puisse dire :

« C'est l'ingénieur de M. X... » et non pas simplement : « C'est Paul ou Jacques », comme si l'on parlait d'un ouvrier !

Involontairement sa voix avait monté ; il semblait dresser à la fois un réquisitoire contre l'avenir qu'il ignorait et le passé dont il faisait le bilan.

Chenu demeurait appuyé contre la table. Parfois il se tournait vers Gradoine, comme pour le prendre à témoin d'un spectacle curieux. Tous deux alors souriaient.

— Écoute, répliqua froidement Chenu, tous les ans, quels que soient les besoins du commerce, le nombre des usines, deux cents êtres pareils à nous sortent de notre École : ce n'est rien... Cinq cents pareils encore sortent des Arts et Métiers, de l'École des Mines, de l'École des Ponts et Chaussées, des innombrables boîtes dont Paris est couvert, ce n'est rien, toujours. La province a subi la contagion : à Lille, à Marseille, à Nancy, à Bordeaux, ce ne sont qu'instituts de chimie, écoles industrielles, écoles d'ingénieurs... Si l'on réunissait en un groupe les diplômés de l'année, si l'on ouvrait en fin de saison la foire aux ingénieurs, ils seraient mille, plus peut-être ! Chacun exige, comme toi, l'intérêt de ses efforts, chacun nourrit comme toi, l'espoir d'une vie luxueuse, parce qu'il sent au fond de lui les forces nécessaires à sa con-

quête. A tous ces gens qui veulent se vendre, il faut pourtant des acheteurs ! Le premier qui vient est étouffé. Pour une place libre, dix concurrents se précipitent. C'est une criée, baissant les prix, avilissant le métier. A qui attendait la fortune, on offre à peine le pain. Comme il faut vivre, c'est à qui se fera l'estomac plus étroit. Qu'importe de ne pas manger à sa faim, pourvu qu'on mange ? Gradoine, que voici, ne gagne pas cent cinquante francs par mois ; j'en touche deux cents comme dessinateur !

La voix de Chenu devint plus âpre ; on sentait une révolte haineuse s'élever en lui contre la misère qu'il dénonçait :

— On ne t'a donc pas appris que le salaire moyen de l'ingénieur à Paris est de huit francs par jour ? Huit francs pour doter ses filles et porter redingote ! Allons ! bénis le hasard, la Providence, cet inconnu, quel qu'en soit le nom, qui mène chacun, on ne sait pourquoi et on ne sait où ; bénis-le et accepte ! Grâce à lui, tu feras partie des heureux ; tu ne compteras pas dans le déchet, dans la masse à laquelle on promet tout et qui ne possédera rien, sinon la faculté de mieux sentir sa détresse !

Il leva les bras, sembla montrer autour de lui cette foule qu'évoquait sa pensée :

— Ah ! ceux-là ! ils auront beau réclamer ; ils ne toucheront jamais leurs intérêts !

Julien répliqua, les dents serrées :

— Il n'y a point de hasard ; il n'y a pas d'inconnu chargé de conduire l'homme au gré d'inintelligibles caprices. En mécanique, en physique, toutes les fois que la raison analyse les faits et les mesure, elle constate uniquement des résultantes et des équilibres. Pourquoi nous séparer du monde, faire de nous des monstres qui échapperaient aux lois universelles ?

Gradoine partit d'un éclat de rire sardonique :

— C'est cela même ! une justice qui suivrait toujours nos fantaisies !

Julien haussa les épaules et continua, s'adressant à Chenu :

— Le droit au bonheur existe. La société nous doit : qu'elle paye ! Tu parles d'un déchet, de gens sans espoir... Des ratés ! Peux-tu assurer qu'ils n'ont pas eux-mêmes préparé leur désastre ? Il n'y a pas de récolte sans semez !

L'air chargé de fumées les prenait à la gorge. Enveloppés d'un nuage, les visages formaient sur la muraille une tache blafarde dont les contours s'effaçaient. Sous les vaines formules de leurs philosophies, le cri commun des détresses individuelles venait de s'élever. Ils étaient pareils à des aveugles enfermés dans une pièce, et qui, souffrant tous de maux divers, exhalaient cependant leur douleur dans le même langage.

Gradoine recommença, semblant parler à des êtres invisibles :

— Le microbe ignore le but de son travail et nous trouvons cela très simple. En vertu de quels droits serions-nous mieux renseignés ? Nous cherchons le bonheur ; le bonheur n'existe pas ! En allant vers lui, nous réalisons inconsciemment l'œuvre voulue par la nature et que nous ignorons à jamais ; cela suffit.

Le rictus qui avait déjà crispé ses lèvres, reparut :

— Je ne vois là aucune place pour la justice, telle que les hommes l'entendent.

Chenu s'était remis à marcher ; il répéta, exaspéré, le mot de Julien :

— Des ratés ! des ratés !... Mais ils nous valent bien ! ces ratés ! Quelle est leur faute ? La seule dont ils souffrent ne dépendait pas d'eux : ils sont trop !

De nouveau sa colère montait. Sa voix fit vibrer la muraille :

— C'est une rafle de cerveaux, sans souci des individus ni des aptitudes. Un beau jour, l'enfant est pris, séquestré dans un collège, il ignore ce qu'on lui veut, où on le mène ; l'expérience terminée, la société fait son choix et jette le reste aux épiluchures. La voilà, l'exploiteuse ! la vraie coupable, qui tue sans pitié !

Les yeux de Gradoine s'allumèrent ; il prononça d'une voix coupante :

— La société est pourrie. Il faut tirer sur elle comme sur un chien enragé.

Chenu continuait, s'exaltant :

— Au fumier, tous les gars qui ont peiné et qui en crèvent ! Ils ont pâli sur les bouquins, ils ont des corps rabougris, des cervelles alourdies ; au fumier, puisqu'ils ne peuvent plus servir !... Eh bien ! non, cela ne peut pas être, cela ne sera pas ! L'heure approche où ce fumier va faire lever une étrange moisson. Au nom seul des ouvriers, le bourgeois s'épouvante : imbécile ! les ouvriers sont le bras ; le cerveau est ici ! Ils sont la pâte bonne à pétrir ; ici, le levain, le ferment invisible qui doit, pour vivre, transformer son milieu et le décomposer !

Il fit un geste enivré :

— Ah ! ah ! le vois-tu, ce ferment nouveau ? tous les scientifiques, tous les surmenés qui furent dupés sans relâche, tous les désabusés qu'aucune morale n'atteindra plus et qui, ne croyant pas à un ciel juste, réclament de la terre ce qu'elle peut et doit donner ! Les vois-tu, préparant le pain qui changera le monde ; ferment de vie, ferment de mort, est-ce que je sais ? L'essentiel n'est-il pas que la nourriture devienne différente ?

Gradoine, à son tour, s'était levé. Ses joues devinrent plus blêmes :

— Nous sommes les pétrisseurs de l'humanité future. Elle sonnera, l'heure des revanches, l'heure sacrée où les salariés deviendront maîtres, où l'individu sera libre partout, où l'on pourra gueuler à l'aise tout ce qu'on pense, tout ce qu'on aime !...

Chenu acheva :

— Et ce sera nous, nous seuls, qui aurons fait cela !

Leurs visages avaient pris une expression d'extase. Ils parlaient avec lenteur, comme pour célébrer une divinité par des litanies somptueuses.

— Nous qui avons compris pourquoi la vie est dure...

— Nous qui aurons connu la torture des besoins jamais satisfaits...

— Alors, alors seulement la justice paraîtra...

Ils s'arrêtèrent. Ces paroles vides, pareilles à des formules cabalistiques, leur semblaient renfermer le secret de la félicité. En vain leurs esprits avaient été formés aux disciplines inflexibles de l'algèbre. Leur logique était oubliée, le mysticisme de l'analyse les emportait sur son aile. Tel un soleil montant à l'horizon, un idéal chimérique venait de leur apparaître ; les yeux ravis d'être aveuglés, ils cessaient de voir la route qui conduisait à lui, et adoraient leurs songes comme une réalité...

Julien avait assisté, muet, à ce dialogue singulier.

— En attendant que cet éden fleurisse, dit-il sèchement, vous ferez bien de soigner le présent. Pourrie ou non, la société demeure. Il faut en être.

Une lueur mauvaise passa dans ses yeux :

— Il n'y a pas de justice, assurez-vous. Tant mieux ! Je n'en serai que plus à l'aise. C'est à l'individu de s'en tirer s'il peut et vouloir sauver l'humanité est une sottise. Chacun de nous doit limiter à lui-même son univers. Heureusement, si vous n'avez pas ce courage, tous ne vous imiteront pas et j'en connais, pour ma part, qui sauront conquérir leur place !

Il ne se rendait pas compte des phrases qu'il prononçait ; mais il découvrait en lui un être nouveau et dépourvu de scrupules. Il aurait aussi voulu trouver des mots cinglants pour mieux exprimer son mépris des rhétoriques vaines. La pensée que de tels rêves pussent un jour se traduire en actes ne l'effleurait même pas.

Subitement Chenu sembla revenir à lui.

— Tu ne nous comprends pas, dit-il sèchement. Julien répliqua :

— Je n'ai pas le goût des paroles vides.

Après une courte hésitation, il tendit sa main :

— N'importe, je te remercie d'avoir pensé à moi.

— Tu refuses ?

— Certainement !

Chenu haussa les épaules.

— Libre à toi. Quand tu reviendras, il ne sera peut-être plus temps.

— Je ne reviendrai pas.

— Qui sait ? On réfléchit.

— Je peux attendre. Adieu.

Chenu prit la lampe pour escorter Julien. Sur le palier, il dit encore :

— Je n'écrirai pas avant quarante-huit heures.

— Retard inutile, répondit Julien, qui déjà descendait.

Rentré dans la pièce, Chenu ouvrit la fenêtre. Le ciel se détacha dans l'encadrement des linteaux, semblable à un couvercle d'acier. Les étoiles minces, sur ce métal, paraissaient le reflet des lumières invisibles éclairant Paris.

— Ce Dartot finira comme un grelin, dit tout à coup Gradoine.

Chenu parut hésiter :

— Peuh ! ce sont les circonstances qui font les hommes.

Il réfléchit ensuite. L'image de Lucienne, venue le matin même le solliciter pour son amant, passa devant ses yeux.

— Après tout, conclut-il, c'est bien possible...
Silencieux, ils continuèrent de fumer.

En quittant Chenu, Julien avait couru d'une traite jusqu'à sa chambre, s'était jeté sur son lit, puis avait dormi d'un sommeil écrasé. A peine éveillé, il se retrouva le cœur lourd, le corps plus fatigué que s'il n'eût pas dormi.

« Que va-t-il m'arriver ? » songea-t-il.

Depuis quarante-huit heures, des forces irrésistibles avaient travaillé son âme, comme une argile neuve. Anxieux, il s'examina : qu'était devenu l'étudiant d'autrefois, le gobeur ingénu demandant à une société idéale la récompense de son mérite ? Plus d'illusions : à leur place, le mépris des siens, le sentiment de l'incurable faiblesse qu'est la misère, la certitude que diplômes et droits acquis sont une parure dénuée de valeur. Seul, un sentiment demeurait inébranlable au fond de lui : la foi dans la puissance du savoir.

« Nous sommes le cerveau ! » avait crié Chenu. Julien répondait :

« N'est-ce pas tout que de l'être ? »

« Nous avons appris à détruire », avait continué Gradoine.

Mais, à ce mot, Julien s'était révolté : détruire, besogne absurde ; il faut lutter et vaincre.

Le front barré par une ride mauvaise, Julien répéta :

— Que va-t-il m'arriver ?

Il sentait que le drame vécu par lui touchait à une conclusion logique et prochaine. Cependant, il n'attendait rien ; pour remplir la journée, une seule occupation : sa leçon chez les Rouvayre.

Depuis un an, cette leçon revenait à intervalles fixes. Servant de repère à l'espacement des jours, elle n'avait jamais été l'occasion ni d'un plaisir, ni d'un souci. Aucune tempête, semblait-il, ne pouvait la troubler.

Cette fois encore, comme d'habitude, Julien s'y rendit sans hâte, en suivant les trottoirs habituels. L'idée que deux jours auparavant son père avait fait la même route, lui donnait une sorte de malaise. Il redoutait le sourire du domestique s'amusant à noter ses ressemblances avec le rustre qui portait le même nom. Il réfléchit ensuite que son élève n'avait pas vu M. Dartot et ce lui fut un soulagement. Si grotesque d'ailleurs qu'eût été la demande, on avait dû l'oublier déjà.

Tranquille, il pénétra dans l'hôtel.

— Monsieur vient pour la répétition ?

Au son de la voix, aux regards dont il couvre l'arrivant, on devine le mépris dont le valet de pied enveloppe ce confrère, réduit aux travaux de hasard. Entre un quémandeur de cachet et un domestique en place, il y a toute une distance sociale et il la marque.

Julien, que cet accueil insolent et obséquieux irrite chaque fois, réplique brièvement.

— Oui, c'est l'heure convenue.

— C'est que...

Le menton rasé frissonne imperceptiblement.

— ...Monsieur Georges n'est pas là, mais madame la comtesse a recommandé qu'on fit entrer monsieur auprès d'elle.

— C'est bien : conduisez-moi, dit Julien.

Étendue sur une chaise longue, M^{me} de Rouvayre, qui lisait, lève la tête à l'arrivée de Julien :

— Ah ! c'est vous, monsieur... J'avais à vous parler.

Et, s'adressant au domestique :

— A-t-on enfin la réponse de Pille ?

Les mains correctement tombantes, le domestique répond :

— M. Pille ne pourra venir lui-même coiffer madame. Il est retenu depuis trois jours.

— Il faut qu'il vienne. Téléphonnez que je paierai double. Pour 60 francs, Pille peut bien manquer à un engagement !

Puis M^{me} de Rouvayre se tourne vers Julien :

— Je vous demande pardon, cher monsieur. Faites-moi le plaisir de vous asseoir. Je n'ai, d'ailleurs, que deux mots à vous dire. Il s'agit de Georges...

Julien fait un signe d'assentiment et s'installe, en apparence indifférent. Un demi-jour règne dans la pièce aux boiseries blanches. La forme des tables, le dessin des tapis, tout révèle ici l'unique obéissance au caprice de la mode. Trop neufs, les sièges semblent prêts à céder leur place à de nouveaux venus. Aucune intimité, mais une ostentation d'élégance.

M^{me} de Rouvayre poursuit :

— Georges est décidément très fatigué. Le médecin veut qu'il se repose. J'ai donc résolu de suspendre les leçons. Voulez-vous être assez bon pour me donner le compte de ce qui vous est dû ?

Elle a dit cela, un sourire aux lèvres, comme si les mots qu'elle prononçait n'allaient provoquer aucune catastrophe. Ses yeux posés sur Julien ont en même temps une expression de détachement poli pour ce fournisseur qu'elle doit, par exception, congédier elle-même.

— Ah ! M. Georges est malade ?

Aucun trait de Julien n'a remué. Il continue :
— J'ai donné deux leçons depuis le 1^{er}. En comptant celle d'aujourd'hui, nous trouvons donc 30 francs.

— J'avais cru vous dire que Georges ne travaillerait pas aujourd'hui.

— Cela importe peu, madame ; je me suis dérangé pour venir. C'est mon temps que l'on paie.

— Vous l'estimez cher.

— Beaucoup moins que celui de votre coiffeur.

Une soudaine rougeur enflamme le visage de M^{me} de Rouvayre. Elle examine Julien, qui s'est levé, et, ouvrant son porte-monnaie :

— Voici, monsieur. Ne demandez-vous rien aussi pour votre insolence ? Monsieur votre père, s'il était là, vous le conseillera.

— Eh ! madame, on a le père qu'on peut, et l'insolence qui convient.

Puis c'est une sortie rapide : des portes battent, le valet de pied, encore dans l'escalier, contemple la fuite de cet « extra » qui descend les marches en courant. Enfin, Julien est dehors ! Ah ! l'air délicieux qui remplit ses poumons et remet daplomb ses jambes molles !

Cette fois Julien n'a plus rien à espérer : tout est consommé !

Il revint à lui dans la rue. Réveil tout d'abord

à demi conscient. Que s'était-il passé, quel temps avait été nécessaire pour le ramener là ? il ne le savait plus. Dans ses oreilles bourdonnait un bruit de paroles violentes ; il évoquait pêle-mêle des yeux de domestique, le geste de M^{me} de Rouvayre montrant la porte... Puis tout se confondait : sa pensée oscillait, comme une ancre sans balancier.

Ensuite un fait brutal. Il était chassé ! Ce mot le cingla. Il se retourna vers l'hôtel :

— Ah ! me venger ! faire voir que je ne suis pas un valet !...

Il avait tendu sa main fermée. Derrière une fenêtre, un rideau blanc se souleva. Une tête d'enfant regardait en riant. Julien reconnut son élève et, se sentant ridicule, il partit.

Progressivement ses idées se précisaient. La cause du désastre lui apparut, très nette : M. Dartot avait parlé d'augmentation ; l'avarice de ces millionnaires avait pris peur. Il retrouvait aussi le détail de la scène, la succession des répliques. Le marchandage dernier, surtout, l'exaspéra. Ces dix francs disputés donnaient la mesure du mépris où on le tenait. De nouveau il ferma les poings ; il aurait voulu briser quelque chose, frapper les pavés ; son orgueil souffrait tant qu'il aurait désiré mourir !

Tout à coup il se retrouva sur l'esplanade des Invalides. Le ciel, de plus en plus bas, s'appuyait

aux deux rangées d'arbres qui la limitent et ployait vers le sol. Un coup de bise balaya la terre en soulevant des poussières glacées. Le sentiment d'une infinie détresse enveloppa Julien. Il s'agissait bien, en vérité, d'humiliation ou de colère! Du regard il interrogea l'horizon sinistre qu'éclairait ce jour d'hiver, et dit :

— J'ai trente francs pour vivre!

Trente francs! Pas même de quoi manger durant le mois! Comment payer l'éclairage, le loyer, les timbres, ces mille riens journaliers qui ne comptent pas et sans lesquels la vie semble impossible? En une seconde, l'existence besogneuse qui, la veille encore, le révoltait et qu'il perdait, se transforma, devint luxueuse. Il s'était cru un déshérité: qu'était ce qu'il avait appelé jusque-là sa misère devant cette autre misère qui venait?

Trente francs! Encore, s'il avait pu entrer chez le premier patron venu, s'engager sur un chantier, faire œuvre d'ouvrier, comme ces gens qui passaient à côté de lui! Mais non; il avait un corps débile, ses mains blanches ne savaient rien. Il n'était pas même bon à faire un terrassier. A quoi lui servait d'avoir appris l'algèbre, de jongler avec des équations? C'était un métier qu'il fallait! — pouvoir raboter une planche, manier des moellons, dégrossir un morceau de métal!... Et la cause

du désastre se dégagea : l'infériorité du travail intellectuel.

Elle seule avait permis de refuser dix francs pour une leçon, alors que, sans hésiter, on en payait soixante pour une coiffure. Elle seule provoquait ce regret fou de n'être pas un manœuvre. Faillite suprême ! le capital de science que Julien croyait représenter n'était plus qu'une liasse de papier sans valeur : la société ne paierait pas, le mot de Chenu était le véritable :

« Au fumier ! les gars qui ont peiné et qui en crèvent ! »

Lentement des flocons de neige commencèrent à tomber. A la limite de l'Esplanade, les arbres s'effaçaient dans le brouillard et leurs troncs seuls restaient visibles, tels des traits de crayon sur une page blanche. Paris silencieux s'évanouissait comme si le ciel eût tenté de l'étouffer.

Brusquement l'image d'une usine belge fit tressaillir Julien.

De quel droit se plaindre, puisque cette ressource demeurait ? Ah ! ces quatre-vingts francs, dont il avait ri la veille, n'avaient plus rien d'une aumône ! Ils devenaient maintenant une fortune, ils étaient un recours contre la faim, le nécessaire, la vie !

Une hâte soudaine entraîna Julien. Il courut vers la rue d'Assas. Une seule crainte le hantait ;

si Chenu n'avait pas attendu pour offrir cette manne à de moins dégoûtés! Nulle hésitation! cette fois, en frappant à la porte. Elles étaient loin, désormais, les complications sentimentales qui, hier, l'avaient fait hésiter. Aux heures de péril, la conscience encombre comme un objet de trop grand prix; heureux qui parvient à l'engager contre argent comptant!

Julien retint sa respiration. Répondrait-on? Bien qu'il fût déjà midi, Chenu pouvait se trouver à l'usine ou déjeuner dehors. Non, par une chance, sa voix s'élevait... Tout de suite Julien la reconnut.

— Bonjour, dit-il, c'est encore moi.

Sans se déranger, Chenu examina Julien; une ironie méchante passa dans son regard.

— Qu'y a-t-il?

Il déjeunait. Du fromage dans un panier était devant lui et répandait à travers la pièce une odeur forte. La gorge serrée, Julien cherchait à lire d'avance la réponse qui suivrait.

— J'ai réfléchi, dit-il; je venais t'annoncer que j'accepte.

Chenu eut un rire muet. Il saisit ensuite une bouteille, se versa une rasade:

— Fichu temps! Comme je ne suis là que pour déjeuner, je ne fais pas de feu.

Il but à longs traits, puis déclara tout à coup:

— Dans ce cas, mon petit, il faut décamper ce soir. Je viens de recevoir une dépêche. On est pressé là-bas. Si tu n'étais pas venu maintenant, malgré mon bon vouloir, l'affaire passait à un autre.

Julien respira largement. Tout allait bien, puisqu'il arrivait encore à temps.

— Va pour ce soir : le plus tôt sera le mieux, fit-il d'une voix sourde.

Il ajouta, hésitant :

— L'usine paie sans doute le voyage ?

— Payer le voyage !... Comme tu y vas !

— C'est que...

Julien blêmit ; maintenant que sa réserve était donnée, il n'avait plus de quoi partir.

— Je devine, dit Chenu. Tu as fait la fête : plus le sou pour prendre le train...

Involontairement, Julien revit son père et murmura :

— Jolie, la fête !...

Chenu ouvrit son portefeuille :

— Si cinquante francs suffisent, j'ai là des économies à ton service. Tu les rendras dès que tu le pourras...

Il tendit le billet. Tous deux se regardèrent. L'image de Lucienne avait traversé leurs pensées. Entre l'offre d'une position et le prêt de ce billet, aucune différence. Cet argent cependant, plus que

les démarches ou les paroles, rendait visible l'abaissement de Julien. Il hésita, peut-être moins par droiture que par crainte de l'ironie, reparue tout à coup dans les yeux de Chenu.

Celui-ci eut un mot méchant :

— Allons, arrivé là, ce serait trop bête de faire le délicat !

— Je n'ai pas le droit..., commença Julien.

Un coup brusque retentit à la porte, qui s'ouvrit toute grande. Julien poussa un cri :

— Lucienne !

Elle arrivait essoufflée :

— Dieu merci, tu es là ! dit-elle, s'arrêtant sur le seuil.

Un nuage de sang venait d'aveugler Julien. En une seconde, la jalousie, volontairement étouffée, avait reparu, l'étourdissait. Il approcha, ivre de colère :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Stupéfaite, Lucienne balbutia :

— Chenu m'avait promis une place pour toi : j'ignore encore laquelle, mais je sais qu'on est pressé. Ne t'ayant pas vu, je voulais le prier d'attendre...

Il l'interrompit :

— Tu mens ! il est ton amant !

Du geste, il désigna Chenu qui tenait encore le billet de banque. Et, tout à coup, à l'idée qu'elle

l'avait surpris là, sur le point d'accepter cet argent, il éprouva un vertige. La honte de ces tripotages vils le submergeait.

Éperdue, Lucienne s'était jetée vers lui :

— Je te jure...

Il cria :

— Tais-toi ! Tout est fini !...

Brutalement il l'écarta, courut vers l'escalier. Arrivé sur le palier, il se retourna encore :

— Vous savez ! je ne suis pas si cochon que vous l'aviez cru !

Puis il descendit les marches en tempête, répétant :

— Cochons !

Comme si, avec ce mot, il fût parvenu à rejeter toute l'ordure dont il se sentait couvert.

Il allait au hasard, sans prendre garde à la neige qui maintenant tombait, engourdissant les rues sous sa chute molle. Chaque heure l'avait blessé depuis trois jours. Son gagne-pain était perdu, perdue aussi la place offerte par Chenu. Tout cela importait peu. L'épreuve suprême était venue : il n'aimait plus !

Le froid hâtait sa marche. Devant lui passait une sarabande d'objets informes et mystérieux, arbres plaqués de cristaux, toitures blanches dont les arêtes seules se détachaient sur le ciel blanc. L'air, chassé par la bise, virait avec les flocons.

Le cœur déchiré, Julien évoquait cette idylle qui, depuis deux ans, avait éclairé sa vie : idylle misérable, en vérité, toujours empoisonnée par le soupçon ! Des heures s'y détachaient en lumière : dîners sous des tonnelles, promenades suburbaines, galas de pauvres que magnifiaient les joies de la chair satisfaite. Des regrets pareils à des sanglots gonflaient la poitrine de Julien.

Puis il voyait Lucienne arriver dans la chambre de Chenu ; la certitude brutale détruisait le mirage et c'étaient des cris de détresse, une colère, la révolte de l'enfant qui frappe la terre de son jouet brisé.

Son supplice encore s'accrut. Ce désastre évoquait tous les autres ; car, à mesure que Julien marchait, son existence semblait aussi ressusciter, palpait le long des murailles. Quelle chute ! Il avait escompté le paiement de son travail, la fortune ; de ces chimères imposées par l'éducation, il ne lui restait rien. Le travail ? denrée courante qui encombre le marché industriel. La fortune ? le mécanisme social n'enrichit que les riches.

Et s'il cherchait en lui-même un refuge, si, éperdu, il en appelait à sa conscience, il se heurtait à d'autres ruines. Comment croire à la justice, quand tout n'est qu'injustice ? à la bonté, quand rien n'est bon ? à la vertu de l'effort, quand

chaque effort demeure vain ? Pas une certitude à laquelle rattacher sa vie morale. Aucun au-delà pour le consoler. Autour de lui une société mârâtre qui, après l'avoir exploité, le rejetait sans pitié. Dans sa conscience, une demi-honnêteté créée par les circonstances, des compromissions acceptées presque sans gêne, des sentiments vils qu'il ne s'était jamais connus...

— ... Monsieur, donnez-moi quelque chose, ce que vous voudrez... Je n'ai pas mangé depuis hier.

Un homme s'était approché, jeune encore, la figure flétrie, le collet relevé pour masquer l'absence de linge. Il parlait par saccades, étranglé d'émotion à la pensée de quémander une première aumône.

Julien s'arrêta. L'homme poursuivit :

— Je n'ai pas l'habitude... J'ai faim.

Il baissa ensuite la tête comme pour dérober son visage.

— Alors, pas de travail ? demanda Julien. Le chômage d'hiver ? Qu'est-ce que vous faites, de votre métier ?

Il éprouvait une sorte de plaisir violent à trouver une détresse plus grande que la sienne. La neige continuait de tournoyer. Ils étaient seuls à tacher de noir le sol blanc, comme si la rafale, après avoir dévoré Paris, demeurait impuissante à recouvrir leurs misères.

L'homme dit :

— Je n'ai plus de métier.

— Vous étiez ouvrier ?

— Non. J'ai fait mes études. J'étais pion. La boîte a fermé... je suis sur le pavé.

Julien frissonna :

— Ah ! mon pauvre ami ! je n'ai rien non plus...

Trompé sans doute par les derniers mots, l'homme reprit avec une expression d'angoisse :

— Si du moins vous connaissiez du travail, n'importe quoi... tout est indifférent quand on arrive là. J'ai voulu donner des leçons : il y a maintenant plus de maîtres que d'élèves...

Julien l'interrompt :

— Prenez. C'est la moitié de ce que je possède, très peu... de quoi attendre...

Il donna. Il ne s'était pas demandé si ces prières étaient sincères ou hypocrites ; mais une fraternité passionnée l'avait poussé vers ce misérable pareil à lui. Stupéfait, l'homme balbutia des mots que Julien n'entendit pas et s'éloigna en courant. Julien le suivit du regard.

Non, il n'y avait pas mensonge : l'homme s'arrêtait bien devant une boulangerie, y entra, ressortait dévorant à même, comme une bête affamée ; et, longuement, Julien contempla ce loqueteux en train de se rassasier. Le cri de son cœur

avait dit vrai. C'était bien là son semblable. Tout à l'heure le passé avait surgi devant lui avec ses duperies et ses ruines : l'avenir se réalisait là. Qui pouvait assurer qu'avant huit jours ce ne serait pas son tour de mendier ?

Julien passa la main sur ses yeux. A quoi bon s'obstiner, lutter contre la destinée ? Aucun être ne lui demanderait compte de son renoncement. Il n'avait plus de père, plus de maîtresse... Pas un ami pour venir à son aide. Le seul auquel il aurait pu s'adresser, Jauffraigne, n'avait trouvé, pour le tirer de peine, qu'une offre de recommandation auprès de Dazenel !... Ce fut une soudaine ivresse. Le désir de la mort s'emparait de lui, très doux. La déesse clémente aux jeunes avait l'air de l'appeler. Comme il était désirable ce repos définitif qui supprime la souffrance et l'effort !

« Une seconde, songea-t-il, puis l'effacement, le bonheur du néant ! »

Tout de suite il déterminait le procédé qu'il aimerait : l'asphyxie. Les fenêtres closes, le charbon allumé, puis s'étendre sur un lit et s'endormir... Un court frisson agita Julien. D'un regard, il embrassa le coin de Paris qui était devant lui, pour emporter une dernière vision de la ville adorée ; puis brusquement résolu à mourir, il retourna sur ses pas, rentra chez lui. Mais, à l'arrivée, le concierge l'appela. Deux lettres étaient

venues à son adresse. Il pâlit en reconnaissant les écritures et ouvrit les enveloppes.

De la première, un billet de banque s'échappa. Un mot s'y trouvait joint :

« Mon camarade, ce n'est pas tout que de répondre par des sottises aux gens qui vous obligent ; il convient de n'en pas commettre soi-même. Un télégramme annonce ton arrivée à l'usine pour demain matin : il faut partir. Quant aux histoires de femme, elles sont ce qu'on les imagine. Ton imagination de ce matin est absurde. Peut-être, devenu plus calme, t'en es-tu douté ? Il n'était pas inutile de te l'affirmer. »

La seconde lettre ne contenait que ces mots :

« Je n'ai pas menti. Que tu partes ou que tu restes, tu l'as dit : tout est fini !... »

Durant une minute, Julien demeura pensif. Sa volonté s'évanouissait. Il retrouvait soudain le désir âpre de vivre.

— Après tout, murmura-t-il, pourquoi refuser ? Nous ne nous reverrons plus jamais !...

Puis, lentement, il déchira les lettres et garda le billet.

LIVRE DEUXIÈME

I

Julien déposa la coupelle sur l'un des plateaux et commença la pesée. Des gouttes de sueur perlaient sur son front : il les essuyait de temps à autre du revers de sa manche.

Le fléau, rendu libre, oscilla dans la cage vitrée. Méthodiquement Julien ajoutait ou enlevait des poids avec une pince. Il opérait d'une main légère, avec la sûreté que donnent les longues habitudes.

Enfin le fléau s'arrêta, horizontal.

Julien inscrivit un nombre sur un feuillet et cria :

— J'ai fini, monsieur Bœhm.

M. Bœhm, qui lisait dans une pièce attendant au laboratoire, répondit :

— Donnez !... On voit bien que c'est dimanche : vous opérez plus vite que d'habitude.

Il prit le feuillet que Julien lui apportait et

l'examina. Il avait un front carré, sillonné par des rides. Ses cheveux, roux à la racine, se terminaient en boucles jaunes, pareilles à de l'étoupe.

— Vous avez de la chance, dit-il ; vous irez vous promener.

— Je ne m'amuse pas plus le dimanche qu'en semaine, répondit sèchement Julien.

— Les jeunes gens ne sont jamais contents. Moi, je reste jusqu'à cinq heures et demie et rien ne m'y oblige.

— Cher monsieur, on vous paie en conséquence, Lorsque j'aurai votre traitement...

— Non, non, vous avez beau dire...

M. Bœhm s'interrompit. Il cherchait des mots justes pour exprimer son mécontentement. La conviction de mal prononcer le français troublait son éloquence.

— Ainsi, reprit-il, en relevant ses lunettes d'or, M. Ficard vient d'avoir son avancement. Il est à deux mille huit et Dieu sait qu'il ne le mérite pas ! Vous aussi touchez dix-neuf cents francs, ce qui est considérable. Cependant ni l'un ni l'autre vous n'aimez la maison !...

— Quelle maison ? Celle-ci ou celle qui est là-haut ?

Du geste, Julien désigna une toiture dorée qui se profilait à l'horizon. M. Bœhm eut une secousse violente :

— Ah ! celle-là !... celle-là !. . on l'a voulue dans le pays, mais c'est infâme ! Je ne donne pas un an pour qu'il soit impossible de garder un ouvrier !

— Calmez-vous, monsieur Bœhm. Je m'en vais...

Julien rentra dans le laboratoire. Lentement ; il se lava les mains, retira sa blouse, rangea des éprouvettes. Rien ne l'attirait au dehors. S'approchant d'une baie vitrée, il l'ouvrit toute grande.

Le mur de la raffinerie s'élevait en face, noir avec des arêtes tracées à la chaux vive. Un toit, noir aussi, la recouvrait. Au-dessus, les hauteurs de Quincampoix formaient une ligne verdoyante. Puis, vers la droite, la cheminée de l'usine séparait le ciel en deux. La toiture qui avait excité les colères de M. Bœhm brillait au loin.

Immobile, Julien contempla ce paysage cruel. De l'usine comme de la maison placée là-haut, il ne connaissait rien, mais toujours il les apercevait, l'une avec son mur en deuil, l'autre avec sa coupole flambante.

— Il y a un courant d'air ! cria M. Bœhm.

Il se leva et aperçut Julien devant la baie :

— C'est encore elle que vous regardez !... Ma parole, ils ont eu une fière idée d'interdire l'entrée des salles aux habitants d'Angleur ; tous iraient y porter leur dernier nickel !

— Monsieur Bœhm, cette maison vous rendra fou. Si les courants d'air vous gênent, les voilà supprimés : je ferme.

M. Bœhm devint écarlate :

— Comment voulez-vous qu'un homme accepte du travail, lorsqu'il sait pouvoir, en s'amusant là-haut, ramasser plus d'or que n'en tiendraient ses poches ?

— Vous n'avez pas la prétention, je l'espère, de condamner tout le monde à gagner sa vie en portant des manches de lustrine comme vous, ou des blouses de laboratoire comme moi ?

— Je prétends qu'avec leur roulette...

Désireux d'éviter la tirade connue, Julien prit son chapeau et descendit. Il traversa la cour à pas lents. Ça et là des bâches vertes s'illuminaient sous la caresse oblique du soleil. La cheminée colossale continuait de séparer le ciel en deux.

Au moment où Julien franchissait la porte, un homme sortit d'une cage vitrée et s'approcha.

— Je m'en vais, Syria, dit Julien.

L'homme répondit par un sourire vague, puis rentra.

Dehors, Ficard allait et venait devant l'usine. Dès qu'il vit Julien, il se dirigea vers lui.

— Je t'attendais. Tu sors bien tard...

Julien répliqua gaiement :

— Les intégrales ne vont donc pas ?

— Non. Je comptais aussi t'annoncer... Il y a un nouveau ministère...

— Le roi lui-même peut bien filer, s'il veut.

— Un ministère, te dis-je... à Paris !

— Eh bien ! que veux-tu que cela me fasse ?

Ficard soupira :

— Cela occupera les journaux. Il y a si peu de nouvelles ici !

— Ah ! ce que la politique m'est égale !... Allons-nous jusqu'à la Meuse ?

— Si tu veux...

Ils descendirent la rue. Elle s'allongeait, droite, entre un talus et des maisons d'un modèle identique, sans volets ni balcons, avec des murs en briques dont le rouge avait disparu sous les fumées, et une toiture de zinc peinte en noir. La terre aussi était noire, salie par le charbon.

Julien murmura :

— Quel pays, tout de même !

Ficard approuva d'un signe de tête. Ils marchèrent ensuite, sans parler, satisfaits d'une présence humaine, mais n'ayant rien à se confier. Entre Ficard et Julien, tout d'ailleurs était opposition : Julien, le regard inquiet, la démarche lourde ; Ficard, démesuré, les joues rougissantes, des yeux de jeune fille. A l'École, on l'avait surnommé le Grand *Fi*, en mémoire d'un théorème

découvert par lui où cette lettre grecque figurait. Des rieurs prétendaient aussi que la nature, par reconnaissance, l'avait composé algébriquement. « De face, disait-on, il est du second degré, mais de dos il retombe au premier. » De fait, tandis que sa nuque et son dos profilaient une ligne droite et semblaient dans un même plan, il avait au contraire un front déprimé avec des courbes très saillantes, le menton et le nez arrondis. Dans ce corps étrange, une âme encore plus étrange était enfermée : âme d'algébriste en délire, stupéfaite dès que les nécessités de la vie l'arrachaient à ses chimères.

Soudain les maisons cessèrent ; le talus s'écarta, décrivant un demi-cercle. Au sommet de la colline, que rien ne cachait plus, la toiture dorée du Casino étincela de nouveau.

— La hantise de Bœhm ! dit Julien.

Ficard haussa les épaules :

— Bœhm est fou, dit-il doucement.

Puis jetant un long regard sur Angleur, qui finissait là, il répéta le mot de Julien :

— Quel pays !

Étranglé entre la colline et le talus du chemin de fer, Angleur apparaissait tout entier, avec ses bâtisses mornes. Ça et là de hautes cheminées montaient d'un jet, laissaient ensuite retomber leur fumée paresseuse ; et derrière ces cheminées,

au-delà du talus, de quelque côté qu'on examinât la plaine, d'autres encore jaillissaient, jetaient des fumées différentes, celle-ci très noire, celle-là verdâtre, une autre blanche... C'étaient la fonderie de la Vieille-Montagne, la houillère d'Angleur, la tuyauterie de Vennes, une foule dont les noms même étaient inconnus. On eût dit les restes incendiés d'une forêt ; partout la terre est couverte de cendres, le sol brûlé ; de loin en loin seulement, les gros troncs noircis par le feu se dressent et fument.

Tous deux s'arrêtèrent : un flot de mélancolie les oppressait. Leurs pensées se réunirent dans un même regret :

— Où sont les arbres de chez nous ? dit Julien.

— Non, sans doute, cela ne ressemblera jamais à Paris ! murmura Ficard.

Mais en se retournant, ils virent devant eux la colline. Elle évoquait un autre monde, avec son échine entièrement verte, sa futaie intacte.

Au sommet, une série d'ondulations marquait ce qui jadis avait été des propriétés distinctes, le bois de Saint-Jacques, celui de Saint-Laurent, celui de Quincampoix. Tous maintenant s'étaient fondus en une forêt unique, contrastant ironiquement avec la désolation de la plaine. On appelait cela « le Parc » comme on disait « la Maison » en parlant du Casino.

Ficard étendit le bras :

— Usine pour usine, la Maison vaut mieux. Y travaille qui veut et le patron gagne à tous les coups.

Julien fit un geste bref :

— J'ai eu mon compte de tirades, grâce à Bœhm ; ne recommence pas.

— As-tu remarqué qu'on la voit de partout ? dit encore Ficard.

Julien, lui, éprouvait une colère contre cette Maison, dont la vision devenait obsédante. Le Parc aussi, où l'on ne pénétrait plus sans payer, l'exaspérait. Ainsi dressés au-dessus du pays, l'un et l'autre en narguaient trop la misère.

Il répliqua durement :

— Élever cela devant des gens qui meurent de faim ! C'est un défi absurde.

Ficard n'entendit pas : il suivait son rêve.

— Lorsque j'étais enfant, dit-il, on m'a conduit à Monte-Carlo. Je ne me rappelle ni le pays, ni la mer, rien que le bruit remplissant le jardin. Un bruit d'or, avec la note aigrette du métal, si continu que le cœur m'en tournait... J'ai soupçonné là, pour la première fois, ce que représente l'infini mathématique : des unités formant chaîne et qui s'agglutinent, sans qu'on sache jamais quand cela commence ni quand cela finira...

Julien l'arrêta :

— Tais-toi !

Un homme venait à leur rencontre. Des favoris encadraient son visage rose. Il avait l'extérieur décent d'un pasteur anglican et marchait avec le sentiment de la considération qui s'attachait à sa personne. Une jeune fille l'accompagnait.

Ficard reconnut le docteur Bonnal et sa fille. C'étaient des parents de son père établis à Angleur depuis longtemps.

— Vous allez à la Meuse, cousin ? dit M. Bonnal.

Sa voix était comme son visage, très digne, mais dépourvue d'éclat. Il agita son mouchoir en guise d'éventail et poursuivit :

-- Nous montons au Casino. On y trouve de l'ombre et Thérèse est attendue pour le tennis.

Il s'éloigna, satisfait d'avoir rappelé qu'il avait son entrée gratuite au Parc, puis se retournant encore :

— Surtout, cria-t-il, n'oubliez pas que notre dîner est pour demain. Vous avez accepté, tous les deux... Dîner de famille, bien entendu !

— Au fait, dit Julien, suivant des yeux la jeune fille, le gala est pour demain... Idée singulière que de conduire toujours sa fille là-haut !

— Serais-tu jaloux ? demanda Ficard.

— Dieu m'en préserve !

— Thérèse te fait la cour. Je sers de prétexte, mais c'est toi qu'on invite.

— C'est absurde !

— Bah ! tu ne seras pas le premier...

Ficard eut un sourire équivoque, puis s'interrompant soudain :

— Décidément la Meuse est trop éloignée. J'ai soif. Arrêtons-nous chez Weppling.

Ils s'installèrent sous une tonnelle maigriote, au bord de la route. En face d'eux, le Parc commençait, clos de grilles.

— En quoi ne serais-je pas le premier ? demanda encore Julien.

Ficard, qui avait ouvert un journal, attendit avant de répondre :

— Après tout, dit-il, Bonnal est mon parent... il fait ce qu'il veut.

Ils se turent longuement. La chaleur était accablante. Parfois un vent léger faisait onduler la verdure, mais ils n'en recevaient aucune fraîcheur. Comme une horloge sonnait, Julien regarda machinalement sa montre :

— Quatre heures...

Ficard rejeta son journal :

— Le temps passe lentement.

Le regret de Paris lui montait aux lèvres. Il cherchait des mots pour l'exprimer ; mais les mots sont un vêtement trop large pour le sentiment ; ils le déforment.

— Dire qu'il suffirait d'un louis risqué là-haut,

et d'avoir beaucoup de chance, pour quitter ce pays ! murmura-t-il.

— Ah ! tu songes à cela !

Les yeux de Julien scrutèrent ceux de Ficard.

— Je n'y songe pas : c'est une façon de parler. Je ne dispose pas du louis nécessaire et je n'ai pas la chance pour moi.

Julien répliqua d'une voix sourde :

— L'argent et la chance, deux choses qui ne vont jamais aux honnêtes gens !

Il se mit à marcher devant la tonnelle :

— Au fond, c'est une chose abominable. Des milliers d'êtres peinent ici douze et quatorze heures par jour. Ce pays fume, flambe, on dirait qu'il n'y aura jamais assez de charbon ni de bras pour contenter ses machines... et tout cela, pour permettre à des fainéants de perdre un peu plus d'or sur un tapis de roulette !

— C'est une loi de nature, dit tranquillement Ficard.

Julien fit un mouvement violent :

— Une loi de nature ! Quelle loi oblige à donner tout aux uns et rien aux autres ? Depuis qu'ils ont établi leur Maison, là-haut, l'air est changé ; l'ombre même de leur bâtisse est fatale ; il n'est pas jusqu'à cette auberge qui ne meure, pour l'avoir trop approchée !

Du geste, il désigna la façade dont le crépi rose

se détachait par larges plaques, l'enseigne : *Aux quatre bras de Quincampoix* qui s'effaçait, rongée par l'humidité. Et, voyant l'hôtesse arrêtée sur le seuil :

— N'est-ce pas, mère Weppling ! vous la bénissez, la boutique d'en haut, depuis que, pour elle, on a mis les bois sous grille et interdit aux promeneurs de passer ici ?

M^{me} Weppling leva la tête.

— Tout de même, fit-elle, on a pu s'entendre. Maintenant mon fils suit l'école des croupiers... S'il réussit à l'examen, on lui donnera six cents francs par mois d'été et trois cents francs par mois d'hiver. Avec cela, un travail pas trop lourd et plus sain qu'à la fonderie. Cinq heures à rester là-haut, pas plus...

M^{me} Weppling sourit. L'arrangement lui paraissait acceptable. Elle regrettait moins les pratiques perdues.

— L'exemple était mal choisi, dit Ficard.

Il reprit avec lenteur :

— On ne devrait juger des choses humaines qu'en se tenant au point de vue expérimental. Les idées ne sont que le mode individuel de sentir. Cela n'a rien à voir avec la marche de la nature et trouble dans son examen.

— Évidemment, il est dommage qu'on ne puisse traduire l'humanité avec des intégrales !

— On le peut, répliqua Ficard, et ceux qui ne le font pas sont des imbéciles. L'univers est un vaste réservoir d'énergie utilisable. Toujours en mouvement, il semble n'obéir qu'à des lois arbitraires ; cependant nous en connaissons au moins une, la plus essentielle. Toute transformation subie par lui a pour résultat de consommer son énergie et de diminuer sa capacité de travail. Le monde est une horloge dont une puissance inconnue a bandé le ressort. A mesure que le temps marche, le ressort se déroule, perdant sa force. Un moment viendra enfin où, la source de mouvement disparaissant, les aiguilles resteront au repos. Le repos, l'équilibre définitif, voilà le but... Tout ici-bas le désire, l'appelle, ne sert qu'à en avancer la venue. Plus rapidement on dissipe l'énergie qui doit mourir, plus la nature se fait élément. Passe en revue les êtres vivants, depuis l'organisme le plus embryonnaire jusqu'à l'homme ; ils n'ont qu'une fonction, détruire de l'énergie. Le ferment est plus ou moins actif ; quel qu'il soit, son rôle est identique ; ne s'occupant que de lui, il fait le jeu de la nature et détruit. Détruire, c'est agir bien ; détruire plus, c'est agir mieux. La supériorité de l'homme tient à ce fait seul qu'il est un destructeur incomparable et méthodique. Sa morale même, si aveugle qu'elle soit, le proclame. Un vagabond qui assassine un passant est

condamné à mort; Napoléon, qui en fit tuer des millions, est un demi-dieu. Qui escalade un mur pour voler un pain de dix sous, risque les galères, mais une faillite de banquier vaut à peine cinq ans de prison et celle d'un État n'est passible d'aucune loi.

Il réfléchit et conclut :

— Pourquoi dès lors nous révolter contre le jeu? Plus l'homme deviendra civilisé, plus le jeu lui sera nécessaire. Il y a dans l'association de l'usine et de la roulette une fatalité naturelle et qui ne choque pas. L'usine absorbe le travail humain; la roulette dissipe dans le vide le produit de ce travail. Comme les Danaïdes, nous sommes condamnés à jeter l'eau dans un crible.

Julien répliqua :

— Chenu prétendait jadis que nous étions le ferment de la société future. Sera-ce en détruisant que nous arriverons à bâtir? Ah! la société future! Elle est comme Dieu; elle a devant elle l'éternité, juste ce qu'il faut pour ne jamais exister!

Il se fit un silence. Peu à peu les ombres du parc avaient traversé la route, retombaient sur la tonnelle.

— Tiens! dit Julien qui avait pris le journal de Ficard, Mage est ministre aux Colonies.

— Tu connais cet inconnu?

— Un de mes camarades, Jauffraigne lui servait de secrétaire.

— Encore un heureux joueur ! dit Ficard.

— Il est bien vrai, murmura Julien, que la vie est un jeu.

Il se leva.

— M'accompagnes-tu ? J'ai assez de Weppling pour aujourd'hui.

— Non, je me trouve bien.

— Alors, à demain.

Julien regarda la bouteille de genièvre que Ficard avait fait apporter, haussa les épaules tristement et partit.

C'était dans son cœur un ennui de vivre démesuré, une nostalgie sans cause. Des images d'autrefois l'assaillaient. Ah ! ce Paris, comme la distance le rendait merveilleux ! A travers le souvenir, il se vêtait de lumière, l'air y était léger, la terre sans charbon, la verdure de ses promenades appartenait à tous les passants. Deux ans et demi déjà, sans l'avoir vu !

Malgré lui, Julien se rappela ce départ lointain, les premières heures qui avaient suivi... Quelle naïveté ! Ne croyait-il pas alors qu'il suffirait de se dépayser pour modifier sa conscience ? De bonne foi, tandis que le train l'emportait vers la Belgique, il avait cru laisser derrière lui tous les mauvais germes déposés dans son âme. Plus

d'ambitions vaines ! De cette existence qu'il ne connaissait pas encore, il ne réclamait désormais que deux choses : qu'elle fût honnête et résignée.

Résignée ! voici qu'elle l'était mal. Honnête ? est-ce qu'il savait ? Depuis qu'il vivait là, son âme restait inerte ! Bons ou mauvais, les sentiments y étaient en quelque sorte cristallisés, capables, suivant les événements, de subsister indéfiniment ou de fondre tout à coup.

« Dire que j'ai cru changer de misère, en changeant de chambre et de pays !... »

Le talus des voies s'était rapproché de la route. Brusquement celle-ci tourna, s'engouffra sous un pont, puis monta par une pente raide et franchit des voies nouvelles. Celles-ci, sur la gauche, envahissaient la plaine ; leur faisceau s'irradiait de feux rouges et verts, dans le crépuscule commençant. Sur la droite, d'autres voies encore arrêtaient la vue. Partout des fumées blanches, des sifflements de machines... Enfin l'horizon s'ouvrit : Julien arrivait à la Meuse.

Il s'accouda au parapet et regarda.

« Quel pays ! »

Il l'embrassait tout entier. Une trouée d'air suivait le fleuve. Partout ailleurs la terre disparaissait sous une floraison d'usines. De nouvelles avaient surgi, les charbonnages de Val-Benoist, les houillères du Pérou, celles d'Ougrée. Des

cheminées couronnées de flammes éclairaient, comme de grands cierges, les toitures sinistres tassées à leur pied. Derrière Liège, aussi, le ciel reflétait des lueurs d'incendie livides et toujours des trains passaient, détruisant la douceur obscure de la nuit.

Une atroce fatigue écrasa Julien. Il voulut repartir ; mais, au moment de se mettre en marche, il tressaillit. Le Parc, maintenant, ressortait en masse noire sur le ciel, avec ses allées jalonnées de lampes électriques. La Maison, illuminée, couronnait d'or le sommet.

C'était donc vrai ! Toujours, quel que fût l'endroit, il verrait ce tripot ! Depuis deux mois surtout il en avait l'âme obsédée. Il savait bien pourtant n'y entrer jamais, puisque l'accès des salles de jeu demeurait interdit aux habitants du pays. Même, y serait-il entré, qu'y aurait-il fait ?

Il ferma ensuite les yeux. L'existence qui était et demeurerait la sienne lui apparaissait. Existence de médiocre, vie d'employé qui ne peut se payer le luxe de meubles à lui ou d'un vêtement de cérémonie ! Il se voyait gravir, après des années de labeur, les échelons accessibles du traitement ; appointé de trois mille francs, il se mariait, procréait des enfants voués à la même misère... Il s'imaginait sombrer dans un trou sans fond.

Soudain le visage de cette Thérèse Bonnal ren-

contrée tout à l'heure lui revint en mémoire. Julien sourit, sans comprendre le plaisir qu'il éprouvait à contempler cette image.

« Et cependant, songea-t-il, qui sait si cet avenir, que j'appelle un désastre, ne serait pas le bonheur pour bien d'autres ! »

Comme huit heures et demie sonnaient à l'horloge de l'usine, Julien entra chez Syria.

— Voici, dit-il, mettant son paraphe sur le registre de contrôle.

C'était un cahier sale, qui recueillait la signature des ingénieurs à leur arrivée. A huit heures trente-cinq, on le portait chez le directeur, qui vérifiait ainsi les absences.

Assis dans sa loge en verre, Syria répondit avec un ricanement :

— M. Ficard ne viendra pas à l'heure. Je l'ai rencontré hier soir. Il était ivre.

— Combien touchez-vous par retard constaté ? répliqua Julien, que ce policier de confiance irritait.

Au même instant, un pas lourd retentit ; Ficard apparut.

— Allons, s'écria Julien, la prime sera pour une autre fois.

La cour avait repris maintenant sa vie normale. Sous un hangar, des voitures closes attelées de quatre chevaux attendaient le départ. D'autres arrivaient découvertes. D'autres encore, arrêtées devant les monte-charges livraient les sacs de sucre à traiter. Leurs bâches luisant au soleil avaient l'air de tonnelles vertes.

— Tu vas bien depuis hier ? demanda Julien quand Ficard eut signé.

Ficard ne répondit rien. Il avait une marche saccadée, le cou raide. Tous deux se dirigèrent vers le bâtiment de la Direction. Les bureaux en occupaient le rez-de-chaussée. Un petit vieux qui travaillait, le crayon sur l'oreille, aperçut Julien et le salua de sa fenêtre.

— Toujours aux factures, monsieur Fouchet ?

— Il le faut bien...

La tête de M. Fouchet sembla plonger dans son encrier. Pensif, Julien ralentit le pas. Depuis vingt ans peut-être, celui-là s'attablait chaque jour, durant neuf heures, pour remplir des factures. Et tous, auprès de lui, étaient pareils, condamnés à des écritures machinales ! Avec un peu d'attention, on aurait pu, en suivant les mouvements, reconnaître ce que les plumes écrivaient. Traçant des formules toujours semblables, chacune avait pris une allure spéciale, celle-ci pour les comptes courants, celle autre pour les accusés de réception.

cette autre encore pour les lettres d'envoi...

— Bœhm nous suit, dit brusquement Ficard.

Aussitôt ils repartirent, montèrent jusqu'au premier. Le cabinet du Directeur était à cet étage, marqué par un tambour. Assis dans le couloir, un ouvrier attendait les visiteurs.

— Le patron est déjà au travail.

— Il vient dès six heures.

D'instinct ils avaient baissé la voix, attentifs à ne pas troubler le silence qui régnait. Chaque fois qu'ils passaient là, cette porte close abritant la vie secrète de l'usine les effrayait. Julien n'en avait franchi le seuil que le jour de son arrivée, puis aux deux jours de l'an qui avaient suivi.

— Hàtons-nous, dit encore Ficard, qui entendait approcher le souffle court de Bœhm.

D'une traite, ils atteignirent enfin le second et entrèrent dans le laboratoire. Presque aussitôt M. Bœhm les rejoignit.

— Avant tout, dit-il, s'épongeant le front, n'ouvrez pas la fenêtre ; les courants d'air sont perfides.

Il y eut un bref remue-ménage. Ficard et Julien revêtaient leurs blouses, ouvraient des armoires. Ayant reculé sa chaise, M. Bœhm commençait de secouer ses fausses manches, quand un bruit sec lui fit tourner la tête. Une éprouvette heurtée par Ficard venait de se briser sur le carreau. Les joues

de M. Bœhm s'enflammèrent. Il cria d'une voix tonnante :

— Êtes-vous encore ivre, incapable de distinguer une planche d'avec une éprouvette ?

Un large sourire, le premier, illumina le visage de Ficard.

— Vous exagérez, dit-il : j'ai mal aux cheveux, je suis de mauvaise humeur ; mais j'ai des idées claires et, à l'inverse de ce récipient, je garde un équilibre parfaitement stable.

— Je ne peux plus tolérer de tels excès ! répliqua M. Bœhm que cette raillerie exaspérait.

— Vous cherchez déjà le prétexte, monsieur Bœhm : fi ! c'est vilain !

— Que veux-tu dire par là ? demanda Julien.

— A ton premier avancement sérieux, tu l'apprendras : Bœhm a compris, cela suffit.

Au même instant la porte s'ouvrit. Un homme parut, les bras chargés :

— Je suis en retard, dit-il, voilà pour commencer.

Il déposa des flacons sur une table et repartit en hâte.

— Eh ! Mordureux ! attendez-nous... vous êtes trop pressé !

On entendit s'éloigner les pas de Mordureux ; puis un silence douloureux s'établit, que troublaient seuls les jurons flamands des camionneurs,

ou bien encore des chansons d'ouvriers : la journée commençait.

Journée étrange, que chaque semaine répète, dont les heures elles-mêmes ne se pourraient distinguer entre elles !

Julien, qui a pris un des flacons apportés par Mordureux, entame une analyse. Peu importe l'échantillon choisi ; les mêmes actes vont se succéder, n'exigeant qu'une attention médiocre à la portée du premier venu. Il doit doser successivement l'humidité, les cendres, le sucre et les glucoses : il n'est ici que pour inscrire quatre nombres ; tout autre besogne l'utiliserait moins bien.

Aucune surprise possible, d'ailleurs. Jamais une de ces hésitations qui laissent l'esprit en suspens et réclament une recherche. Ici la pratique opératoire est fixe. Pas plus au laboratoire que dans les ateliers, l'initiative individuelle ne serait tolérable. Sous peine de modifier la correction des produits et le rendement, il importe que le travail s'exécute au gré d'une volonté supérieure qui ne fait pas connaître son but, mais délimite strictement le domaine de chacun.

Comme pour scander la monotonie des opérations, — calcinations ou lectures au saccharimètre, — chacune est précédée ou suivie de

pesées. Il en faut deux pour le premier dosage, deux autres pour obtenir le pourcentage des cendres, deux pour déterminer le sucre et les glucoses.

Lentement, Julien s'est approché de la balance et c'est alors une station énervante devant le fléau qui se refuse à l'équilibre. Quelle que soit l'habileté, des tâtonnements sont nécessaires. La moindre erreur de geste entraîne une perte de temps. Les plus rompus au métier arrivent à trente pesées ; Julien, dans ses bons jours, n'en exécute que vingt-six. Tant de maladresse irrite M. Bœhm, dont la toux sèche affirme l'inquisition directoriale toujours présente. Tandis que le fléau suit sa marche oscillante, Julien rêve...

Était-ce donc pour aboutir à ce métier de manœuvre qu'on a sacrifié sa jeunesse ? A quoi bon lui avoir enseigné la chimie, puisque l'application qu'il en fait se réduit à ce métier d'enregistreur ? Il passe en revue le fatras énorme de science que résumèrent ses examens : mécanique, physique, calcul intégral, résistance des matériaux, stéréotomie, — il a consumé des nuits sur tout cela ; il a su tout cela ; non seulement il ne l'appliquera pas, mais au cours de cette vie nouvelle, sa mémoire s'est endormie. Pareils à un raz de marée, les jours ont nivelé le terrain si jalousement préparé ; il ne sait plus rien, rien que deux

choses : faire des pesées et doser un sirop de sucre.

Enfin le fléau s'arrête. Julien peut inscrire le nombre cherché. Il revient à sa table et continue l'analyse.

Une sorte d'engourdissement s'est emparé de son être. Le corps est toujours là, mais la pensée s'est envolée. Elle vogue loin de ce laboratoire où l'on étouffe, loin des flacons salis et des balances. Depuis longtemps une énigme l'inquiète. Pourquoi cet immense effort exigé des intelligences en formation ? Pourquoi cette louange éperdue de la science, cette frénésie d'examens et de diplômes, puisque l'état social qui les impose applique jusqu'à l'outrance la division du travail et refuse à tous l'initiative ? Dans cette usine, un seul homme pourrait dire la marche des opérations : le Directeur. Celui-ci n'est sorti d'aucune école ; le hasard et sa volonté ont suffi à le former. C'est un spécialisé de rencontre. Qui sait même si, n'ayant pas de bagage inutile, il n'a pas tiré de cette ignorance originelle le plus clair de son habileté ?

Une sonnerie d'horloge, des coups s'égrenant dans l'air avec lenteur. Rien que dix heures ! Attentif, Julien prête l'oreille aux bruits qui l'environnent. La rue est muette ; de l'usine sort un grondement sourd, si continu qu'on finit par ne plus le distinguer du silence ; de même on ne perçoit plus la respiration des êtres qui vous

entourent. De temps à autre des cris arrivent de la cour, une voiture démarre avec un fracas de ferraille, puis tout se tait : une paix de cimetière...

« Rester là tout une vie ! » songe Julien.

Pour échapper à sa détresse, il lève les yeux, regarde à travers les vitrages. Ah ! cet écran de murailles, ces crépis noirs limités par des raies blanches, ces demi-fenêtres de l'usine toujours fermées pour mieux conserver la chaleur des séchoirs ! Le silence parlait de mort ; l'horizon évoque la geôle. La cour est un préau. Les voitures qui l'animent sont pareilles à des fourgons cellulaires. Des gardiens stationnent aux portes. Partout des ouvertures farouchement closes. Et une révolte soulève Julien. Être libre ! Pouvoir changer de place, humer l'air, marcher à sa guise !... Mais non, il est bien un prisonnier. En acceptant de compter parmi les machines innombrables qui fonctionnent ici, il s'est engagé à devenir inerte comme elles. Comme elles, il est devenu la propriété d'un capital, l'agent passif d'une volonté invisible. Accablé, il baisse la tête, murmure :

— Toute une vie !

Soudain des pas retentissent ; on entre : c'est Mordureux encore qui apporte des fioles.

— J'amène le reste, dit-il.

Ficard, en train de verser goutte à goutte la

liqueur de Fehling dans le verre à réaction, lâche un juron.

— Sacredieu ? ce ne sera donc jamais fini ?

— La porte ! crie M. Bœhm.

Impassible, Mordureux subit l'avalanche. attendant qu'on le délivre de son fardeau. Trop vieux pour travailler, trop bête pour rien comprendre à ce qu'il voit, il représente l'unique lien qui rattache le laboratoire à l'usine. Car il n'en est pas de la raffinerie comme d'une autre industrie. Un mystère doit l'envelopper. Ceux-là même qui y travaillent ne la soupçonnent pas. Enfermé dans son étage, chaque ingénieur reçoit le produit à un état déterminé, lui fait subir une transformation inconnue de tous, le livre ensuite sans se douter de ce qu'il deviendra. Il est des tours de main qu'un seul ouvrier possède ; encore ne pourrait-on les vendre au concurrent, ne sachant jamais au juste sur quelle matière on opéra. Où que ce soit, à l'égard de chacun, c'est la terreur des indiscretions, une défiance systématique. Autour du laboratoire, surtout, la surveillance s'exerce, permanente, étroite. Il y a là des curiosités redoutables, des esprits que rien n'occupe et qui en savent assez pour deviner. Les chimistes sont isolés au-dessus de la Direction. sans contact avec le monde extérieur, sinon par l'intermédiaire de ce Mordureux imbécile. Tous les trois :

Bœhm, Ficard et Julien, pourront demeurer là vingt ans ; au dernier jour, ils partiront aussi étrangers à l'usine que le mendiant de la rue qui passe devant elle.

Cette fois, comme d'habitude, les langues se délient. On se plaît à torturer Mordureux.

— Où en est la « cuite ? » demande gravement Ficard. Le truc a-t-il réussi ?

Mordureux réplique :

— Il n'y a pas de truc, monsieur Ficard ; je ne sais même pas si l'on fait une « cuite ».

— Sacré cachottier ! pourquoi nier, puisque vous l'avez avoué ?

— Je vous jure...

— Silence ! crie encore M. Bœhm ; laissez travailler ces messieurs.

Mordureux s'esquive, sans comprendre au juste ce que ces messieurs lui veulent. On ne le reverra plus, jusqu'à demain.

Julien, qui l'a regardé partir, pense maintenant à l'ironie des théories sociales qui remplissent les livres. Où pourrait-elle être, cette solidarité vantée comme le remède aux maux de l'ouvrier ? Ici le patron est un groupe anonyme d'actionnaires et ne connaît de l'entreprise que la valeur des coupons ou la cote en Bourse des titres émis. Le Directeur reste invisible. Des hommes qu'il utilise, il ne sait que le rendement commercial dont ils

sont susceptibles, et encore qu'ils sont des pièces interchangeables, de conduite malaisée, mais faciles à remplacer. Pour créer un lien moral entre des âmes, il faut un intérêt commun. Il n'y a ici que des numéros jetés dans un certain nombre de cases. Une main les agite avec méthode ; le jeu auquel ils servent et le gain qu'ils procurent ne leur seront jamais de rien.

Et l'imagination de Julien franchit de nouveau les bornes de l'usine. Où donc cette humanité fraternelle qui hante le cerveau des économistes ? L'humanité qu'il voit est séparée en castes. Partout la tyrannie de l'argent ou du nombre, des foules épuisées créant le bien-être de minorités qui les méprisent. Julien éprouve une colère brusque ; jamais plus qu'aujourd'hui il n'a senti l'insulte de ces pitiés didactiques, compris mieux que ce mot : « la solidarité », est une parade, l'excuse pharisaïque d'une société que nul Christ ne pourrait sauver !

Onze heures ! un jet de lumière a traversé les vitres, les verres s'irisent, le rouge des carreaux s'avive, les cuivres s'incendent. Dehors aussi la colline de Quincampoix s'est éclairée. La Maison luit, comme un soleil.

Le regard de Julien s'est levé. Longuement devant cet or symbolique, il demeure absorbé ; il n'entend même pas que le bruit de l'usine change.

C'est pourtant l'heure où une fièvre s'empare d'elle ; le battement des machines s'accélère, les voix humaines se sont tuées. Tout, jusqu'au silence ! respire l'effort.

— Tant pis ! dit Ficard, je ne commence pas une autre liole. Il n'y a plus que dix minutes.

Pensif, il se promène, s'arrête ensuite auprès de Julien :

— Alors, c'est pour ce soir ?

— De quoi parles-tu ?

— Du dîner chez les Bonnal.

— Oui, c'est pour ce soir.

Ces dîners sont la seule distraction mondaine accordée à ces reclus. Occasion de plaisir et de gêne. En ce milieu de gens corrects, tous deux se sentent dépaysés ; mais ce dépaysement ne leur déplaît pas. Grâce à lui et tant qu'il dure, l'usine s'éloigne. C'est une halte en pays inconnu, où l'éclat neuf des objets efface, pour un moment, jusqu'au souvenir de la prison quotidienne.

— Nous verrons de nouvelles têtes, reprend Ficard. Depuis quelque temps, la maison du cousin ressemble assez à un hôtel de passage. Tous les joueurs de marque y ont droit à un repas !

— C'est une manière de gagner leur clientèle.

— Et puis... Thérèse a vingt-trois ans.

Ficard s'est remis à marcher. Dans ses yeux candides se lit encore cette hésitation qui l'a

arrêté, la veille, au moment de parler des Bonnal.

— Thérèse est très jolie, achève-t-il. On a dû le lui apprendre.

— Tant mieux pour elle.

— Ce que j'en dis, c'est pour éviter les surprises.

Avant de répondre, Julien laisse écouler une seconde, puis hausse les épaules :

— Tu es ridicule, je n'y ai jamais pensé.

— Tu as bien fait.

Un pli dur barre le front de Julien.

— Voici la demie, dit-il sèchement. Partons !

Deux coups grêles, en effet, sonnent à l'horloge. Comme poussé par un ressort, M. Bœhm laisse tomber sa plume et arrache ses manches de lustrine.

— On va déjeuner, s'écrie-t-il ; la matinée passe vite.

— Très vite, répond Julien ironique.

Mais, au lieu de suivre Bœhm, il s'approche du vitrage. Ficard, attiré d'instinct par le spectacle, regarde aussi.

Un tumulte remplit maintenant les bâtisses closes de la raffinerie. Une trombe humaine, venue des combles, semble balayer les étages, s'engouffrer dans les escaliers. En bas, deux portes s'ouvrent enfin, lâchent le flot : une cohue d'êtres nus, ruisselants, la plupart n'ayant qu'un pagne autour des reins, d'autres couvrant en hâte leurs

épaules d'un bout de toile. Un instant, sur le seuil, les poitrines, projetées par une irrésistible poussée, forment une masse unique de chair rougeâtre ; puis le bloc se désagrège. Les premiers sortis se précipitent vers la piscine. Des corps apparaissent, d'une maigreur étrange, d'une pâleur de cadavre, avec des os saillants, des échines déjetées. C'est une exhibition sans pudeur, l'étal au grand soleil de toutes les tares qu'a produites l'usine.

— Et dire, murmure Ficard, qu'on ne leur offrirait même pas cette eau froide, si l'on n'en retirait le sucre qu'elle détache de leur peau !

Ah ! les pauvres gens ! Ils s'en vont le panier à la main. Ils ont remis leurs vêtements, s'entassent à nouveau devant la loge de Syria. Ils songent sans doute que l'heure accordée suffit à peine pour le repas, tremblent qu'on l'écourte. Ici on ne sort plus que l'un après l'autre. Syria, toujours à son poste, doit inspecter chacun. Parfois il arrête un homme au passage, désigne le panier :

— Ouvre, dit-il brutalement.

Et il fouille, cherche le sucre qu'on a pu dérober.

Julien lit dans les yeux du malheureux un frémissement de révolte ; il frissonne à l'idée que le drole aurait également le droit de vider ses poches, s'il lui en prenait fantaisie. Une telle résignation excéderait ses forces. Dût-il perdre son pain, il ne l'aura jamais.

— Allons-nous-en ! dit Ficard.

— Allons-nous-en ! répète Julien.

Et dans la rue, Ficard hâte le pas, car il a faim. Julien le suit. Après la monotonie de l'usine, voici venir la monotonie de la gargote. A l'avance, les plats médiocres servis sur la nappe sale donnent à Julien des nausées. Toujours aussi le même horizon de pensées douloureuses ; le tête-à-tête du repas va continuer celui du laboratoire ; de quoi parler maintenant, sinon des gestes de Bøhm, de la mauvaise humeur de Syria, de la bêtise de Mordureux?...

Comme ils arrivaient, la servante leur fit des signes :

— Il y a quelqu'un dans la salle, pour ces messieurs.

— Quelqu'un ?

— Quelqu'un d'Angleur ?

— Je ne sais pas.

Ils s'arrêtèrent. Tous deux éprouvaient une surprise joyeuse. Le premier, Julien alla vers une porte vitrée qui séparait la cuisine de la salle à manger, puis écarta le rideau. Ainsi qu'on l'avait dit, un homme attendait, immobile. Où Julien avait-il vu déjà ce masque imberbe, ces yeux gris d'acier, ces lèvres qu'une colère continuelle pâlisait ? Ficard également, cherchant dans sa mé-

moire, s'efforçait en vain de donner un nom à ce visiteur imprévu. Ils entrèrent. Aussitôt l'homme se leva :

— Ce n'est pas dommage ! dit-il. Vous ne me reconnaissez pas ?

Personne n'ayant répondu, il ajouta :

— C'est moi, Gradoine.

Le visage de Ficard s'éclaira :

— Eh bien ! mon vieux, tu n'as pas beaucoup changé ; mais, tout de même, ce n'est plus toi.

Il tendit les mains, sourit, et se retournant vers Julien :

— Au fait, il faut que je vous présente...

— Inutile : nous nous sommes rencontrés... une fois, dit Julien.

— Oui, un soir... j'étais avec Chenu.

— Comment va-t-il ?

— Je n'en sais rien.

La voix de Gradoine avait conservé son àpreté. Les syllabes sur ses lèvres résonnaient comme sur du métal.

— Tu n'ignores pas que nous sommes pressés, dit Ficard. On a juste son temps. Déjeunons : cela n'empêchera pas les confidences.

Ils s'attablèrent. Julien, muet, déplia sa serviette. Un malaise violent s'était emparé de lui.

Lorsqu'il avait quitté Paris, son dernier mot — celui qui avait décidé le départ — avait été :

« Nous ne nous reverrons plus jamais ! » Depuis lors, s'il évoquait encore ce passé, ce n'était plus que pour y voir l'aventure d'un étranger, trop lointaine pour demeurer bien nette. Avec Gradoine, cette aventure reprenait vie. Tout à coup Chenu, les Gridal, Dazenel, Méhaut, tous ces êtres oubliés avaient reparu.

— Tu arrives de France ? commença Ficard.

Gradoine eut un haussement d'épaules.

— J'arrive de Smyritz, en Bohême.

— Pourquoi lâcher ta boîte de Paris ?

— Mis dehors.

— A quel propos ?

— Des histoires... Dans ce pays de liberté, un citoyen libre n'a plus le droit de juger ceux qui l'exploitent.

Ficard sourit :

— Juger ne sert de rien. C'est du bavardage... dangereux.

— On doit juger avant de condamner, répliqua durement Gradoine.

— Comme tu y vas !

La porte s'ouvrit. La servante apportait un ragoût. Des odeurs de gaillon accompagnaient sa marche. Les mouches qui rôdaient sur la nappe s'envolèrent, traçant autour des têtes des lignes bourdonnantes.

— Après avoir quitté Paris, qu'es-tu devenu ?

reprit Ficard, lorsque la servante fut partie.

Gradoine attendit avant de répondre. Il mangeait rapidement, avec cette gloutonnerie animale des gens qui souffrent de la faim. Il entama ensuite un récit bref.

On l'avait engagé comme chimiste à la raffinerie royale de Smyritz. Vie de galère...

— Un florin par jour aux ingénieurs, soixante-dix kreutzersauxouvriers ! Ah ! quand le patron est, pardessus le marché, empereur et roi, il est bien obligé d'abaisser les salaires ! Cela coûte cher, de porter deux couronnes ! Plus moyen de cracher l'argent !...

Après six mois de cette existence, il était parti à pied, s'était engagé dans une sucrerie. Là, suivant un usage nouveau, on l'avait congédié après la campagne. L'hiver passa, grâce à des économies. L'espérance de se louer pour une nouvelle saison le soutenait ; mais, l'été venu, plus rien : tous les coins étaient occupés.

Il s'arrêta, regarda tour à tour Ficard et Julien, puis conclut :

— Et voilà... Je rentre au pays, à moins que vous n'ayez quelque chose à me proposer.

Une imperceptible anxiété traversa les yeux de Gradoine. Il revint ensuite à son attitude glaciale, trop coutumier de malchance pour espérer une réponse favorable, trop orgueilleux aussi pour avouer son dénûment.

Ficard réfléchit un instant.

— Un de mes parents, le docteur Bonnal, habite Angleur depuis longtemps. C'est grâce à lui que je suis à l'usine Hœurste. Fort répandu, il est possible qu'il connaisse une place. Peu importe laquelle, n'est-ce pas ?

— Évidemment.

— Dartot et moi, nous dînons ce soir chez lui. Si tu veux attendre un jour, demain matin j'aurai le renseignement.

— Soit, bien que j'aie peu de confiance...

Ils se turent. Julien, remis de son malaise, réfléchissait aux fantaisies du hasard ; dès la deuxième rencontre, les rôles étaient changés. C'était maintenant Gradoine qui sollicitait, lui qui aurait pu donner des conseils.

Gradoine, le premier, reprit avec une envie mal déguisée :

— Je vois qu'ici le métier permet de mener la vie joyeuse. Est-ce que vous dînez souvent chez le bourgeois ?

— Dîner « chez le bourgeois », comme tu dis, est économique, répondit Julien. C'est aussi moins dangereux que de vouloir le supprimer.

— Bref, pays de cocagne pour les jouisseurs !

— Pays de cocagne ; regarde plutôt !...

Julien étendit la main vers la rue dont le soleil détaillait la morne hideur. En même temps, à la

pensée qu'il était rivé à cet horizon, son ironie fondit dans un cri vrai :

— Il n'y a rien de tel que de passer la frontière pour savoir ce qu'on a perdu !

Gradoine répliqua :

— La misère n'a pas de patrie ; nous sommes partout chez nous.

Ses lèvres tremblèrent :

— Ce que j'en ai vu là-bas !...

Lui aussi éprouvait un besoin de raconter ce qu'il avait souffert. Après un an de silence stoïque, cette première rencontre avec des êtres qui parlaient sa langue le faisait succomber au plaisir lâche de l'aveu.

— Ce que j'en ai vu là-bas ! Ce n'était rien à Smyritz quand, avec deux francs dix, il fallait se loger, se nourrir et renouveler son linge ; mais après ! Une existence de chemineau ! Subir les rebuffades, sentir à toute heure qu'on est sans feu ni lieu, que la provision d'argent s'épuise... En vérité, elle manquait à la joie de vivre, cette méthode nouvelle des sucriers et qui consiste à fermer la boutique en fin de saison. Maintenant ils embauchent un ingénieur de passage, le premier venu qui se présente : cinq cents francs pour trois mois. Le travail fait, bonsoir ! allez crever ailleurs !...

Gradoine rejeta violemment sa serviette et se leva :

— Tout cela pour économiser un millier de francs par an ! Ah ! l'or... Mettez de l'or aux mains d'un homme, il n'a plus ni justice ni bon sens. Vous même, dès que vous en aurez, serez comme les autres ! Tant que le capital subsistera, tant qu'un être humain possèdera le droit inique d'accaparer ce que la nature veut donner à tous, il n'y aura par le monde qu'infamie et pourriture !... Si nous n'étions pas des lâches, chacun de nous prendrait un couteau...

Julien l'interrompt, railleur :

— Les vêpres siciliennes du capitalisme !... A toi l'honneur de commencer !

Lui aussi s'était levé. Ces déclamations l'irritaient. Elles lui paraissaient une forme de vulgarité.

— Tiens ! dit-il, s'adressant à Ficard, je ne m'en étais jamais aperçu, on la voit, même d'ici !

— Que voit-on ? demanda Gradoine.

— La maison de jeu.

— Ah ! vous en avez une ?...

Un éclair passa dans les yeux de Gradoine :

— Dinan, Spa, Chaudfontaine, Ostende, Thuin... La Belgique en est couverte. Ce qu'on devrait flamber tout cela, et que pas un fétard n'échappe !

Mais Julien se retourna :

— Tais-toi donc ! Tu es comme les autres, enragé de pauvreté, enragé de crever la faim devant

le gâteau !... Si nous criions tant contre elles, c'est que nous n'avons pas un louis à y risquer !

Il s'arrêta, stupéfait. Pour la première fois, la pensée qui le poursuivait à son insu depuis des mois venait de se formuler en toute franchise. Gradoine riposta, d'une voix mordante :

— Même crevant de faim, je ne touche pas au gâteau, si la cuisine est malpropre !

— C'est que jusqu'ici, le hasard t'a permis de faire le délicat !

Leurs regards se croisèrent. En une seconde, ils prirent conscience de la haine qui les séparait. Ficard s'approcha d'eux :

— La nature, pas plus que la chimie, ne distingue entre les substances : dire qu'une chose est propre ou non, bonne ou mauvaise, est une façon grossière d'exprimer des préférences individuelles. Midi vingt-cinq... il est temps, filons !

Ils sortirent. Dehors, Julien respira largement. Sa colère se calmait. Longeant les murailles pour avoir de l'ombre, il regardait Gradoine marcher en compagnie de Ficard au milieu de la chaussée et s'imaginait les avoir quittés.

Bientôt l'usine parut. Comme les ouvriers s'étaient remis au travail un quart d'heure auparavant, tout était solitude et silence. Le cœur de Julien se serra. Ah ! cette après-midi pareille au matin, les manipulations machinales, les stations

devant la balance, l'humeur de Bœhm !... Sa vie serait-elle donc toujours ce recommencement ? Il détourna les yeux, cherchant la Maison.

« Est-il bien vrai, se demanda-t-il, que si j'avais mille francs j'irais les risquer ? »

Il songeait :

« Une seule fois tenter la chance, gagner de quoi vivre, puis être un honnête homme ?....

Brusquement il revint à lui. Chimère que tout cela ! il était pauvre et n'avait rien à exposer :

« C'est ainsi que je suis honnête... A quoi tient l'honnêteté ! »

— A demain matin, dit Gradoine. Je vous attendrai ici vers huit heures pour avoir la réponse.

— Oui, demain, dit Ficard.

Julien regarda encore Gradoine qui s'éloignait, et murmura :

— Celui-là est comme les autres : honnête... tant que le hasard l'y contraindra !

En revoyant Gradoine, Julien avait eu l'intuition que le passé allait revivre. Il ne s'étonna pas, le soir, lorsque, dans l'antichambre des Bonnal, il entendit quelqu'un venir derrière lui et reconnut M. Dazenel.

— En vérité, dit celui-ci, c'est un heureux hasard ! Obligé de passer une semaine à Liège pour mes affaires, je viens à Angleur, histoire de vérifier si la chance me reste fidèle ; non seulement je gagne, mais j'ai le plaisir de dîner avec vous.

Il affectait l'indifférence ; mais on lisait une satisfaction dans ses yeux, comme si cette rencontre rentrait dans ses projets.

— J'admire votre mémoire, répondit Julien ; elle vous sert mieux après deux ans qu'à un jour d'intervalle.

— Il y a des visages qu'on n'oublie pas. Au surplus, ces temps derniers, votre ami Jauffraigne

m'a souvent parlé de vous... Vous savez qu'il réussit, puisque vous vous écrivez. Le voici près d'un ministre!...

— La politique est toujours bonne à quelques-uns ; rarement à quelque chose.

— Bah ! c'est comme la roulette. On en dit beaucoup de mal ; mais tout le monde l'aime.

Ils se dirigèrent vers la porte, que le domestique ouvrait. Un va-et-vient succéda. On présentait aux invités les nouveaux arrivants. Tandis que Julien se laissait conduire par M. Bonnal, celui-ci égrenait des noms invariablement précédés ou suivis des mêmes épithètes flatteuses :

— Notre excellent ami Juraeff, que vous connaissez déjà... Un Parisien charmant et qui nous est fidèle, monsieur Barillet... Monsieur Rezzoni, un vieil ami...

M. Bonnal se tournait enfin vers Dazenel, quand Julien l'arrêta :

— Inutile... nous sommes de vieilles connaissances.

M. Bonnal sourit d'un air entendu. Pour lui aussi, cette rencontre devait être moins fortuite que Julien ne l'imaginait.

Au même instant, Thérèse entra, vêtue d'une robe claire qui dessinait sa taille. En passant devant Julien, elle lui tendit la main sans s'arrêter. Un murmure ensuite s'éleva. Dans un angle

du salon, Ficard et Juraeff échangeaient des propos vagues. Rezzoni, Barillet, le docteur et Thérèse formaient un autre groupe. Julien ne savait où diriger ses pas, quand M. Dazenel vint à lui de nouveau.

— La vie fait bien les choses, dit-il d'un air détaché; elle nous rapproche précisément le jour où je puis peut-être vous servir. Y a-t-il indiscretion à vous demander ce que vous faites au juste dans ce charmant pays?

Julien releva la tête. Un frisson fit trembler ses lèvres. Brusquement la phrase de M. Dazenel venait de le rappeler à ce passé dont il attendait la résurrection depuis le matin.

— Je suis vos conseils, répondit-il. Vous m'accusiez jadis de manquer de pratique. Vous l'avouerez-je? cette pratique, après expérience, ne me paraît pas valoir tout le prix que vous y attachez.

M. Dazenel haussa les épaules.

— N'importe, je serais content de causer ce soir avec vous. Ne pourrions-nous, par exemple, faire route ensemble quand on partira pour le cercle? car les petites fêtes du docteur se terminent d'office par un tour de roulette; vous devez le savoir, vous qui êtes intime dans la maison.

Julien fit un geste bref.

— Ne vous en défendez pas: M^{lle} Bonnal m'a dit elle-même que vous étiez son ami.

— Je ne viens pas ici comme vous le croyez et j'ignorais cet usage dont vous parlez.

— Êtes-vous bien certain de n'ignorer que cela ?

— Que voulez-vous dire ?

L'annonce du repas coupa court à la réponse. Julien dut suivre les convives et prendre place.

Le dîner commença, silencieux au début, puis s'animant peu à peu, tout en restant correct et légèrement guindé. On eût dit une réunion de famille en frais d'anniversaire ou, mieux encore, des mondains étrangers les uns aux autres, mais satisfaits de rapprocher, pendant une soirée, leurs communs dégoûts pour la cuisine d'hôtel.

Durant toute l'après-midi, Julien avait escompté l'oubli que cette heure devait lui procurer. Subitement les paroles de M. Dazenel venaient de rompre sa quiétude. Il cessa de voir les assistants, où il était : le décor, les êtres, les lumières, tout avait disparu, pour faire place à une crainte sans objet. Quel danger cependant pouvait le menacer ? Il analysait sa situation présente. A l'usine, rien à attendre, rien non plus à redouter. Une fois entré, il y avait suivi la marche régulière commune à tous les employés. Cette marche pouvait se ralentir, mais non s'interrompre, à moins de motifs graves et tenant à lui seul. Au dehors, aucun lien, pas une affection. Son cœur était au repos ; il n'aimait pas et croyait n'avoir plus d'am-

bition; comment, dès lors et où aurait-on pu l'atteindre? Malgré lui, sa crainte demeurait; il ignorait de quel côté seraient portés les coups; il savait seulement qui frapperait et ne doutait pas d'être blessé.

Comme le dîner s'achevait, il dut sortir de sa rêverie. Juraeff, son voisin de table, l'interrogeait :

— Pourquoi ne venez-vous jamais au cercle? Est-ce que, par hasard, on ne vous aurait pas inscrit?

Il répondit :

— J'ignorais que ce fût possible.

— Comment donc! mon cher, je me charge de vous présenter.

La voix de Thérèse l'interrompt :

— Vous auriez tort.

— Et pourquoi?

— Parce que monsieur n'est pas comme vous : il travaille.

— A quel propos faites-vous la méchante? répliqua Juraeff. Vous êtes bien plus jolie, vraiment, quand vous riez.

Involontairement Julien pâlit. La familiarité de cet homme avec Thérèse venait de lui causer une douleur aiguë; en même temps son pressentiment se précisait. Tout à coup la lumière s'était faite; il était certain que Dazenel frapperait là.

A quel propos? Pourquoi même avait-il cette

idée? Longuement il regarda Thérèse. Si son cœur était libre, si, comme il l'avait dit à Ficard, il n'avait jamais songé à cette femme, d'où venait qu'à la voir ainsi traitée par Juraeff, il frémissait de jalousie? Il aurait voulu quitter la table, arriver tout de suite au moment où Dazenel parlerait. La pensée que cet homme pût lui offrir une situation meilleure ne l'effleurait même pas; en revanche, il avait peur maintenant pour Thérèse, une peur inexplicable qui lui faisait d'avance chercher des mots pour la défendre et croire qu'il en avait le droit!

On se leva. Tous les convives passèrent au fumoir.

Tandis que Thérèse servait les liqueurs, Julien la suivit des yeux. Il éprouvait une envie brusque d'approcher d'elle, de lui parler. On eût dit qu'elle percevait son appel secret; car à peine eut-elle achevé qu'elle vint à lui.

— Sortez-vous beaucoup? demanda-t-elle.

— Rarement... ici. Mon métier, d'ailleurs, ne me laisse pas de loisirs.

— L'aimez-vous, au moins?

Julien regarda Thérèse, surpris de lire dans ces simples mots un intérêt presque tendre, puis répliqua d'un ton ambigu :

— Ce qu'on accepte par nécessité plaît rarement.

Le visage de Thérèse devint grave,

— Vous avez tort, dit-elle. Je ne trouve rien de si enviable qu'une vie utile, paisible et réglée.

— C'est que vous ne la connaissez pas.

— Précisément, j'en connais une autre...

Elle parut hésiter, reprit ensuite plus bas :

— Si vous soupçonniez quels sont les gens qui nous entourent, ce qu'ils font, et... ce qu'ils valent, vous me comprendriez mieux.

Était-ce bien Thérèse qui parlait ainsi ? Pourquoi cette phrase étrange ? Subitement la peur que Julien s'efforçait d'oublier était revenue. On eût dit que Thérèse avait voulu répondre à ses inquiétudes, le mettre en garde contre un inconnu plus redoutable encore qu'il ne croyait. Il détourna les yeux, cherchant ces êtres dont elle parlait : rien, en vérité, ni dans les gestes ni dans les attitudes, n'aurait pu les déceler. Réunis en groupe devant une fenêtre, ils semblaient uniquement admirer le paysage qu'elle encadrait.

— Me feriez-vous une promesse ? dit Thérèse, qui avait suivi son regard.

— Quelle promesse ? demanda-t-il.

— J'ai entendu tout à l'heure qu'on vous proposait d'entrer au cercle. Acceptez, si cela vous plaît ; mais jurez-moi de ne jamais jouer !

— N'est-ce que cela ? Comment jouerai-je, n'ayant rien à risquer ?

Il avait espéré autre chose.

— On trouve toujours l'argent nécessaire, dit-elle, si on le veut bien.

Julien allait répondre, quand la voix de M. Dazenel s'éleva derrière lui :

— Et vous aussi, cher monsieur, partez-vous avec nous ?

L'heure enfin était venue. Après l'avoir si ardemment désirée, Julien sentit soudain qu'il aurait voulu la reculer à jamais. Cependant il se retourna :

— Comme il vous plaira, dit-il.

Et, tous ensemble, ils sortirent.

La nuit était très claire, le ciel pareil à un brasier. Peu à peu M. Dazenel et Julien ralentirent le pas. Bientôt les voix de M. Bonnal et de ses invités s'éteignirent. Pendant quelque temps encore, Julien distingua la robe de Thérèse qui miroitait sous les lumières. A un tournant, elle disparut, puis tout se tut. Un calme profond les entourait. Ils étaient seuls.

— Je ne sais, dit M. Dazenel, si vous avez gardé présent le souvenir de notre première rencontre. Pour ma part, je n'ai jamais oublié ma promesse.

Julien revint à lui et demanda :

— Quelle promesse ?

— Mais... celle de songer à vous à l'occasion.

Julien eut un rire sec :

— Elle vous engageait peu : l'occasion ne se présente que si l'on veut bien la chercher.

— Justement, je l'ai cherchée.

M. Dazenel poursuivit avec une lenteur calculée :

— De longues conversations sont inutiles pour juger un homme. Lorsque je vous ai vu pour la première fois, vous étiez déjà un esprit avisé, ayant la perception des sous-entendus qui, dans les affaires, sont toujours l'essentiel. Avec cela, prompt à la riposte et doué d'une volonté ferme. Restait à vous débarrasser d'une certaine raideur morale, à comprendre que l'existence réelle ne saurait être ni une vie des saints ni une série de théorèmes ; que tout étant relatif enfin, on doit se contenter de vices et de vertus relatives. Une expérience de quelque durée était, pour cela, très nécessaire. J'imagine qu'elle est faite. Aussi la pensée m'est-elle venue que nous pourrions nous entendre.

Il attendait peut-être une réponse ; mais Julien resta muet.

— Vous n'êtes pas sans l'avoir appris, continua-t-il avec un air détaché, l'entreprise que je dirige a traversé — heureusement, d'ailleurs, — une crise difficile. J'entrevois aujourd'hui des combinaisons qui accroîtraient singulièrement notre

champ d'action. Supposez que vous m'aidiez d'une manière efficace à les faire aboutir : notre Compagnie, obligée par le fait d'augmenter son personnel, serait enchantée de reconnaître vos services. J'y aiderais tout le premier.

— En sorte... fit Julien.

— En sorte qu'à votre place, je n'hésiterais pas et reviendrais à Paris.

Julien s'arrêta net ; au nom de Paris, son cœur avait sauté. Il éprouvait une joie violente. Ainsi, c'était cela, le danger dont il s'était épouventé ; il ne songeait qu'à Thérèse, Dazenel répondait : « Paris ! »

— Je ne me flatte pas, répondit-il, s'efforçant de rester calme, que mon seul mérite personnel me vaille vos compliments et votre recherche. Si vous m'estimez utile à vos projets, c'est donc qu'il y a autre chose...

Une angoisse traversa le regard de M. Dazenel, angoisse fugitive, qui dura une seconde à peine. Pour de plus expérimentés que Julien, cette seconde aurait suffi. Évidemment l'homme qui tremblait ainsi, à bout de ressources, à court de temps, n'avait plus qu'une carte et — si basse qu'elle lui parût — y risquait son dernier coup de fortune. Mais Julien ne vit rien. Déjà, d'ailleurs, M. Dazenel s'était remis. Tout de suite il retrouva son allure dégagée pour répondre :

— A quoi bon m'en cacher ? Vos relations — certaines du moins — ont pour moi une valeur.

Julien répliqua froidement :

— Je n'ai point de relations.

— En êtes-vous bien sûr ?

Tous deux, à leur tour, arrivaient au tournant de la rue. Une allée plantée d'arbres minces s'enfuyait devant eux. A l'extrémité, les globes électriques du Parc jetaient une lueur violette.

— Mon cher ami, je ne me soucie pas de jouer au plus fin avec vous, reprit brusquement M. Dazenel. J'ai l'intention de demander pour ma Compagnie un monopole de navigation sur le Haut-Mékong, c'est-à-dire l'appui effectif de l'État. Jauffraigne, secrétaire de Mage, est aujourd'hui placé comme il convient pour m'aider. Nous sommes assez liés ; mais il est votre ami... et vous le tutoyez. C'est un avantage précieux, dans certains cas, que de tutoyer l'homme dont on a besoin. Je dis : un avantage précieux. Il n'est pas indispensable.

Julien demeura silencieux.

— Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

A mesure que Dazenel parlait, Julien avait senti sa joie tomber. Plus il y songeait, plus il trouvait nécessaire d'être défiant. Pour qu'on recourût à lui, il fallait ou que l'*Indo-Chinoise* fût à sa perte, ou

que tous eussent reculé jusque-là devant la besogne à laquelle on le conviait.

— Si j'ai bien deviné, dit-il enfin, vous m'estimez un auxiliaire utile pour mener à bien une opération dont le sort de votre Compagnie paraît dépendre. En cas de réussite, celle-ci ferait peau neuve et reconnaîtrait mes services en m'offrant, à un titre quelconque, une rémunération également indéterminée. Cette rémunération, qui me la garantit ?

M. Dazenel fit un geste large.

— Ma parole vous suffit, j'imagine.

Julien poursuivit :

— J'en connais la valeur... En cas d'échec...

— N'en parlons pas, interrompit encore M. Dazenel, car cela ne sera pas.

— En cas d'échec, répéta froidement Julien, il m'appartiendra de passer par profits et pertes mon temps, mon travail et mes espérances. Je ne parle pas de la nécessité de chercher ailleurs un gagne-pain, nécessité que j'ai trop bien connue pour ne pas la redouter. D'autre part, si je vis mal ici, je vis. Maigrement payé, suis-je du moins certain de l'être. Si médiocre soit-il, mon avenir est assuré. Je vois bien ce que je sacrifie pour servir vos intérêts ; je ne vois pas ce que j'y gagne.

Il leva les yeux sur M. Dazenel, cherchant à

lire sur son visage la vérité qu'il commençait à découvrir et conclut lentement :

— Une affaire qui n'est pas en état de payer comptant ceux dont le concours lui est nécessaire est une méchante affaire. On ne recourt aux mauvais moyens et aux petites gens — dont je suis — que lorsqu'on a partie perdue. Je refuse.

Les lèvres de M. Dazenel eurent un frémissement.

— Je n'ai pas à vous renseigner, cher monsieur, sur la situation de ma Compagnie. Croyez-moi, vous avez tort. Qui ne risque rien n'a rien. Il faut être joueur dans la vie ; sinon l'on reste dans les sentiers battus, qui sont aussi des sentiers de misère.

Julien répliqua, blessé par le dernier mot :

— Je ne suis pas joueur, et il y a des jours où les sentiers de misère sont de mon goût. Les gens qu'on y rencontre ont du moins pour eux leur loyauté.

— Les gens qu'on y rencontre ne diffèrent pas des autres. L'enjeu varie selon les individus, le mode opératoire suivant les hypocrisies, mais tous se valent. Quant aux honnêtetés qui vous séduisent, gardez-vous de les analyser ; votre admiration n'y résisterait pas !

Julien s'arrêta, frémissant ; par un détour subit, le danger venait de reparaitre au moment précis

où il n'y songeait plus. Comme il l'avait prévu encore, il s'attendait maintenant à entendre le nom de Thérèse; quoi que dût raconter cet homme pour le salir, à l'avance il refusait d'y croire.

— Que signifie?... commença-t-il d'une voix brève.

— Cela signifie que vous allez faire une double sottise. Nous sortons d'une maison charmante et qui vous plaît; la connaissez-vous bien?

M. Dazenellaissa passer une seconde et poursuivit avec une raillerie où perçait une colère contenue :

— Je ne parle pas des convives; ce sont des oiseaux de passage: Rezzoni qui, suivant les cas, pratique le chaperonage lucratif ou offre son culte, moyennant finances, aux sentimentales sur le retour; Barillet « tirant » le mariage riche, signant ensuite des billets du nom de sa femme et trafiquant de ces faux sans importance... J'en passe et des meilleurs! Mais les hôtes! M. Bonnal porte cravate blanche, lunettes d'or, et ses redingotes sont imposantes... On le dit médecin: où voyez-vous qu'il exerce? Philanthrope: il parle des ouvriers en termes flatteurs; quand s'occupe-t-il d'eux? Riche, enfin... sur ce chapitre, la Maison que vous apercevez, pourrait seule répondre exactement, puisqu'il en est commanditaire... commanditaire sans apport financier, bien entendu,

donnant en guise de capital sa respectabilité pour en couvrir une entreprise louche, mais productive. Ses invités, par grand hasard, sont toujours favorisés par la roulette. Il traite, la Maison paie. Ne vous inquiétez pas ; la dépense ainsi faite est encore avantageuse. Il est rare, en effet, que la veine soit tenace. Deux heures suffisent pour reprendre un gain, même considérable et vraiment, pour dîner chez cet excellent homme, qui donc hésiterait à retarder son départ !

Julien demanda d'une voix sourde :

— Qui vous a raconté ces calomnies ?

Impassible, M. Dazenel continua :

— Avec la cuisine du père, les délicats ont aussi pour les retenir les charmes de la fille...

Julien poussa un cri :

— C'est faux, on vous a menti !

M. Dazenel haussa les épaules.

— Je trouble votre idylle, j'en suis fâché. Bien que sa vue, ce soir, m'ait assez touché, me voici, pour la seconde fois, contraint de dissiper vos illusions... La charmante personne à laquelle vous sacrifiez si allègrement votre avenir doit être rangée dans une catégorie aussi difficile à définir qu'il est aisé de la juger. Dans toute ville de jeux, vous ne l'ignorez pas, des femmes se chargent... comment dire cela ?... de retenir le joueur heureux en lui offrant un gîte et quelques

agréments. C'est une tentation bonne à prendre les rustauds ; ceux qui ont eu le plaisir d'approcher M^{lle} Bonnal savent qu'il est des flirts plus raffinés et qui, pour être sans conséquence au sens brutal du mot, ne sont pas non plus dépourvus d'agréments.

Julien avait écouté, impassible. Seule une pâleur livide marquait la colère qui l'emportait.

Il releva la tête, et, martelant chaque syllabe :

— Pour atteindre un but que je ne vois pas, vous venez de commettre une infamie ; je ne vous crois pas.

M. Dazenel répliqua légèrement :

— Il ne tient qu'à vous de chercher les preuves, cher monsieur.

— Jamais !

— Je crois même que vous les trouverez sans trop de peine... En attendant, il se fait tard. M'accompagnez-vous là-haut ? J'ai eu la veine aujourd'hui, vous n'en doutez pas, puisque je dînais chez votre amie. Je mets volontiers cinq louis à votre disposition, si vous en avez envie...

Et comme Julien demeurait sans répondre :

— Non ? En ce cas, au plaisir de vous revoir !... Vous réfléchirez, j'en suis certain ou je vous connais mal.

Il s'éloigna, suivant l'allée déserte. La nuit continuait de verser sa paix sereine sur les maisons.

Les feuillages immobiles avaient l'air de trophées pendus aux jeunes arbres. Julien revit tout à coup l'image de Thérèse au bras de Juraeff et se dirigeant vers la Maison. Il poussa un cri et s'enfuit.

IV

La nuit passa : nuit sans nom...

Tout d'abord ç'avait été une stupeur. Une telle accumulation d'infamies était invraisemblable. L'excès même de la calomnie la détruit. Julien n'avait pas cru Dazenel et il s'était calmé, certain d'oublier.

Comment oublier, cependant ? A peine venait-il de rentrer que des voix s'étaient élevées dans sa conscience : « Si c'était vrai!... » Voix étranges, grandies par la solitude et le silence, qui, après avoir parlé bas, montaient, criaient sans lassitude la même phrase abominable ! En les écoutant, au début, Julien n'avait éprouvé qu'une peur irraisonnée ; mais voici que, peu à peu, il s'était senti gagné par elles. Le soupçon l'effleurait, encore indistinct, si peu précis qu'il n'aurait pu le saisir corps à corps. Des détails revenaient aussi. Un mot de Ficard : « La maison des Bonnal ressemble à une auberge. Les joueurs de marque y ont droit

à un repas » ; certains propos équivoques des convives ; leur hâte à retourner aux jeux ; le visage de M. Bonnal, visage fermé dont l'austérité trop continue ressemblait à un masque... Et, tout à coup, Thérèse, cette Thérèse dont Julien admirait la pudeur, tandis que Juraeff et ses pareils la traitaient en camarade, Thérèse s'était accusée elle-même ! Elle avouait « connaître une autre vie », interdisait à Julien l'entrée du cercle, sûr moyen d'écartier sa curiosité.

Alors, une douleur aiguë, l'impression d'un immense désastre... Au moment de perdre Thérèse, le cœur de Julien s'était révolté, la vérité avait apparu : il aimait !...

Amour singulier, où le désir n'entraît qu'à la dérobée. Ce n'était pas une prise d'âme, mais un sentiment raisonné, une recherche de bonheur calme et presque égoïste. Était-ce bien même de Thérèse qu'il rêvait ou de vie familiale ? Jusqu'alors il avait ignoré les joies de l'intérieur, la douceur d'un foyer bien à soi, le partage des ennuis journaliers avec un être qui s'y associe étroitement ; peu à peu, et sans que Julien s'en fût aperçu, cet idéal, devenu inséparable de Thérèse s'était emparé de lui. La tempête qui emportait celle-ci emportait du même coup ce bonheur. Tout fuyait à la fois...

Ah ! les heures qui avaient suivi ! heures d'in-

somme ou, comme un enquêteur, il avait discuté son doute, oscillé, misérable, entre la découverte neuve de son amour et l'effroi d'être dupe ! De quelle joie il avait salué l'aube ! La lumière, semblait-il, aurait dû dissiper le cauchemar : espoir vain ; l'angoisse était restée. C'était elle toujours qui venait de chasser Julien du logis, elle encore qui l'escortait, tandis qu'il se dirigeait vers l'usine. Plus il s'acharnait à la fuir, plus elle dévorait son cœur, l'obligeant à repasser une à une, pour la millième fois, les raisons de croire et celles de douter.

La matinée était écrasante : matinée de juillet, où les pierres sont plus inertes que de coutume, où les ruisseaux même ont l'air d'arrêter leur cours. Sous l'azur métallique, chaque maison, portes et fenêtres closes, gardait un mystère inquiétant. Malgré lui, Julien se rappelait les racontars de Bohm : le pays conquis par la Maison, la gangrène atteignant de proche en proche les êtres et les choses... Qui pouvait dire si la quiétude de ces façades ne couvrait pas une hypocrisie sociale pire que l'hypocrisie de l'usine ? Encore un besoin passionné de lumière soulevait son âme ; il l'appelait à grands cris, la redoutait comme une catastrophe...

— C'est ainsi que vous remplissez vos promesses ? dit une voix. Je passe près de vous et vous ne me regardez même pas !

Julien frémit; Thérèse était là, marchant à côté de lui, un livre dans les mains.

— Je vous demande pardon...

Il s'arrêta. La pensée qu'en deux mots il pouvait éclaircir son effroyable doute, l'étourdissait. Devant eux, la grande rue d'Angleur s'allongeait morne, toujours bordée par le talus sinistre des voies. Des locomotives passaient en sifflant. L'air ainsi déchiré de cris aigus, la terre brillante et, plus que le reste, le soleil implacable accentuaient la hideur de ce paysage.

Julien reprit, sans trop savoir ce qu'il disait :

— J'imagine que vous n'allez pas au cercle ?

Les yeux de Thérèse se levèrent, exprimant une surprise douloureuse :

— Quand j'emporte un paroissien, c'est que je vais à la messe...

Julien rougit. Le regard de Thérèse était si loyal, si chaste, que l'anxiété s'évanouissait. Il suffisait qu'elle fût présente, la certitude était revenue. Il répliqua :

— Je ne vous soupçonnais pas dévote.

— Dévote!... suis-je bien sûre de l'être? Je m'y essaie de temps à autre... rarement.

— Quand vous vous ennuyez?

— Non... quand je suis lasse.

De nouveau, Julien voulut interroger ce regard,

dont la droiture venait de le rassurer ; il s'aperçut que Thérèse détournait la tête.

— Lasse de quoi ? demanda-t-il, d'une voix étranglée par un brusque désir de savoir.

Les lèvres de Thérèse s'agitèrent faiblement :

— Lasse de tout. Cela ne vous arrive-t-il jamais ?

— Ah ! dit-il, je connais ces jours où l'on voudrait ne pas vivre ! Le présent est si lourd, peuplé de chimères si désolantes qu'il vaudrait mieux ne plus sentir et ne plus voir... Aujourd'hui, par exemple...

Elle l'arrêta :

— Ne vous plaignez pas : le travail est un remède. Il distrait, ce qui est bien près d'assurer la guérison.

— En êtes-vous certaine ?

Involontairement leurs yeux se rencontrèrent ; elle parut hésiter, puis murmura lentement :

— Ce serait si bon de pouvoir mettre à nu son chagrin devant un être qui comprendrait ! Mais, aux jours noirs dont vous parlez, je n'ai que mon église. Je l'aime, quoiqu'elle soit laide. Je l'aime comme un confident qu'on va perdre... Hélas ! elle sent trop la pauvreté. Le cercle, cette année, a remis au curé les fonds nécessaires pour construire une cathédrale.

Des phrases éperdues montèrent aux lèvres de Julien. N'était-ce pas la confiance de Thérèse qui

s'offrait? Un mot, et leurs vies seraient liées. Il songea :

« Quels chagrins faudrait-il comprendre?... »

Et, bouleversé, il se tut.

Thérèse baissa la tête, devinant peut-être ce qu'il souffrait. Une tristesse affreuse les étreignit.

— Adieu, dit-elle enfin, je suis arrivée. Mes vieilles pierres vous sont indifférentes, mais elles me tiennent au cœur; j'ai peur qu'avant peu on n'en laisse plus une seule...

Elle s'éloigna. Une cloche aigre achevait de sonner la messe. En marchant, Thérèse suivait le rythme des coups. Julien la vit approcher de la porte, puis disparaître sans même se retourner.

Il s'emporta. Ah ! lâche ! lâche, qui avait reculé devant la certitude offerte ! Pourquoi laisser partir ainsi Thérèse ? Rien qu'un seul mot, il aurait su ! Du moins, il fallait attendre sa sortie. Il irait ensuite vers elle bravement ; bravement aussi il l'interrogerait. N'était-ce pas encore l'aimer que lui montrer ce qu'il souffrait pour avoir douté d'elle ?

En face de lui, l'église bâtie en briques, encras-sée de houille, élevait une façade triste. La misère du pays, comme un manteau, recouvrait ses murailles. On eût dit une usine qui tombe en ruine, faute d'ouvriers ou de capitaux. Tout à coup Julien vit en rêve la cathédrale dont Thérèse avait

parlé : cercle de piété alimenté par la roulette, annexe des jeux dont le tenancier serait Dieu lui-même. Ce fut un écroulement. Puisque Dieu se laissait corrompre, pourquoi l'honnêteté d'un Bonnal aurait-elle résisté? Bœhm avait raison, la Maison avait pris le pays. Cette fois l'évidence était là ; du moins Julien le crut. Une force irrésistible l'entraîna ; il courut vers l'usine, comme si l'usine — ironie des choses ! — avait pu le consoler !

Déjà Ficard se promenait devant la porte. Dès qu'il aperçut Julien, il s'approcha :

— N'as-tu pas vu Gradoine ? demanda-t-il.

— Non.

— Il est plus de huit heures. J'ai peur qu'il ne se soit égaré...

— Il est homme à retrouver toujours sa route.

Ficard soupira.

— Il y a encore un quart d'heure. L'attendons-nous ensemble ?

— Merci, je n'ai rien à lui dire.

Une tranquille ironie éclaira le visage de Ficard.

— Les lendemains de fête, soit dit sans te blesser, tu n'es plus abordable.

Il se remit à arpenter la rue à longues enjambées. Au lieu d'entrer, Julien le regarda. L'ennui de l'attente rendait ce grand corps plus raide que de coutume. Il ressemblait à un automate.

— Tu ne montes donc pas ? reprit Ficard, se retournant.

La voix de Julien trembla :

— J'ai un renseignement à te demander.

— Un renseignement ?

— On m'a dit que ta cousine...

Encore une fois sa conviction, à peine établie, s'effondrait. Tout à l'heure il était accouru, le cœur déchiré par une certitude : voici que déjà tous ses raisonnements lui semblaient vains. Désormais c'était la preuve brutale qu'il voulait... quitte, après l'avoir trouvée, à lui dénier toute valeur.

Ficard poussa un cri :

— Enfin !

Gradoine venait d'apparaître au tournant de la rue. Le soleil qui tombait sur son vêtement en détaillait les reprises.

— Eh bien ? dit-il.

— Eh bien ! répondit Ficard, il n'y a rien.

Le regard de Gradoine s'éteignit.

— Je m'y attendais.

Ficard poursuivit :

— Quand je dis « rien », peut-être ai-je tort. Mon cousin a parlé vaguement d'une place disponible dans quelque temps : mais il ne s'agirait pas d'un travail d'ingénieur et on préférerait un Belge. Ici, comme en France, on aime peu les étrangers...

Il agitait les bras, cherchant avec peine des mots plus enveloppés pour atténuer la déconvenue de Gradoine. Trop habitué aux rigueurs algébriques, il s'embarrassait dans ses phrases.

Des ouvriers arrivaient maintenant. Leurs groupes formaient une tache noire devant la porte de la raffinerie. Les gestes résignés, les visages douloureux, les voix sourdes, tout donnait l'impression d'une réunion de gens venus là pour un enterrement.

Après un silence, Gradoine montra du geste l'usine.

— Et là ?

Ficard tressaillit :

— Le laboratoire est au complet. Quant aux autres services, j'en aurais entendu parler.

Il conclut avec une hâte visible :

— Crois-moi, là non plus, il n'y a rien... rien.

— C'est bon, dit Gradoine, je vais demander au Directeur.

Brusquement Ficard l'interrompt, la voix changée :

— Ne le fais pas ! la démarche est imprudente !

Gradoine redressa la tête :

— Imprudente pour qui ? A coup sûr, pas pour moi.

Au même instant, la foule se rapprocha de la porte, oscilla une seconde, puis fondit à vue d'œil ;

La rue, comme un entonnoir, paraissait verser dans la cour de l'usine ce flot de misères.

— La demie va sonner, dit Julien.

— Je regrette de n'avoir pu faire mieux, reprit Ficard. Si tu veux encore déjeuner avec nous, tu sais où aller.

Une dernière hésitation parut dans ses yeux candides. Peut-être voulait-il ajouter quelque chose ; mais il se tut et, s'éloignant brusquement, rejoignit Julien qui entraît déjà.

Tous deux passèrent devant Syria, montèrent d'une traite après avoir signé et se mirent au travail. Surpris par tant d'ardeur, M. Bøhm les félicita :

— A la bonne heure ! dit-il ; ce matin, on est en bonne disposition.

Ils répétèrent :

— En bonne disposition !

Et le silence commença : silence qui n'était déjà plus le silence habituel de l'usine, mais un autre plus inquiet.

Il semblait qu'un orage fût dans l'air. Les bruits de la cour arrivaient avec une netteté insupportable. La plume de Bøhm grinçait. A un moment, Ficard abandonna la table devant laquelle il se tenait, ouvrit une fenêtre et se pencha pour regarder au dehors. Julien demanda :

— Qu'as-tu ?

— Rien, répondit-il.

Julien aussi éprouvait un malaise croissant. Il avait espéré de cette heure de travail un oubli momentané; jamais sa pensée n'avait été si libre, ses mains si légères, ses gestes si précis. On eût dit qu'une scission s'était faite dans son être : une part, tout entière d'instinct, versait les réactifs, surveillait la balance; l'autre, raisonnable et maîtresse d'elle-même, retournait en arrière, tour à tour doutait, se croyait certaine, puis doutait de nouveau.

Tout à coup il posa l'éprouvette qu'il tenait à la main et s'approcha de Ficard. Ce fut au tour de celui-ci :

— Qu'as-tu?

Julien s'accouda :

— On m'a raconté hier... commença-t-il d'une voix sourde.

Il s'arrêta. Comment exprimer ce que Dazenel lui avait raconté hier? Pour la seconde fois, les mots, avec leur brutalité nécessaire, en faisaient ressortir l'in vraisemblance.

Ficard répliqua sans le regarder :

— S'il ne s'agit que de potins, laisse-moi tranquille.

— Jure de répondre la vérité; que sais-tu de Thérèse?

C'était la première fois que Julien la nommait

ainsi de son nom de baptême. A peine ce nom prononcé, il le regretta; mais Ficard semblait occupé d'autre chose.

— Que veux-tu que je sache? dit-il froidement.

— Il y a des faits que tu as appris et que je veux connaître. Hier encore, en parlant de M^{lle} Bonnal...

— Dis Thérèse, cela m'est égal.

— En parlant d'elle, reprit Julien, tu as eu des réticences bizarres. J'aurais juré que tu avais de la rancune contre elle ou contre moi. Es-tu jaloux d'elle, jaloux de moi? Pourquoi tes avis mystérieux? Ils ont une raison et cette raison, il me la faut, tu me la dois!...

Ficard l'interrompt :

— De quel droit la demandes-tu?

Julien baissa la tête. Ce mot si simple était aussi le seul auquel il fût impossible de répondre. Ficard poursuivit :

— Si tu désires un renseignement au sujet de Thérèse, son père est ici. Il ne t'est pas difficile de le trouver. Quant à bavarder sur un sujet que j'ignore ou que je connais mal, non. Les affaires de Bonnal sont ses affaires. Je n'ai rien à y voir, rien à en dire.

Sa voix, douce à l'ordinaire, était devenue sèche. Une irritation dont il n'était pas maître empourprait son visage.

— C'est bon, dit Julien, il y a donc quelque chose, puisque tu le connais mal!

Exaspéré, il marcha dans la pièce. Chaque fois qu'il allait vers la fenêtre, il apercevait la Maison.

— Ah ! s'écria-t-il, trouver enfin un être que la vérité n'effraye pas ! Mais non, ceux-là même qui ne mentent pas ont la bouche liée !

— Qu'est-ce que tu chantes ?

La colère de Julien grandissait. Il tendit le poing vers la Maison :

— Dire qu'elle est là, qu'elle nous enveloppe et que jamais je n'aurai son secret !

De nouveau Ficard se retourna vers lui :

— Deviens-tu fou ?

— Je te dis que rien ne lui résiste ! ni les gens qui auraient à s'en plaindre, comme la Weppling, ni ceux comme toi qui la méprisent, ni le curé, qui est censé la maudire. Le pays tout entier...

La porte s'ouvrit, une voix coupa la phrase :

— Monsieur Ficard ! M. le Directeur vous attend.

Pétrifiés, Julien et Ficard se regardèrent. Une inquiétude pire que celles dont ils avaient souffert jusque-là venait de s'emparer d'eux. La voix reprit au milieu du silence :

— C'est pressé !

Ni l'un ni l'autre ne bougèrent. Ils avaient l'impression d'être au bord d'un abîme : aucune force ne serait plus capable de les sauver.

D'une voix étranglée, Julien interrogea Ficard :
— Avais-tu demandé à le voir ?

Ficard cherchait un prétexte plausible à cet appel : raisons de service, instructions à donner, échantillons nouveaux... Tout, à ses yeux, valait mieux que ce qu'il redoutait. Trois événements seuls, il le savait, motivaient ces appels : le jour de l'an, les arrivées, les départs.

— Eh bien ! cria M. Bœhm, n'avez-vous pas entendu que M. le Directeur est pressé ?

Il examina Ficard avec un air gouailleur et continua :

— Pas de chance, n'est-ce pas ? Pour un jour où vous commencez de bien travailler, il faut qu'on vous dérange !

— Je devine ce qui m'est réservé, dit Ficard.

Il sortit, les joues écarlates, le regard vacillant, redressant la tête comme s'il eût voulu se raidir par avance contre le malheur. Julien le suivit des yeux, puis inspecta la salle vide.

A la place de Ficard, un verre à demi rempli de liquide était resté. A côté, un cahier était ouvert. Le crayon, allongé à la jointure des feuillets, semblait attendre la main qui le prendrait. Rien dans l'aspect des choses n'avait changé ; cependant, Ficard parti, un vide tragique s'était produit.

— Si M. Ficard s'amuse de son côté, ce n'est pas une raison pour ne plus travailler, déclara M. Bœhm.

Julien tressaillit :

— Vous savez pourquoi on l'appelle ?

— Peuh!...

M. Bœhm haussa les épaules et, retournant à son écritoire, se mit à siffler un air de sa composition. Julien s'assit. L'effroi de l'inconnu qui fondait sur lui avait paralysé ses pensées. Dire que tout à l'heure il s'était torturé pour des chimères, alors que la seule amitié qui éclairât encore sa vie allait peut-être lui échapper !

Il songea :

« Si Ficard s'en allait, que deviendrais-je ? »

Il s'était habitué au voisinage de ce grand naïf. Il l'aimait, pour sa franchise, ses échappées vers le rêve. Ficard n'était pas seulement le compagnon de travail : c'était le *pays*, le confident, presque un ami ! Que de fois, le soir, après le dîner à la gargotte, silencieux, ils avaient mêlé dans une mutuelle compassion leurs regrets de la patrie absente, leurs désirs de la belle vie aisée dont ils ne jouiraient jamais !

Très lentes, cinq minutes s'écoulèrent. Julien épiait les bruits environnants, le ronflement de l'usine toujours égal, les pas sonores des camionneurs allant et venant dans la cour. Les battements de son cœur gênaient son attention. M. Bœhm continuait de siffler.

Soudain, et avant même que Julien entendît

quelqu'un approcher, on ouvrit de nouveau la porte. La même voix que tout à l'heure recommença :

— Monsieur Dartot, chez le Directeur ! C'est pressé.

La musique de Bœhm s'interrompit. Julien se leva :

— A vous le prochain tour ! fit-il, affectant de ricaner. C'est l'appel des condamnés.

Des gouttes de sueur perlaient sur son front. En descendant l'escalier, il dut se retenir à la rampe pour ne pas trébucher contre les marches. C'était fini ; puisqu'on l'appelait, lui aussi, il s'agissait d'une expulsion : Ficard ou lui allait partir. A la pensée d'une telle catastrophe, un vertige le saisit. Il murmura :

— Du moins, j'irai à Paris !

Ces deux syllabes sonnèrent comme une fanfare. Elles étaient le cri de l'âme, celui qu'aucune déception ne parviendrait à étouffer. Souffrir la faim, courir les places, trouver le suicide au détour du chemin, tout était possible ; cela n'arriverait qu'à Paris !

En tournant le bouton de la porte, il répéta pour se griser :

— Paris ! Paris !...

Il entra ensuite, aperçut Ficard et Gradoine, séparés par le bureau, debout face à face, puis,

entre les deux fenêtres, la silhouette du Directeur qui se profilait à contre-jour, et, sans saluer, il attendit.

— C'est bien vous, monsieur Dartot?

La voix tranchante du Directeur résonna dans la pièce. On sentait que ce Dartot était trop négligeable pour qu'il daignât se rappeler son visage. Un éclair traversa les yeux de Julien qui répliqua :

— C'est bien moi, Monsieur, puisque c'est Dartot que vous avez fait appeler.

Le Directeur, sans relever l'insolence, haussa les épaules. En même temps le gouffre apparut, qui séparait ces deux êtres d'égale intelligence, jouissant de droits égaux : c'était plus qu'une différence de classe, plus qu'un hasard de naissance ou de fortune, — contre de tels accidents la volonté humaine ne se révolte pas ou ne se révolte qu'à demi ; — c'était la haine du salarié répondant au mépris du patron : mépris aveugle, haine furieuse, que seul un bouleversement social aurait pu éclairer et satisfaire.

— M. Ficard quitte l'usine, dit simplement le Directeur.

Il fit une pause, épiant un mouvement de surprise ou de colère.

— Je vous présente son remplaçant, M. Gradoine. Veuillez le conduire au laboratoire et le mettre au courant de son travail.

Et comme Julien demeurait immobile, la silhouette noire du Directeur se ploya brusquement, sembla disparaître derrière ses papiers :

— C'est bien, je ne vous retiens pas.

Gradoine, Ficard et Julien approchèrent de la porte. Déjà remis au travail, le Directeur ne les regardait plus.

Ils franchirent le seuil. Ficard montrait la route, Tous trois avaient une démarche mécanique. Ce qui était survenu immobilisait les visages en même temps que les âmes. Leurs pas réguliers faisaient retentir le bois des marches. Le souffle lointain des machines accompagnait la montée.

Arrivés devant le laboratoire, Ficard se tourna vers Gradoine :

— C'est là, fit-il d'une voix dure.

Il s'effaça pour le laisser passer.

— Avance donc ! dit-il encore à Julien.

Ses lèvres tremblaient. On eût dit qu'il hésitait à pénétrer.

— Qu'attends-tu ? répondit Julien. Tu es encore ici chez toi, j'imagine !

La haute taille de Ficard chancela comme sous un vent d'orage. Il se décida subitement, alla droit à M. Bœhm et, mettant les mains sur ses épaules :

— L'argent, dit-il, les dents serrées et que ça ne traîne pas !

La plume de M. Bœhm sauta en l'air :

— L'argent!... Quel argent?

— Ne faites pas l'idiot; je file, donc j'ai droit au mois en cours. Donnez le bulletin pour la caisse, il est prêt, j'en suis sûr!

— Pas possible! Vous... vous...

La gaieté de M. Bœhm s'évanouit. Sur le visage de Ficard, il venait d'apercevoir une colère effrayante. Le doux naïf, le rêveur insoucieux de vie matérielle avait disparu. A la place était une façon de géant qui s'exprimait avec des mots hachés, menaçait d'écraser qui l'approche.

Livide, M. Bœhm balbutia :

— Je ne savais pas...

— Vous ne saviez pas!

Ficard se tourna vers Gradoine et Julien :

— L'entendez-vous? il ne savait pas!...

— Calme-toi!

Mais Ficard n'écoutait plus :

— Regardez bien! depuis deux mois, il préparait l'affaire, épiait l'occasion comme un renard. Furetant, mouchardant, il cherchait le prétexte... et il ne savait rien! Allons donc! jamais besogne n'est trop sale pour tes mains; aucune cochonnerie ne t'arrête, pourvu qu'elle se monnaie! Qui a fait le compte des trois verres que j'ai cassés? Qui racontait que j'étais ivre tous les matins?...

Il répéta, s'exaltant :

— Mouchard ! mouchard ! Combien te paye-t-on chaque départ ?

Et s'adressant à Gradoine :

— Car toi aussi, tu auras ton tour ! Tu crois peut-être qu'ils t'ont pris pour ta figure blême ! Imbécile... tu travailles au rabais : cela suffit ! Va ! installe-toi à ton aise, ma place est encore chaude. Déblatère contre l'or du patron, tout en quêtant le peu qu'il veut lâcher. Je suis tranquille, le dénouement est sûr. Au premier avancement sérieux, le Bœhm que voilà trouvera le prétexte et te jettera dehors ! Ce serait trop bête de garder un homme à deux mille huit, quand dix s'offrent à moins. Ils peuvent spéculer sur nos misères, puisque nous sommes les premiers à les y aider !

De nouveau il fit un geste exaspéré : un premier verre tomba, puis un deuxième... L'un après l'autre il saisissait les objets à sa portée, les lançait à la volée... M. Bœhm se précipita :

— Malheureux ! vous les payerez !

— Laissez-moi ! hurla Ficard, je veux en casser tout mon saoul...

Il n'acheva pas. Deux bras l'avaient saisi. Mordureux, entré à l'improviste, luttait avec lui, l'entraînait vers l'escalier. Un bruit de corps qui se débattaient, des mots inarticulés, un appel lointain :

— Je veux l'argent !

— On l'enverra !

... Puis ce fut un calme profond. Tout était redevenu immobile. Des liquides rougeâtres coulaient sur les carreaux, parmi les débris de verre. On eût dit le théâtre abandonné d'une rixe.

Julien leva les yeux. Pour la première fois, il paraissait apercevoir Gradoine. A la pensée que tous deux allaient être désormais rivés à la même chaîne, un cri de rage lui jaillit du cœur, et, mettant toute sa haine dans une phrase :

— Tu n'es qu'un misérable !

Gradoine répondit en ricanant :

— Chacun à son tour.

Gradoine alla vers Bœhm qui, remis de sa terreur, constatait les dégâts. Le grand silence qui accompagnait le travail recommença; on aurait cru Ficard parti depuis des années.

A l'heure du repas, Gradoine rejoignit Julien dans l'escalier :

— La pension me paraît acceptable, dit-il. Ce que j'en ai vu hier me convient.

Julien eut un frémissement :

— Mange où tu voudras ; toutes les tables sont bonnes, excepté la mienne.

— Je ne tiens pas à la tienne.

L'après-midi qui suivit fut pareille au matin. Gardant leur attitude, ils travaillaient avec acharnement. Bœhm avait retrouvé l'inspiration des jours fastes, et sifflait sans discontinuer.

Le soir, tandis que Julien s'apprêtait à dîner seul, la patronne du restaurant vint lui parler : « La petite salle était réservée aux habitués, la

grande aux hôtes de passage. Si M. Dartot y consentait, on installerait près de lui le nouveau venu. Ces messieurs, d'ailleurs, se connaissaient ; le tête-à-tête ne pouvait que leur être agréable. »

Tout en bavardant, elle mit d'une main preste un second couvert. Gradoine entra. Très à l'aise, il interrogea la patronne au sujet de Ficard, qui n'avait plus reparu et, s'adressant à Julien :

— Après tout, dit-il, son cousin le placera... Toi qui le connais, quel homme est ce bourgeois ?

Julien continuait de se taire.

— Il est possible, poursuivit Gradoine impatienté, que ma présence ne te convienne pas ; mais, du moment que l'on est condamné à vivre ensemble, autant garder les formes !... Moi ou un autre, je ne vois pas la différence.

— Je demande à prendre mon temps pour m'y faire, dit Julien.

Il se leva et sortit. Un crépuscule gris couvrait de crêpe les murailles. Le sol de la rue paraissait limité par deux longues tentures de deuil. Çà et là des lampes isolées brillaient aux fenêtres. On eût dit une parade funèbre.

Tout de suite Julien se dirigea vers la maison Bonnal. Comme si la crise nouvelle lui avait fait oublier l'autre, les doutes qui l'avaient torturé n'existaient plus. Pur de tout alliage, son amour était devenu le refuge où il courait se consoler.

Quand il arriva, il fut stupéfait ; la maison était fermée, Thérèse était partie.

Thérèse partie ! Julien eut une révolte. Pourquoi ne l'avoir pas prévenu ? Le lien qui l'attachait à Thérèse, maintenant, lui semblait si fort qu'il s'indignait du mystère gardé, comme d'une trahison.

— Partie !

Il chercha des raisons à cette fuite : un parent malade, une excursion, un mariage... raisons toutes folles ou puériles. Jalousement il revit les détails de leur entrevue, le matin. Un mot, un geste — il ne savait ! — avaient pu blesser Thérèse ; mais il ne retrouvait rien.

— Pourquoi faut-il que je l'aime ? cria-t-il avec un geste de colère.

Depuis qu'il redoutait de la perdre, il découvrait quelle place elle tenait en lui. La veille encore, il ne songeait pas à cette femme. Aujourd'hui, pour ne l'avoir pas revue, il sanglotait de regrets. Il répéta :

— Pourquoi ? Quel besoin avais-je de l'aimer?... Et je l'aime ! je l'aime !...

Ces mots sonnaient dans son cœur, le remplissaient d'une désolation, quand la cause du départ, la seule vraisemblable, certaine ! lui apparut. Les yeux parlent, même si les lèvres restent muettes. Thérèse avait deviné son doute : ne voulant pas se

justifier, ne le pouvant pas, elle s'était enfuie!

Une rafale sembla emporter la rue, la maison Bonnal, aussi les lumières, les rares flâneurs qui circulaient encore; Julien ne vit plus que de la nuit, une nuit pareille à la mer.

Il marcha, désespéré. Il allait, pour le plaisir d'aller ailleurs, espérant échapper à lui-même. En passant devant une porte, il aperçut la logeuse de Ficard qui tricotait, prenant le frais.

— M. Ficard n'est pas là?

— Il est en voyage.

— Où pourrais-je lui écrire?

— Je ne sais pas.

Il atteignit ensuite la route qui menait à la Meuse et la suivit machinalement.

Quarante-huit heures auparavant, Ficard et lui se promenaient sur cette même route. Qui les eût alors écoutés aurait cru que rien au monde ne pouvait aggraver la dureté de leur sort. Puis Thérèse s'était approchée d'eux; Julien n'avait pas éprouvé la moindre joie. Ah! fous qui méconnaissaient leur bonheur! Malgré l'exil, malgré l'usine, malgré l'horreur de la plaine environnante, comme ils étaient heureux!

Une à une, maintenant, les hautes cheminées s'allumaient. C'était une étrange levée d'étoiles, un ciel farouche qui effaçait l'autre; et l'horizon, à mesure, paraissait reculer, le silence devenir

plus profond. Harassé, Julien se retourna. Au-dessus d'Angleur, des lumières encore gravissaient le ciel ; mais celles-ci formaient des lignes symétriques, comme les cierges d'autel aux jours de grandes fêtes. Plus haut, les dominant toutes, l'arceau d'une coupole illuminée dessinait un tabernacle. Alors une colère folle saisit Julien. Il aurait voulu anéantir cette Maison, entrée de force dans sa vie et qui avait détruit son bonheur. Tendait le poing vers elle, il cria :

— Lâche ! menteuse !...

Il soulageait son âme avec ces puérilités ; quand il en fut las, il rentra...

Une vie nouvelle commença.

Rien dans ses actes extérieurs ne la distinguait de celle qui avait précédé. Le travail se faisait aux mêmes heures. Les rues d'Angleur étaient pareilles à elles-mêmes, pareils aussi le restaurant où Julien prenait ses repas et la chambre où il couchait ; tout cependant était changé.

Ficard n'avait pas envoyé de nouvelles ; Thérèse n'avait pas reparu. Chaque soir, dès qu'il se retrouvait seul, Julien se dirigeait vers la maison Bonnal. certain d'y éprouver une déception, conservant malgré tout l'espoir de se tromper. Lorsqu'il avait constaté que les volets étaient clos, la porte fermée, il s'éloignait et errait...

Marches sans but, qui le menaient vers Ougrée ou bien au-delà de la Meuse, se prolongeaient parfois jusqu'à l'aube. Au retour, toutes les fois, il apercevait la Maison. Cette vision l'exaspérait. Où qu'il se dirigeât, qu'il fermât les yeux ou lui tournât le dos, elle serait donc toujours présente ! Et rentré chez lui, il la retrouvait encore ; il s'efforçait maintenant d'en connaître les rouages, rêvait d'enquêtes ingénues, lui révélant le moyen d'échapper à son atteinte. Rêves puérils : comment découvrir un tel secret ? Il ne connaissait personne. Ceux qu'il aurait voulu interroger étaient partis ou suspects. Quant à Bœhm et Gradoine, comme lui enfermés dans l'usine, ignorants comme lui, qu'auraient-ils pu lui dire ?

Ces ignorants, par un hasard que Julien aurait dû prévoir, allaient cependant le satisfaire. Ayant eu le pressentiment de ce qui le torturait, ils apportèrent d'eux-mêmes à Julien les éléments d'enquête si passionnément souhaités. La haine est clairvoyante. Longtemps elle tâte l'adversaire. Dès qu'elle sait où frapper, elle renonce aux finesses et s'en tient à la seule blessure qui doit être mortelle.

— On va donc avoir une fête ! annonça Gradoine, un matin.

— Quelle fête ? demanda Bœhm.

— Une bataille de fleurs, avec cortège et mascarade, organisés par le cercle.

— Je l'avais bien dit ! cria Bœhm, voilà maintenant qu'ils envahissent la rue !

Gradoine tira de sa poche un programme :

— Il y a une sorte de comité pour diriger ces réjouissances. Le cousin de Ficard est à sa tête.

— Tu te trompes, dit Julien en pâlisant.

Les yeux de Gradoine s'éclairèrent d'une joie méchante :

— Je sais lire. Il y a : « Bonnal, président de la Société de Bienfaisance ». Bienfaisance aux frais de la roulette, naturellement !

Ils se regardèrent un instant :

— Allons, je vois que nous ne nous entendons pas sur ce sujet, dit Gradoine en s'inclinant.

... Dès lors il ne parla plus que de cela. Chaque jour, il entreprenait Bœhm, affectant de ne s'adresser qu'à lui. Ce ne furent d'abord que des tirades bonnes pour les réunions populaires. Il traitait la Maison d'infamie publique, de gangrène pourrissant les consciences. D'autres fois il détaillait la folie du jeu, décrivait l'argent qui couvre le tapis, les croupiers en train de surveiller les mises, le sifflement grêle de la bille, puis, brusquement, sa chute dans une case, avec un bruit d'os qu'on entrechoque.

— Le râteau glisse et ramasse des fortunes! finissait-il avec un éclat de rire sec. Vous-même, M. Bœhm, si vous étiez là, vous n'y résisteriez pas, une force invincible vous obligerait à vider vos poches et vous risqueriez la chance!

Bœhm répondait, révolté :

— Jamais ! jamais !

Gradoine affirmait :

— Vous la risqueriez !

Et Bœhm baissait la tête :

— C'est possible !... qui sait ?

Julien, impassible, frémissait malgré lui à ces évocations puérides, comme si la Maison, se rapprochant encore, allait envahir l'usine elle-même.

Bientôt les récits de Gradoine devinrent plus précis.

--- Jolie, la fête ! une prostitution légale de la charité, la ville et le tripot qui battent monnaie pour le plaisir unique du bourgeois !...

Par traité, le cercle venait de s'engager à organiser des réjouissances, tir aux pigeons, courses, concours orphéonique. La foule attirée ainsi aiderait à remplir la caisse communale.

Bœhm serrait les poings :

— Monsieur Gradoine ! en êtes-vous certain ?

— Si j'en suis certain !

Il citait les noms, les dates. Bœhm, répétait :

— Canailles ! canailles !

Maintenant qu'il devinait la souffrance de Julien, Gradoine s'acharnait. Il ignorait encore quelles raisons provoquaient cette souffrance : il lui suffisait d'avoir appris qu'elles tenaient à la Maison ; pour aviver la blessure, il n'avait qu'à parler d'elle sans trêve.

Alors, devant Julien épouvanté, la Maison apparut ! Il avait souhaité la mieux connaître : voici qu'elle se dressait devant lui pareille à un grand arbre, couvrait de son ombre non seulement les habitations proches, mais encore les insectes, les infiniment petits errant sur le sol ; elle se dressait rayonnante, à travers les descriptions de Gradoine, aspirait en guise de sève toutes les forces vitales d'alentour !

C'étaient des boutiquiers déçus qu'elle transformait en fonctionnaires, comme les Weppling. Tel, ayant rêvé d'une épicerie ou d'un estaminet de bas étage, désormais galonné, la chaîne d'argent au cou, dormait aux portes des salons, moyennant trois cents francs par mois. Tel autre était « chasseur », tel encore croupier ou chargé des jetons. Sans cesse des emplois nouveaux étaient inventés pour contenter les appétits ou apaiser les rancunes, emplois réservés aux seuls gens d'Angleur, si bien que le flot d'or, ruisselant de la maison, engraisait la contrée. Les joueurs eux-mêmes y aidaient ; heureux, le joueur est prodigue ; malheureux, il

s'étourdit. Un journal, chaque semaine, publiait le nom des arrivants. A voir s'allonger cette liste, chacun éprouvait la volupté sereine du rentier qui surveille la hausse.

Et c'étaient encore les bourgeois paisibles, ceux que gêne le scandale, que le vice indigne dès qu'ils commencent à en souffrir. Ceux-là, leur femme au bras, aiment à promener leurs garçons et leurs filles. Devant eux, le Parc s'ouvrait pour rien. Gratuite aussi, la jouissance des ombrages, des girandoles et des concerts. En retour, leurs vertus domestiques flottaient comme un pavillon au-dessus du tripot ; et, seules, les salles où fonctionne la roulette restaient pour eux obstinément closes ; les plus austères peuvent être pris par la folie du jeu. En ne les ruinant pas, la Maison conquérait le droit de ruiner les autres.

Ainsi, gens de rien, commerçants, bourgeois, pas un qui échappât à son action et ne l'adorât en secret. Certains, même, les plus humbles, désolés de ne pouvoir lui porter leurs épargnes, fuyaient Angleur, en cherchaient quelque autre plus accueillante. Mordureux, — l'ouvrier modèle ! — allait ainsi à Spa chaque dimanche risquer sa paie de la semaine. Il suffisait d'un premier gain, la passion s'allumait, l'incendie dévorait tout.

Quelque chose, du moins, semblait inaccessible : Justice rendue au nom de la morale ; Religion

prêchant le mépris des biens; Commune réunissant en un faisceau tous les pouvoirs civils. Cela constituait le décor social, un ensemble impersonnel et nécessaire, à l'abri des convoitises et des lâchetés humaines. Il avait suffi que la Maison offrît son or : Justice, Religion, Commune, tout s'était donné !

N'était-ce pas la Maison, source de richesse publique ! La Maison, commanditaire de fêtes et qui transformait Angleur en villégiature à la mode ! La Maison, prenant à son compte l'entretien des rues, plantant des lampadaires, créant de nouvelles routes ! La Maison, qui bâtissait une cathédrale, un théâtre et une salle pour la justice ! la Maison, toujours ! qui payait large patente et remplissait les caisses ouvrières pour que pas un pauvre ne se plaignît !...

Un lieu unique, l'usine, restait encore à l'abri de cette influence terrible. Tout à coup des bruits coururent, bruits sans origine certaine, mais que tous colportaient. M. Bœhm, le premier, en fut informé. Il s'agissait de réduire les salaires. Alimentée par la Maison, la caisse de bienfaisance d'Angleur était devenue riche. Du moment que l'ouvrier pouvait puiser là sans réserve, il paraissait exagéré de maintenir la paie au taux actuel. Interrogé, Syria répondit simplement :

— C'est possible !

Le mardi, enfin, une affiche annonça que la décision était prise. Après avoir lu le papier collé sur la loge de Syria, Gradoine dit à Bœhm :

— On ne daigne pas nous faire les honneurs de l'affichage ; nous n'y perdrons rien.

Une note du Directeur vint, en effet, deux heures après. On ne touchait pas au traitement des ingénieurs ; mais leurs gratifications étaient supprimées.

Il se fit un silence, puis Bœhm, montrant la Maison, poussa un cri de colère :

— Nous en avons trop parlé : la gueuse est entrée ! Nous sommes f... !

— Bah ! dit Gradoine. On ne demandera pas mieux que d'accepter ses avances.

Il se retourna vers Julien :

— Que donne la Maison pour compenser ce qu'elle prend ?

— Comment puis-je le savoir ? répondit froidement Julien,

Un sourire singulier effleura les lèvres de Gradoine.

— Pourquoi faire l'ignorant ? Si tu ne sais pas, demande à Ficard.

Julien leva la tête brusquement et répliqua d'une voix tranchante :

— Tu es libre de raconter ici des histoires invraisemblables ; elles ne me troublent ni ne m'intéressent. Mais il y a des noms que je t'invite à ne

pas prononcer. S'ils ne te rappellent rien, j'ai la mémoire plus fidèle.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie que je t'interdis de nommer Ficard !

Les joues de Gradoine devinrent blanches.

— Ce n'est pas toi, dit-il, qui m'empêcheras de faire une chose, si cette chose me convient. Quant à Ficard, sans ma venue, il n'aurait pas déniché le fromage que lui a procuré son cousin. Réserve ta chevalerie pour des occasions meilleures.

Frémissant, Julien l'interrompit :

— Ficard est parti. Tu ignores ce qu'il fait.

— Ficard est de retour et je sais ce qu'il fait.

— Depuis quand ?

— Depuis ce matin.

— Tu mens !

— C'est une habitude que je te laisse.

Leurs visages s'étaient rapprochés ; ils éprouvaient une envie brutale de se battre. Tout à coup Julien vit le regard de Bœhm posé sur lui. Ses bras retombèrent.

— Ah ! non ! dit-il, ce serait trop bête !... Si l'on cherche le prétexte, ce ne sera pas celui-là !

Il se remit au travail, les doigts tremblants et s'efforça de ne plus écouter. Gradoine poursuivit, s'adressant à Bœhm :

— Oui, nous lui avons rendu un fier service !

Le voilà dans le commerce, maintenant; un commerce pas bête, qui laisse du loisir...

Bœhm eut un éclat de rire bruyant :

— Commerçant ! M. Ficard !...

— Commis-voyageur, parfaitement ! Commis-voyageur en pigeons !...

Bœhm répéta, emporté par un délire de gaieté :

— Commis-voyageur en pigeons !... Monsieur Gradoine, vous inventez !

— Je vous jure que non. Il achète au rabais les pigeons malades ou trop vieux ; son cousin les revend pour le tir, au prix maximum des oiseaux bien portants. Il n'y a pas de petits bénéfices !

La voix de Julien l'arrêta, cinglante comme un coup de fouet :

— C'est faux ! M. Bonnal ne trafique pas pour le compte de la Maison !

Gradoine reprit, martelant ses mots :

— Je répète que Bonnal est fournisseur du tir aux pigeons !

— La preuve ?

— Le récit même de Ficard, fait ce matin. Bonnal accompagnait Ficard dans sa première tournée, pour le mettre au courant !...

— Je t'ai défendu de prononcer ce nom !

Ils étaient de nouveau visage contre visage, leurs souffles mêlés.

Saisi d'une rage de défi, Gradoine poursuivit avec un ricanement :

— Mieux que personne, tu devrais me croire. Un homme ne regarde pas à vendre des pigeons, quand il a déjà vendu sa fille !

— Misérable !

La main de Julien s'abattit sur sa joue. Ils roulerent sur le sol, frappant au hasard, éprouvant une volupté physique à satisfaire leur haine.

Éperdu, M. Bœhm s'était lancé vers eux :

— Vous êtes fous ! Que faites-vous ?

Déjà, d'un effort brusque, Julien se dégageait.

— Allons, dit-il, soyez contents ! le prétexte est trouvé !

Il rejeta ensuite sa blouse, prit son chapeau et s'enfuit. Après la première stupeur, il éprouvait la colère du mâle auquel on a volé son bien. Cette fois, il voulait savoir, échapper à toutes ces hontes, faire la lumière, quitte à briser son cœur !

Surpris de le voir dans la cour, Syria se précipita vers lui :

— Vous sortez, monsieur Dartot ?

— Oui, je sors.

— Vous n'en avez pas le droit : c'est défendu !

— J'ai le droit de faire ce qu'il me plaît... Je suis malade.

Il avait des yeux égarés, une démarche si étrange que Syria put croire à un accès de folie.

— C'est bon, dit-il, je demanderai à Bœhm !

Julien déjà ne l'écoutait plus. Il courait vers la maison Bonnal. Il était certain du retour de Thérèse, certain qu'elle devait l'attendre. L'instinct qui l'avait poussé à abandonner l'usine contre toute règle, ce même instinct lui disait que l'heure était venue d'en finir avec ses doutes. Ce fut sans étonnement qu'il aperçut les volets rouverts, sans étonnement encore qu'il entendit le domestique lui répondre :

— M. le docteur est absent, mais Mademoiselle est là...

Dès qu'il aperçut Thérèse, il devina qu'elle pensait à lui. A l'annonce de son nom, elle ne bougea point ; on eût dit que depuis longtemps, elle aussi, s'attendait à ce qu'il parût.

— Vous ? dit-elle simplement.

— Oui, c'est moi...

Tous deux ensuite eurent l'intuition que, des mots qui suivraient, le bonheur de leurs vies allait dépendre ; avant de les prononcer, ils hésitèrent et se turent...

Thérèse, la première, revint à elle :

— Pourquoi vouliez-vous me parler ?

Ses yeux restaient fixés sur lui, très braves. Il répondit :

— Il le fallait.

— Je croyais qu'à cette heure vous étiez à l'usine.

— Je n'ai pas pu attendre.

— Attendre quoi ?

Un rayon de lumière éclaira Thérèse. Elle était d'une pâleur de cire. Julien fit un geste farouche :

— Tout à l'heure un homme a parlé de vous ; j'étais là... Qu'a-t-il dit ? je ne sais plus. Nous nous sommes colletés comme deux portefaix. J'aurais voulu lui faire rentrer les mots dans la gorge, le tuer... Puis, j'ai couru ; me voici... je veux savoir ! savoir si ce qu'a raconté cet homme est vrai... Ah ! s'il n'y avait eu que lui ! Mais d'autres encore me l'ont répété !... Depuis dix jours, c'est une poussée d'ordures. D'abord je n'y ai pas cru, je ne voulais pas croire. Et puis... maintenant...

— Maintenant ? répéta lentement Thérèse.

— J'ai peur qu'ils n'aient dit vrai.

Il parlait sans suite, espérant une révolte, ce cri que jette la conscience calomniée :

— Mais défendez-vous donc ! Faut-il répéter encore ces infamies ? Votre père, de compte à demi avec la Maison ; vous-même — consciente ou non — devenue sa complice ; tout joueur, s'il est heureux, libre de vous traiter en fiancée complaisante !...

Un flot de sang monta aux joues de Thérèse. Elle répliqua d'une voix glacée :

— C'est vrai.

Les mots tombèrent avec le bruit sec d'un cou-

peret ; et tout à coup le silence régna, silence de quelques secondes, mais qui sembla se prolonger à l'infini.

Thérèse reprit :

— De quel droit me reprochez-vous cela ?

C'était le mot de Ficard ; mais, prononcé par elle, il devenait si cruel que Julien en fut anéanti :

— De quel droit ?...

Il porta la main devant ses yeux, comme pour écarter une vision :

— Est-ce bien vous qui le demandez ? Tous vos actes, toutes vos paroles n'ont eu qu'un dessein : me prendre à cette comédie ! Malgré le luxe qui vous environnait, malgré la distance qui vous séparait du pauvre diable sans fortune que je suis, chaque fois que je venais ici, je sentais votre cœur plus proche. Depuis que je vous vois, je lis l'amour dans votre sourire, dans le moindre de vos mouvements ; et maintenant vous répondez : « C'était un jeu : de quel droit me reprochez-vous ma conduite ? »

— Il n'y avait ni comédie ni jeu, dit Thérèse : tout est vrai, vous dis-je... et cela encore, que j'aurais accepté avec joie d'être votre femme.

— C'est donc que, le métier ne donnant plus, vous tenez à changer de raison sociale !

— C'est que je veux être une honnête femme ! Elle eut un mouvement désespéré.

— Vous vous indignez parce que je ne suis pas

une jeune fille comme les autres. Ah ! les autres ! elles sont choyées, défendues ; elles n'ont qu'à se laisser vivre pour être honnêtes... Depuis que je me souviens, moi, je me vois entourée de gens sans aveu, d'êtres louches, d'aventuriers. Depuis que je me souviens, j'ai dû subir leur contact, deviner de l'existence tout ce que j'aurais dû ignorer !...

Un frisson agita son corps ; elle ferma les yeux :
— Est-ce ma faute si je n'ai pas eu de mère pour me garder ? si les êtres qui devaient me défendre sont les premiers à me perdre ? Ah ! cette boue, ce luxe douteux, ces familiarités qui blessent au plus profond de la chair ! Ne voyez-vous pas que j'en ai la nausée, qu'il me faut y échapper, sous peine d'en mourir ! Peut-être suis-je une fille compromise, mais pas une minute, je vous le jure, je n'ai quitté ce rêve : devenir une bonne femme, avoir un foyer et choyer des enfants !... J'ai faim d'honnêteté, comme d'autres ont faim de plaisir ou de vice. Tout à coup, vous êtes venu. Vous étiez pauvre, sans famille ; vous connaissiez la rudesse de la vie, vous n'espérez d'elle que du travail et le pain quotidien. Alors, avec nos deux misères, j'ai cru possible de faire un peu de bonheur. Était-ce un crime ? Ce qu'on vous a dit, je ne comptais pas le cacher ; je suis loyale ; mais j'espérais... j'espérais que, même après cela, vous me tendriez la main !

Elle subissait un écroulement, la détresse innommable du naufragé qui, après avoir vu un navire approcher, découvre soudain qu'on ne perçoit pas ses appels.

— Je remercie ma naïveté, répliqua durement Julien ; grâce à elle, vous m'aviez jugé digne de sacrifier ma vie pour réhabiliter la vôtre !

— Qui parle de sacrifice ? Deux êtres se rencontrent ; ils ont le même désir de droiture et le mettent en commun ; je vois bien ce qu'ils y gagnent...

— Votre passé fera-t-il aussi partie de ce gain ?

Les yeux de Thérèse lancèrent un éclair :

— De quel droit parler de mon passé ? J'ignore le vôtre. Vous, si rigide aujourd'hui, êtes-vous donc certain de n'avoir jamais cédé aux circonstances ? Allez ! le bonheur est fait d'oublis nécessaires ! Peu importe ce que nous avons paru ; ce qu'on veut être compte seul. Je le croyais, du moins ; si je me suis trompée, je ne le regrette pas !

Des larmes lui vinrent, qu'elle essuyait rageusement. Son courage tombait. Tout à coup, devant ce désespoir que rien ne cachait plus, la colère de Julien s'évanouit. Subitement la réalité se découvrait : M. Bonnal cherchant à vendre la beauté de sa fille ; Thérèse ayant jusqu'alors résisté désespérément, demeurée chaste malgré

les imprudences qu'on lui avait imposées, si lasse qu'elle craignait d'être vaincue... Devant cette claire vision, plus de phrases puérides, plus de colère : une seule chose demeurerait, la jeunesse triomphante, l'éternelle séduction du bonheur qu'on désire. En même temps l'oubli — cet oubli auquel Julien refusait de croire — était venu : aussi, le besoin d'échapper avec Thérèse aux laideurs de la vie, à ses calculs bas, à tout ce qui jusqu'alors les avait torturés. Il cria :

— Thérèse !

Elle lut dans ses yeux les mots qu'il allait prononcer :

— Laissez-moi ! vous ne savez plus ce que vous faites !

Mais il continua d'approcher. S'il avait remis l'aveu qui lui montait aux lèvres, l'occasion, semblait-il, n'en serait plus revenue :

— Thérèse ! Demain sera comme aujourd'hui ! Voulez-vous être ma femme ?

Elle lui abandonna sa main sans résister. Cette seconde décidait de leurs vies ; cependant ils n'éprouvaient pas même une hésitation, rien que la joie divine de se trouver unis après s'être crus pour toujours séparés. Ils restèrent ensuite muets, tout entiers à l'ivresse de ces fiançailles imprévues et des promesses qu'elles leur donnaient.

— A demain, ma bien-aimée ! dit enfin Julien.
Thérèse lui sourit sans répondre. Tous deux échangèrent un dernier regard de tendresse.

Il partit...

— Monsieur Dartot ! c'est une dépêche !

— Une dépêche ?

Le facteur, apercevant Julien dans la rue, et satisfait de s'éviter une course, avait couru pour le rejoindre. Il tendit une enveloppe. Julien l'ouvrit.

Il dit ensuite sans émotion apparente :

— C'est bien, je vous remercie.

La dépêche était ainsi rédigée :

« Dartot, mort subitement. — GRAVIER, notaire. »

VI

Il n'éprouvait aucun chagrin, rien qu'un vide, comme si une portion de lui-même se fût détachée. Depuis longtemps, lorsqu'il songeait à son père, il n'arrivait plus à retrouver son image ; il ferma les yeux ; sans effort, cette image parut.

La mort, en touchant cet être lointain, l'avait fait revivre d'une vie éclatante. Julien aperçut nettement le visage de M. Dartot, son regard terne dont nul ne pouvait dire s'il était malin ou niais, ses paupières à demi baissées. Il revit sa taille noueuse, ses mains sillonnées par des lignes noires, sa blouse de fête, d'un bleu irritant et qui restait gonflée sous l'apprêt. La vision se détachait sur une perspective de collines où des moulins étaient piqués, pareils à des étoiles immobiles ; l'horizon d'enfance... Julien murmura :

— Tout cela est mort !

Point de regrets, mais l'étonnement du marcheur qui, au détour d'une route, et se croyant perdu, reconnaît le village qu'il habite.

Cependant l'image devenait toujours plus nette. Sur les lèvres de M. Dartot un sourire se dessina, sourire madré de paysan qui combine des affaires. Des ailes du nez au menton deux rides se formèrent, stigmaté d'avarice marqué en pleine chair. La mort n'avait altéré ni la vulgarité morale ni les manières de rustaud. Et Julien éprouva un allègement ; enfin ! la dernière attache aux origines était rompue. Cette catastrophe faisait de lui un sans-famille comme il l'avait souhaité ; une voix répéta au fond de lui :

« Oui, tout cela est mort, bien mort... »

A pas lents, Julien se dirigea vers son logis. A quoi bon retourner à l'usine ce jour-là ? En y rentrant, le lendemain, il annoncerait la mort de son père ; cela suffirait à l'excuser. Il ne se rendait pas compte de l'atroce dessèchement de son cœur. Rien n'avait changé dans son isolement. Seule, sa liberté lui semblait devenue plus grande.

Très calme, il écrivit à M. Gravier, notaire, pour avoir des détails. Quand il eut terminé, il se mit à rêver.

« Mort... mort... » disait la voix.

Et tout à coup une autre répondit :

« Tu es fiancé !... »

Les deux mots évoquaient en raccourci le drame entier de la vie. Un calme délicieux descendit sur Julien.

« Comment en suis-je arrivé là ? » songeait-il.

Il avait obéi à une impulsion intérieure. Subitement, et par un phénomène inexplicable, une communion s'était faite entre l'âme de Thérèse et la sienne, si intime que tout autre décision leur aurait alors paru absurde. L'exaltation passée, il mesurait l'énormité de cet engagement.

Que serait cette vie honnête dont la seule annonce avait transporté leurs désirs ? Celle qu'il avait rêvée jusque-là avait pour décor un appartement neuf, des meubles luisants, des fleurs. L'idée en était inséparable d'un confort sans luxe et pourtant raffiné. Les jours en devaient être paisibles. Cette quiétude serait la récompense du renoncement aux ambitions premières. Quand le navire stoppe, les bouillonnements du sillage s'éteignent et le miroir immobile de l'eau ne doit plus refléter que des objets immobiles.

Cette vie, de nouveau Julien l'imaginait. Successivement il en calculait les éléments, de même qu'un architecte établit un devis. Au fur et à mesure que leur liste se déroulait, une conviction s'imposait à lui : pour jouir du superflu, pour être servi, — même sans luxe. — il faut être riche !

Julien frissonna :

« Seul, je vivais comme un gueux ; à deux, que sera-ce ? »

Donc l'avenir qu'il avait choisi était celui-là :

un logement de pauvre, des meubles achetés au rabais, la même chambre servant de cuisine et de salle à manger, empuantie par les odeurs de lessive ou de friture. Sa femme aurait les doigts noirs, les cheveux cendrés de poussière, la taille déformée par le métier de ménagère. Encore serait-ce la période heureuse ; car des enfants naîtraient. Tous les jours, quand il passait dans la rue, Julien apercevait les pareils : des êtres pitoyables qui semblaient déjà conscients du malheur de vivre, pauvres de santé avant même de connaître l'autre pauvreté qui achèvera de les tuer !... Et Julien voyait les mioches vagabonder, — la femme alitée sans secours, — lui-même s'épuiser dans l'usine pour prolonger ce train de misère, jusqu'à l'heure où un Bœhm quelconque, utilisant le prétexte, provoquerait la catastrophe dernière !

Il eut une révolte. Sans doute, une portion de l'humanité vivait ainsi. Cette existence qu'il prévoyait était le partage de l'immense foule anonyme qu'on appelle « les pauvres ». Cette misère abominable ceignait les villes, comme un fossé, reconnaissable aux maisons hideuses qui l'abritent, au grouillement des linges devant les fenêtres, aux odeurs moisies qui s'échappent des couloirs pour envahir la rue. Du moins ceux qui la subissaient croyaient à sa fatalité. Lui, au contraire, n'arrivait même pas à concevoir qu'un tel sort pût être son partage ;

il avait appris sur quels droits injustes reposent les bonheurs privilégiés. Entre les misérables qui n'avaient jamais rien connu en dehors de leur détresse et le produit social qu'il était devenu, un abîme existait, la même distance infranchissable qu'autrefois entre son père et lui.

D'un mouvement brusque, Julien se leva :

— Ah ! être riche ! riche !

Il arpenta la chambre. Ce désir d'être riche, de nouveau, bouleversait son âme. Pour le satisfaire il se découvrait capable d'une folie, d'un crime. Ses yeux tombèrent sur la lettre écrite à M. Gravier :

« Riche !... n'allait-il pas l'être ? »

Et l'image de M. Dartot redevint présente.

Ce n'était plus le Dartot des grands jours, rasé de frais, endimanché, mais le Dartot sordide, ayant pour plaisir unique de faire sonner un écu sur le marbre avant de le joindre aux écus déjà ramassés. Depuis l'origine, ce Dartot économisait comme un avare. Si modeste qu'on l'imaginât, son épargne avait duré quarante ans. Julien murmura :

— Combien pouvait-il mettre de côté par an ? Mille francs, au moins...

Cela faisait quarante mille, cinquante peut-être, grâce aux intérêts. Aussitôt Julien ressentit un bien-être. Cette avarice, qui avait provoqué leur brouille, l'apaisait maintenant. Le mort cessait

d'être ridicule. Une pitié — la première depuis l'arrivée de la dépêche — attendrit le cœur de Julien :

« Pauvre homme ! comme il travaillait ! »

N'avait-ce pas été la meilleure façon d'aimer son fils que d'amasser ainsi ? Il n'avait jamais touché au moindre gain, jamais cessé d'arrondir le tas.

« Mille francs, songeait encore Julien, c'est peu. Bien cultivée, la ferme aurait dû donner trois mille ! Retranchons quinze cents, peut-être douze, reste... »

Il hésitait sur le chiffre. Qu'aurait pu faire son père de tant d'argent ? Il ne jouait pas, ne donnait à personne, n'avait point de passions, se défiait des notaires... Un cliquetis de métal tinta aux oreilles de Julien. Ses jambes fléchirent ; aucun doute, il serait riche !

Ayant repris la lettre qu'il venait d'écrire à M. Gravier, il y ajouta d'une main fiévreuse :

« Je vous prie de me faire connaître l'état exact des affaires de mon père. Vous voudrez bien m'adresser par le même courrier, à titre d'avance, deux mille francs dont j'aurais besoin. »

Il calcula ensuite :

— Si la lettre part aujourd'hui, j'aurai la réponse dimanche.

Et il sortit pour la porter à la gare. Les premières lumières de la Maison s'allumaient. De longues bandes rosées flottaient dans le ciel. Se détachant sur cette féerie, la coupole avait un air étriqué et misérable. Julien tendit l'enveloppe vers elle ; il n'en avait plus peur ; désormais délivré, il la défilait !

Alors, durant les heures d'attente qui suivirent, un travail sourd commença, dont la vie de Julien devait dépendre. Cet argent, auquel il ne cessa plus de penser, s'emparait de son âme, allait la pétrir, en faire une âme nouvelle. Parfois un léger obstacle suffit à retenir une pierre sur la pente ; vienne un choc, la pierre se détache et rien ne l'arrête plus. Avec l'argent, le choc était venu.

Ce ne fut d'abord qu'une impression légère. Il avait passé trop brusquement d'une certitude absolue de pauvreté à l'espoir de la richesse. Il se faisait à lui-même l'effet d'un être mal éveillé, et dont les songes, se mêlant à la réalité, ont l'air de vivre. Des doutes l'effleuraient ; si pourtant son père était mort sans rien laisser ? Mais, à mesure que les heures s'écoulaient, sa confiance s'affermait. C'était certain, il serait riche, il ne pouvait pas ne pas l'être !

Riche ! Ainsi, lui qui n'avait jamais disposé

d'argent, il aurait une fortune, la dissiperait à sa guise!... Il eut des préoccupations étranges. Il s'inquiétait de n'avoir dans sa chambre aucun meuble bien fermé. Il lut la cote de la Bourse. Les valeurs dansaient devant ses yeux et il s'effrayait d'avoir à choisir parmi elles. Peu à peu l'argent couvrait le monde extérieur de son rayonnement, paraissait le baume souverain qui apaise et guérit de toutes misères.

A sa lumière, Julien maintenant interrogeait l'avenir. Cet avenir, sans doute, était encore pareil à celui qu'il avait espéré jadis. Il n'avait jamais cessé d'aimer Thérèse ; il admirait toujours la faim d'honnêteté dont elle s'était vantée. Cependant, comme tout était changé ! A répéter ce mot : « l'honnêteté », Julien ne se défendait plus déjà d'une imperceptible ironie. A quoi bon une vie si humble, lorsqu'on est riche ? La richesse jure avec le train médiocre d'un employé, l'humiliation du sous-ordre, les besognes machinales. C'est bête ou lâche, de renoncer lorsque le hasard vous envoie des armes.

L'argent, qui altérait ainsi l'avenir, obligeait encore Julien à se juger... Quelle sottise ! Il aurait dû rester à Paris, tenir tête à l'orage, se consoler du dénûment en escomptant sa fortune prochaine. Mais non ! dès la première tourmente, il avait lâché pied, et cette fortune le trouvait à Angleur,

loin de tout soutien, le cerveau rouillé, ayant gâché en deux ans le meilleur de ses efforts... Un flot de regrets gonflait son cœur. Pourquoi cet argent n'était-il pas venu plus tôt ?

« Deux ans !... Que de jours perdus ! »

Soudain l'idéal d'autrefois s'évanouit : évanoui aussi, le rêve de bonheur moyen que Thérèse avait suscité. Avant même que d'être formulée, sa décision se trouva prise : il irait à Paris ! L'argent dont l'attente l'obsédait servirait au départ. Si, pauvre, il avait échoué, riche, il était sûr de vaincre !

Dès lors il vécut dans une ivresse. Il s'arrêtait parfois au cours de son travail :

« Dire que je vais être riche !... »

Et il adorait en esprit cette richesse, imaginait pour l'accroître des moyens invraisemblables. Des ferments de moralité complaisante germaient dans sa conscience. Après avoir fait de la vie une route droite longée par deux haies infranchissables, il comprenait qu'on dût parfois prendre la traverse sans trop regarder à la boue. L'essentiel n'est-il pas d'avancer vite ?

Quand Mordureux apportait des flacons, Julien comptait d'instinct :

« Encore huit voyages comme celui-ci... après, j'irai à Paris ! »

Ensuite Paris surgissait à l'horizon avec son

luxe, son odeur de plaisir. Et Julien sentait en lui des appétits effrénés, un besoin de revanche pour les privations subies, pour son amour-propre blessé, pour ses maigres fêtes d'amour, pour tout ce qu'il avait envié sans le posséder, désiré sans l'atteindre.

Nul étonnement, d'ailleurs. Il avait accompli ce chemin sans peine, sans révoltes. En cinq jours, rien ne restait plus de l'être qui avait accepté de vivre à Angleur résigné, aimé Thérèse, reconnu bon de se laisser guider par des lois sociales. Un Julien nouveau s'était substitué à celui-ci, pareil au Julien de l'École, ayant mêmes ambitions, même orgueil, mais fortifiés et plus hardis. L'argent, comme un soleil, avait fait mûrir le fruit. Désormais ce fruit pouvait quitter la branche et tomber sur le sol, à la merci du premier passant.

Ce fut le samedi, et non le dimanche, que la secousse fut donnée.

Julien commençait de souper quand le facteur entra.

— Un chargement pour vous, monsieur Dartot! En même temps il présenta un registre :

— Où faut-il signer? demanda Julien d'une voix étranglée.

Sa main tremblait. En portant la plume à l'endroit que désignait le facteur, il fit un mouvement si raide que l'encre jaillit et fit un pâté.

— Ne vous inquiétez pas, dit le facteur avec bonhomie ; cela n'est rien.

Puis il fouilla dans la sacoche ouverte devant lui.

— Voilà, monsieur Dartot ; à une autre fois !

Immobile, Julien regarda ce papier attendu depuis cinq jours. En tête, quelqu'un avait inscrit, d'une grosse écriture commerciale : « Valeur déclarée : *deux mille francs.* » Les oreilles de Julien bourdonnèrent. Un flot de sang colora son visage. Il saisit d'une main crispée l'enveloppe, allait l'ouvrir, quand Gradoine, qui le surveillait, partit d'un rire mauvais :

— Mâtin ! c'est toujours bon à toucher, un héritage !

Julien riposta :

— Mêle-toi de ce qui te regarde !

Rageusement, ensuite, il glissa la lettre dans sa poche et, ramenant son assiette, s'efforça de manger.

Avant même d'être présent, l'argent l'avait grisé ; mais, cette fois, une joie triomphale le soulevait. Plus de désillusions possibles ! L'argent était là, tangible, aussi réel que la table devant laquelle Julien était assis. Il aurait voulu crier à Gradoine : « Je suis riche ! » répéter aux clients du restaurant : « Je suis riche ! ». Puisque le notaire avait devancé le délai prévu pour la

réponse, puisqu'il envoyait l'avance demandée, il n'y avait pas à en douter, — son père, lui-même était riche!... Oubliant la présence de Gradoine, Julien se voyait à Paris, maître de son temps, agissant à sa guise, vivant enfin ! Il ne résista plus, rejeta sa serviette :

— Tu pars ? demanda Gradoine.

— Je n'ai plus faim... j'ai besoin de marcher.

— Prends garde aux voleurs, ce soir. Les routes ne sont pas sûres ! répliqua Gradoine d'un ton railleur.

Dehors la lumière mourait, comme si une main, derrière Gravignies, avait baissé la flamme d'une lampe. Les murs noirs des maisons renvoyaient une chaleur étouffante. En passant devant eux, on avait l'illusion d'errer dans une chaufferie d'usine, quand, laissées à elles-mêmes, les chaudières s'éteignent. La perspective noire des champs apparaissait au loin ; Julien se dirigea vers elle.

Ayant repris sa lettre, il la tournait dans ses doigts avec une joie d'avare. La rue déserte le gênait pour l'ouvrir ; il voulait être encore plus seul, loin de tout regard.

Enfin les maisons cessèrent. A droite, le talus des voies continuait ; mais, à gauche, la colline de Saint-Jean venait mourir tout près. Des odeurs de feuillage et de mousses fraîches arrivaient par

bouffées. On eût dit que tous les parfums du bois déferlaient sur le sable de la route. Julien s'arrêta, savoura une dernière seconde le plaisir de l'attente, et rompit les cachets.

Les billets sortirent d'abord. Tirant l'un après l'autre, Julien en palpa le grain, regarda leurs figurines, puis les mit dans sa poche. Il dut ensuite s'arrêter avant de lire. Ses artères battaient, ses oreilles vibraient aux moindres bruits. Il éprouvait une jouissance ineffable.

Une pensée l'effraya :

« Si pourtant ces billets étaient les derniers ? »

Il se mit ensuite à rire. Quelle folie l'amenait à penser cette chose absurde ? Il savait bien n'avoir là qu'un acompte ! Puis il déplia la lettre écrite par M. Gravier et commença :

« Vic-sur-Tarn, le 18 juillet 189...

« Monsieur,

« En réponse à votre honorée du 13 courant, je m'empresse de vous faire connaître la situation de la succession de feu monsieur votre père.

« Elle se compose à peu près uniquement de la ferme du Grand-Pré, agrandie des diverses acquisitions réalisées par le défunt. La parcelle des Terres-Blanches est encore grevée du privilège du

vendeur, votre père n'ayant acquitté qu'une portion du prix. D'autre part, votre père a été amené à contracter divers emprunts hypothécaires. Je vous enverrai la situation exacte aussitôt après avoir levé et dépouillé l'état.

« Je ne dois pas vous dissimuler que le prêteur exige un service ponctuel de ses intérêts et qu'il serait difficile de le subroger ; c'est pourquoi je vous conseille, puisque vous ne pouvez exploiter vous-même le Grand-Pré, de le réaliser le plus tôt possible. Je m'efforcerai de trouver un acquéreur amiable, afin de vous éviter les frais et les risques d'une vente judiciaire.

« Nous arriverons ainsi à éteindre complètement le passif hypothécaire et il vous restera, les droits de succession et tous frais payés, un petit reliquat.

« Je vous adresse sous ce pli les deux mille francs que vous me demandez et dont vous voudrez bien m'adresser un reçu en due forme.

« Recevez, Monsieur, l'assurance de mon dévouement et de ma considération.

« GRAVIER,
« notaire. »

Ah ! comme en termes précis M. Gravier expliquait bien l'aventure ! Pour la centième fois peut-être, il racontait cette histoire, — histoire classique

du paysan que dévore la passion de la « terre ». Sans cesse le vieux achète, paie des acomptes, s'acquitte des intérêts du mieux qu'il peut. En vain la dette s'accumule : têtue, il s'obstine, espère toujours de la récolte prochaine une libération qu'elle ne donne jamais. Puis, quand, harassé, il succombe, si aucun mâle n'est là pour continuer l'œuvre, ou si parmi les gars il se trouve un mineur, le notaire se présente, disperse le trésor au vent d'une enchère forcée et le résultat de toute une vie disparaît, butin de choix pour les marchands de biens et les robins !

D'un geste égaré, Julien sembla vouloir embrasser les champs étalés devant lui :

— Dire que maintenant j'en possède, qu'ils sont à moi et qu'ils m'échappent !

Il ne savait ni leur emplacement, ni combien ils valaient : mais, à la pensée de les vendre à perte, il se trouvait dépouillé, volé...

Une seconde alternative restait : garder ce bien si péniblement acquis, prendre la place devenue vide et, les sabots aux pieds, achever le sillon commencé. En échangeant sa misère contre une misère pareille, peut-être arriverait-il après quinze ans à éteindre les dettes paternelles...

Tout à coup une colère folle emporta Julien ; il cria :
— Tous pareils, les paysans !

Des mots dansèrent dans sa cervelle ; mais il

n'en comprenait plus le sens. Apercevant un tas de pierres, il s'assit dessus et se cacha la tête dans ses mains, comme si l'obscurité ainsi faite devait le séparer du monde.

Aussitôt le passé l'obséda. Devant Julien, ces deux vies si lointaines se déroulèrent, côte à côte : la vie d'employé famélique et demi-bourgeois que lui avait menée et l'autre, celle du paysan grossier toujours en quête d'affaires louches ou de menus profits. Des deux, laquelle était la meilleure ?

A l'un, on avait ouvert l'esprit, affiné les sens ; patiemment la plante saine arrachée du sol avait été mise en serre, greffée de branches malades mais d'espèce rare. Ce travail de vingt ans aboutissait là : une façon de contremaître ayant le seul droit dérisoire de garder ses mains blanches !

Le second avait ignoré les délicatesses de l'âme : il ne s'était soucié ni des élégances intellectuelles, ni des problèmes de la morale. Lui aussi, pourtant, avait été payé d'étrange sorte ; sa vie sordide, partagée entre l'effroi de la grêle et les ivresses de cabaret, aboutissait à la ruine, en lin de compte, comme la première.

Julien eut un haussement d'épaules désespéré ; paysan ou contremaître, le sort était le même.

Telle était cependant la tare de son âme que, pouvant choisir, — mis en demeure par le hasard

de rester l'un ou de remplacer l'autre, — il n'hésitait pas et préférait garder les mains blanches.

« Si je rentrais là-bas, songeait-il, j'aurais toujours de quoi manger. Plus de besoins superflus. Je serais un paysan... »

Il s'interrompit :

— Un paysan !

Il revoyait le visage des gamins, ses compagnons d'autrefois, ceux des gens qui avaient assisté à son enfance. Il imaginait leurs gouailleries : « Comment ! il est revenu ! C'est bien la peine d'être un monsieur ! »

Puis c'étaient les séances à l'auberge, les finaseries de vendeur. Un haut-le-cœur le souleva :

— Jamais !

Il devait raisonner mal. Une autre issue existait. Pouvait-il en être là qu'il fallût choisir entre ces deux misères ? Il fallait relire la lettre de Gravier, et il la chercha pour la méditer, dut, avant de la trouver, tirer de sa poche les billets qu'il y avait mis...

Alors il demeura stupéfait. Il regardait ces billets, les compta. Deux mille francs, qui n'étaient même pas à lui ! Une aumône, en face de ses besoins. Jamais il n'avait si bien compris l'inutilité de l'argent quand il est ainsi en petite somme. Il eut envie de jeter celui-là et se releva, exaspéré.

Aucun frisson n'agitait l'air. Le ciel avait pris un ton de cendres froides. Deux femmes suivaient le ruban clair de la route et se dirigeaient vers Angleur. Le bruit de leurs pas arriva jusqu'à Julien, tant le silence était profond. Inquiet, Julien les examinait, quand il tressaillit, croyant reconnaître Thérèse.

Thérèse !... Depuis l'heure décisive où l'amour avait confondu leurs projets, il n'avait pas cherché à la revoir. En lui faisant part de la mort de son père, il s'était excusé de ne pas venir avant le dimanche. Ensuite il l'avait oubliée. L'argent, qui modifiait son âme, semblait avoir du même coup éteint sa passion. Tout à l'heure encore, dans l'atroce crise qu'il traversait, la pensée de Thérèse ne lui était même pas venue. Soudain elle arrivait...

Aucun doute : c'était bien elle, escortée d'une servante. Elle marchait la tête basse, souriant peut-être au rêve d'avenir que, grâce à Julien, elle voyait réalisé. Julien eut envie de fuir pour ne pas troubler ce bonheur qui rayonnait ; mais une force l'entraîna ; il approcha.

Elle retint un cri :

— Vous m'avez fait peur !

Puis apercevant les traits de Julien, ses yeux se voilèrent :

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

— Un malheur encore.

— Peut-il y en avoir un après la mort de votre père ?...

— Ah ! il s'agit bien de mon père ! Nos projets sont détruits !

Les joues de Thérèse devinrent blanches :

— Les miens n'ont pas changé. C'est donc...

— C'est donc qu'après m'avoir condamné à la vie que je mène, mon père a complété son œuvre !

Il continua, hachant les mots et presque à voix basse :

— Vous ne comprenez pas ? Vous vous imaginiez que je le regrettais, que toutes mes pensées allaient à ce mort que j'aurais dû aimer. Eh bien, non ! je le haïssais, je le hais ! Pour satisfaire sa vanité, il a empêché que je ne fusse pareil à lui, un paysan !... Car c'était un paysan, vous entendez bien ? Il portait des sabots, marchait dans le fumier, labourait derrière ses vaches. C'était un paysan n'adorant que la terre et le gain qu'elle procure. Il se souciait moins de moi que des animaux attachés dans son étable. Le jour où il m'a cru en état de gagner ma vie, il est venu m'arracher le peu d'argent qui m'était nécessaire. Il l'a pris, vous dis-je ! comme un voleur, furieux seulement de ne pouvoir emporter plus. Il aurait vendu mes meubles, vendu son fils pour en faire profit ! Du moins, cet argent devait me revenir. « Plus tard, me disais-je, ce sera mon tour. » Sans cet argent,

aurais-je seulement osé vous aimer? Il était le bien-être que je comptais vous offrir. Depuis cinq jours, je rêvais de la surprise qu'il vous donnerait... J'avais encore oublié mon père! Grâce à lui, je n'aurai rien; je reste pauvre! pauvre à en crever de honte!

A mesure que Julien parlait, sa voix montait. Grisé par la colère, il n'avait plus conscience de mentir.

— Ainsi ce n'est que cela!

Thérèse avait écouté avec une sorte d'épouvante. Était-ce bien le Julien qu'elle avait cru connaître? Qu'y avait-il de commun entre cet homme qui blasphémait contre son père et l'être généreux qui avait offert de partager avec elle sa vie de travail et de droiture?

Thérèse reprit :

— Vous êtes pauvre. Avant de vous aimer, me suis-je informée chez un notaire de votre fortune? Sais-je seulement si mon père me donne une dot?... S'il n'y a jamais que l'argent pour détruire nos projets, rassurez-vous, nous serons heureux! La misère même ne m'effraye pas.

— Ne jugez pas ce que vous ignorez!

— Elle vaut mieux que certaines richesses; je suis payée pour la désirer presque!

— Je le suis pour la connaître!

Brusquement ils se turent. Cet emportement

avait découvert le fond de leurs âmes. Prises de l'effroi d'être dupes, elles ne se reconnaissaient plus, mais se cherchaient encore. Recherche tragique ! La servante, se tenant à l'écart, les avait quittés. Partout le calme auguste de la nuit. Le bois aussi faisait silence, comme s'il voulait permettre à leurs cœurs de s'entendre mieux.

— A quoi pensez-vous ? dit enfin Thérèse.

Il répliqua lentement :

— Je pense que, depuis une heure, je n'ai plus le droit de vous aimer.

— Qui vous l'a retiré ? fit-elle d'une voix brève.

— Je ne puis plus assurer votre vie.

— Nous travaillerons.

— Même en travaillant, serons-nous certains de vivre !

— Vivre n'est rien. Il suffit d'agir comme on doit.

— Ou comme on peut... Ne le savez-vous pas ?

Elle recula :

— Ah ! vous êtes cruel !...

Et le silence recommença, silence adorable de la nature qui semble évanouie, où la souffrance humaine ne trouve pas d'échos. Ils l'écoutaient passionnément.

Des pas résonnèrent. Un homme approcha d'eux. Julien fit un geste de surprise.

— Vous le connaissez ? demanda Thérèse.

— Mordureux, un de nos ouvriers.

Un paquet à la main, Mordureux continuait d'avancer. Lorsqu'il passa près d'eux, il évita de les regarder. Julien se rappela soudain le récit de Gradoine.

— C'est bien à la gare qu'il va.

— Est-ce qu'il quitte le pays?

De la main, Julien désigna la Maison :

— Celle-ci lui est fermée, mais d'autres sont ouvertes. Il va les chercher...

Les yeux de Thérèse s'enflammèrent.

— Celle-ci ou les autres, je ne fais point de différence!

— Pourquoi me dites-vous cela? interrompit Julien?

— Parce qu'il y a des heures où j'ai peur de tout.

Elle le regarda longuement, puis s'efforçant de paraître gaie :

— Je suis folle! Entre elle et moi, vous n'aurez jamais à choisir.

Julien tressaillit :

— En êtes-vous certaine?

Elle eut un triste sourire :

— Dieu merci! les *pauvres* n'ont rien à y faire.

Puis, comme il se taisait, elle ajouta :

— La domestique doit s'inquiéter, je ne puis rester. Adieu et... à demain!

A demain! le mot sonna lourdement et mourut. Peut-être, en le disant, Thérèse eut-elle conscience

que ce lendemain fixerait sa destinée. Julien, lui, n'entendit pas. Il écoutait de nouveau la phrase étrange : « Entre elle et moi, vous n'aurez jamais à choisir... » En même temps il revoyait Mordureux se diriger vers la gare, Mordureux portant à Spa sa misérable paye d'ouvrier, puisqu'à Angleur la Maison n'en voulait pas.

Un grand cri jaillit de son être : jouer ! jouer ces deux mille francs qui ne servaient à rien mais pouvaient le rendre riche ! jouer une seule fois puis décider de l'avenir !

Ce fut une folie subite. Il avait oublié Thérèse, ses scrupules, ses haines. Rien ne survivait en lui que le désir effréné de l'or libérateur, de cet or qui se donne au premier venu, sans mérite, sans peine.

Julien regarda autour de lui. La route était vide. Thérèse était partie. Au-dessus d'Angleur, qu'incendiaient les feux d'usine, au-dessus des bois que des reflets livides décomposaient, la Maison s'élevait, rayonnante et semblait appeler Julien vers la gare...

VII

Un ciel épais, des nuages bas qui fauchaient à mi-hauteur les cheminées et les collines. L'averse commença...

A mesure que les gouttes se resserraient, le voile gris du ciel descendait encore plus bas, se rapprochait de la bouillie noire formée par le sol, le rejoignait. On ne distinguait plus ni maisons ni église. La plainte de la pluie couvrait la sonnerie des cloches pour la messe, le grondement des trains, le halètement des usines. Tout disparut.

M^{me} Rollet, qui balayait la chambre de Julien, songea aux pieds boueux qui saliraient ses carreaux :

— Fichue journée !

Au même instant la clef tourna dans la serrure. Julien entra.

— Vous êtes encore là ?

Il s'arrêta, irrité de trouver quelqu'un chez lui.

Ses vêtements trempés laissaient couler des gouttes sur le sol.

— Ah ! bien ! monsieur m'a fait une jolie frayeur ! Découcher deux nuits, sans même prévenir...

Il répondit rudement :

— Vous pouviez vous épargner cette inquiétude.

— Et quand, ce matin, j'ai pensé qu'on était au lundi, que vous ne reveniez pas pour votre usine...

— Vous avez craint de n'être pas payée... C'est bien : laissez-moi.

Il avait un ton impérieux, les yeux fixes. On eût dit un homme ivre qui s'efforce de rester droit. Voyant que M^{me} Rollet ne s'en allait toujours pas :

— C'est bien, vous dis-je ! Allez-vous-en, je n'ai besoin de rien !

Ensuite il attendit, l'écouta descendre l'escalier. Au dehors le clapotement de la pluie continuait, donnant l'idée d'une vie mystérieuse répandue partout. Un gravier entraîné par l'averse tomba sur le chéneau et fit tressaillir Julien. Il avait peur de tout, n'osait ni compter son butin, ni le garder sur lui. Brusquement il ferma la porte à double tour, s'approcha de la table et, décidé, vida ses poches...

Il en tira des louis, des louis à poignées, tout un trésor que ses deux mains crispées n'auraient pu renfermer.

Puis ce furent des billets de banque, certains si froissés qu'on les eût pris pour des papiers de rebut, d'autres en liasse, ceux de mille francs pêle-mêle avec ceux de cinquante ou de cent... Jetés au hasard, ils formaient un tas sordide.

Plus ce tas montait, plus Julien s'acharnait. Il chercha de nouveau, fouilla son gilet, son pardessus. Des louis s'étaient égarés parmi son trousseau de clefs; quelques-uns, s'échappant, roulerent sur le carreau. Les pièces jaunes avaient l'air de feuilles mortes sur un amas d'ordures. A un moment, un papier soigneusement plié en quatre tomba sous la main de Julien. C'était la lettre de M. Gravier. Julien ne la reconnut pas et la jeta sur le reste, comme si, elle aussi, faisait partie de cet énorme gain!

Lorsqu'enfin il ne trouva plus rien, il s'arrêta, regarda cet or, puis y plongea ses mains, le remua, le fit sonner. Aucune illusion :

— Tout cela, dit-il d'une voix sourde, tout cela, c'est bien à moi!...

Le sol ensuite parut céder sous lui et, à demi évanoui, il tomba sur un siège.

Il tentait de rappeler ses souvenirs. Comment

avait-il vécu depuis quarante-huit heures ? Il se voyait emporté dans le train, arriver au milieu de la nuit, rôder sans but dans la grande rue de Spa. Il se voyait encore, le dimanche, demander à quelle heure s'ouvre le Cercle, désespéré d'attendre jusqu'à midi. Il retrouvait aussi la salle des jeux avec ses ors ternis, ses glaces malpropres, son odeur fade. Mais, parvenue là, soudain la mémoire de Julien défaillait. Elle ne lui rendait plus que des impressions fugitives : une minute où, des deux mille francs apportés, quarante seulement étaient restés... subitement, le rateau amenait devant lui une telle quantité d'or qu'il ne parvenait plus à l'évaluer... enfin l'ivresse ! Il ramassait des pièces machinalement, laissait uniquement sur le tapis ce qu'il n'arrivait pas à faire entrer dans sa poche. Il n'était parti qu'à la fermeture des portes. Dans la rue, une femme l'avait accosté ; il n'avait pas compris ce qu'elle disait...

Comment s'était fait le retour ? Après quelles attentes dans les gares était-il revenu dans cette chambre ? Il ne savait plus. Les idées se choquaient dans son cerveau. Ses paupières s'abaissaient, alourdies par deux nuits sans sommeil. Il s'endormit.

Lorsqu'il s'éveilla, il eut un sursaut de frayeur. Si on l'avait volé !... Non, le tas était bien à la même place... Puis il se moqua de lui-même.

Décidément il n'était pas encore habitué au voisinage de l'argent; il s'y ferait! Le repos avait dissipé son vertige. En revanche, son extase recommença: c'était une sensation de liberté, un hymne de délivrance, la joie de ne plus songer au lendemain. Ainsi tout cela lui appartenait, à lui qui n'avait jamais eu mille francs d'avance! Il avait travaillé douze ans; pendant douze ans il avait cru à la justice, à la toute-puissance du droit, toujours bercé d'espoir, toujours berné; dans un accès de fièvre, il sautait les barrières: aussitôt le miracle avait lieu!

Il tenta d'évaluer son gain: trente mille, quarante peut-être... mais son esprit s'égarait encore. Il se leva, saisit le pot égueulé qui servait à sa toilette et plongea sa tête dans l'eau froide. Il empila ensuite les pièces, superposa les billets de même valeur et compta.

Seuls les doigts agités indiquaient son émotion. Il calculait:

— Sept cents... huit cents...

En arrivant à quarante mille, il frémit. Le tas semblait intact. Par hasard, aucun billet de mille francs n'était venu sous sa main. Il en aperçut une liasse, puis une autre. La gorge serrée, il continuait:

— Quatre-vingt-huit... quatre-vingt-douze... cent mille!

Des vapeurs montaient de cet or remué. Il le trouvait doux à toucher. Il aurait voulu le porter à ses lèvres, l'adorer. Arrivé aux derniers louis, il dit enfin :

— Cent seize mille trois cent vingt...

Un délire suivit. Il avait besoin de crier sa fortune inouïe. Qu'allait-il faire de tant d'argent?...

Au même instant, un coup sec retentit à la porte. D'un bond Julien se dressa. Qui pouvait venir? L'heure de l'usine était passée depuis longtemps. Tout le monde ignorait qu'il fût de retour. De nouveau la pensée d'un vol possible le fit blêmir de peur.

On frappa un deuxième coup.

— Qui est là? cria Julien, s'efforçant de reconnaître la voix.

— C'est moi, Ficard!

— Comment, c'est toi, et tu ne le dis pas!

Il respira, exaspéré par cette angoisse inutile. Mais, avant de bouger, il regarda son or, craignit qu'il ne tentât Ficard et, jetant son manteau sur la table, le recouvrit.

— Ouvre donc! répéta Ficard.

— Eh! mon cher! il fallait te nommer tout de suite, j'aurais pu ne pas répondre! répliqua Julien qui tournait la clef.

Ficard entra.

— Est-ce vrai que tu as fait sauter la banque?

demanda-t-il, sans même songer à expliquer sa disparition.

— Qui a dit cela ?

— Une dépêche adressée à mon cousin Bonnal.

Julien fit un geste de colère.

— Non, ce n'est pas vrai.

— Parbleu ! je le savais bien, tu n'as pas joué !

— Au contraire, j'ai joué.

— Et tu as gagné ?

Julien laissa écouler une seconde avant de répondre :

— Un peu plus de cent mille...

Le visage de Ficard devint radieux :

— Cent mille francs !

— Prends garde ! fit Julien.

Du coude, Ficard avait effleuré le pardessus étalé sur la table. Il recula, sans comprendre le souci de Julien pour ce vêtement.

— Alors tu quittes la boîte ?

Julien haussa les épaules.

— Est-ce que tu m'y vois restant pour le plaisir ?

— En ce cas, je vais pouvoir te remplacer !

Ficard leva les bras :

— En voilà une chance !

— Rentrez à l'usine ! Toi !

— Oui ; au traitement de début, ils ne demanderont pas mieux. Ils savent bien que le prétexten'était

pas sérieux et, à tarif égal, n'est-ce pas? on préfère un homme que l'on connaît.

— Tu es fou!

— Que veux-tu! je suis fait pour les besognes régulières et invariables. Pour réussir dans le monde, il faut de l'aplomb, du sens pratique... Regarde-moi, ai-je l'air d'un homme pratique?

Il avait analysé son état en bon physicien et, l'expérience terminée, procédait aux conclusions. Après le court essai de vie active qu'il venait de tenter, il était fixé sur son cas.

— Du moins, à l'usine, plus de soucis quand on a passé devant Syria. Dès que j'ai franchi la porte, ni lui ni Bœhm ne peuvent plus m'atteindre. Lorsque j'y étais, je travaillais à mon livre...

— Ton livre! dit Julien avec un sourire de pitié; est-ce en calculant des intégrales qu'on reconquiert sa liberté?

Ficard se retourna :

— Il est possible que mon livre ne paraisse pas. — dit-il sèchement, — et encore qu'il ne serve à rien; mais on ne tient jamais qu'à l'inutile ou au superflu. J'ai mis là mon plaisir; cela me suffit. Ah! quand j'aurai fini!...

Ses yeux brillèrent. Il ne songeait qu'à cette œuvre où, l'une après l'autre, toutes les notions physiques contemporaines étaient discutées et niées, où l'analyse était accusée d'altérer chaque

fait dès qu'elle tente de l'exprimer. Cette destruction méthodique était sa manière à lui de se venger de la vie.

— Ah ! quand j'aurai fini, tu verras !...

— En attendant, interrompit Julien, je me demande ce que tu fais ici ?

— Pourquoi cette demande ?

— Au lieu de me raconter des songes creux, ne devrais-tu pas être chez le Directeur ? D'autres peut-être ont déjà réclamé la place !

Ficard tressaillit :

— Tu as raison. Je ne sais plus ce que je dis. C'est le bonheur qui veut cela... A ce soir !

Arrêté sur le pas de la porte, il partit d'un rire léger, presque triste :

— Tout de même, quand nous regardions la Maison, il y a quinze jours, aurions-nous jamais cru?...

Julien répliqua lentement :

— Si l'on prévoyait, quel intérêt aurait-on dans la vie ?

Puis le silence reprit dans la chambre. La pluie avait cessé. Des gouttes échappées du chéneau s'écrasaient, à intervalles réguliers, sur l'appui de la fenêtre. Leur bruit mat, pareil à celui d'un balancier, comptait le temps. Julien avait déjà oublié Ficard ; il sourit à l'ivresse qui allait recommencer et, relevant le manteau, découvrit son or.

Il éprouva un choc. Il ne le retrouvait plus pareil :

« Comment ! il n'y a que cela ! »

Un voleur invisible avait dû en dérober une moitié. Les louis avaient perdu leur éclat. Un vernis de crasse miroitait sur les billets. Rien n'était changé cependant ; rien, sinon Julien, dont la fièvre tombait.

Il ouvrit sa commode, jeta son trésor sous une pile de linge et, rageusement, ferma le tiroir.

La réalité brutale avait chassé le rêve. Dégrisé, Julien analysait ce chiffre — cent seize mille — qui, au début, semblait colossal. Cent seize mille — moins de quatre mille francs de rente ! à peine de quoi vivre... Qu'est-ce qu'on peut faire avec quatre mille francs de rente ?

« Quatre mille ! pas même le moyen de se payer un domestique ! Pour acheter seulement un mobilier convenable, deux ans de revenu seraient nécessaires !... Et il s'était cru libéré, maître de l'avenir ! »

— Si, du moins, j'étais resté là-bas ! Ficard aurait dit vrai ; je faisais sauter la banque !

Ce mot : « la banque », évoquait en lui l'image de sommes fabuleuses, capables cette fois de satisfaire tout désir. Mais, au lieu de rester, entraîné par une timidité imbécile, il s'était sauvé dès le premier gain, comme si la chance, après avoir

tourné, ne devait pas lui rester fidèle encore vingt-quatre heures !

Il répéta :

— Quatre mille francs !

De même que la veille, après la lecture de la lettre du notaire, la conviction de retomber en pleine misère l'étreignit. Était-ce avec cela qu'il élèverait des enfants, paierait les toilettes de sa femme ? Ah ! le mariage ! encore un luxe accessible aux millionnaires ! Quant aux gueux de sa trempe, plutôt que de s'y résoudre, mieux valait pour eux se jeter en Meuse, une pierre au cou !

— Me marier ! allons donc !

Lui qui n'avait pas même pu jadis se payer une maîtresse qu'il aimait, comment avait-il songé à se payer des mioches par dessus le marché !... Sans doute il avait aimé ou cru aimer Thérèse. Passion de tête, roman du jeune homme pauvre que l'ennui submerge. Bonnes pour les séances de l'usine, ces divagations plaisantes ! La pensée vagabonde, le cœur s'exalte, l'imagination entonne un dithyrambe et les heures passent. Mais aujourd'hui l'usine était loin. En dépouillant la blouse, il fallait renoncer aux chimères. Quant aux souffrances que provoquerait sa décision, inutile de s'en soucier ; ne savait-il pas, du reste, qu'elles n'ont rien de mortel ?

Il haussa les épaules :

« Après tout, elle voulait que je choisisse, je choisis... »

— Peste ! on pourrait attendre longtemps que tu daignes accueillir les visiteurs ! dit une voix derrière lui. — Tu as beau laisser ta porte ouverte, l'argent ne te rend pas plus aimable !

Julien se retourna et reconnut Gradoine :

— On frappe avant d'entrer, fit-il tremblant de colère ; nous ne sommes plus ici au laboratoire, mais chez moi !

— Pas brillante, la boîte, répliqua Gradoine inspectant la chambre ; je pense que tu vas changer cela ?

— Tu pourrais aussi enlever ton chapeau,
— C'est trop juste.

Gradoine obéit avec une affectation de respect et s'approcha d'un siège.

— Inutile de t'asseoir. N'as-tu pas compris que tu dois t'en aller?... Je suis ici le maître ; j'y reçois qui me plaît.

— Avant de partir, cependant, j'espère que tu m'offriras l'argent dont j'ai besoin.

Julien répéta :

— L'argent dont tu as besoin ?...

— Peu de chose : soixante-douze francs. Tu n'en es plus, dit-on, à tenir compte de ces misères.

Julien s'avança d'un pas vers Gradoine.

— Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures, dit-il, va-t'en !

— Je ne plaisante pas ; je réclame. C'est bien différent.

— Je te dois quelque chose ?

Les lèvres de Gradoine tremblèrent :

— Il m'importe peu que tu détrousses les riches : c'est œuvre de justice et tous moyens sont bons. Mais hier, à cette table où tu volais ton argent, Mordureux perdait le sien...

— Eh bien ?

— Eh bien, tu vas lui rendre !

Julien éprouva une seconde d'effarement. Il regardait Gradoine, se demandant quelle folie s'emparait de lui.

— S'il y a un voleur ici, dit-il enfin d'une voix glacée, ce n'est pas moi ; je n'ai jamais pris, que je sache, la place d'un camarade, encore moins son argent.

Brusquement Gradoine était devenu très pâle :

— Tu vas rendre, te dis-je ! Toutes les économies de Mordureux ont passé dans ta poche. Je les en ferai sortir !

— Essaye !

Gradoine reprit, exaspéré :

— Tu vas rendre !

La haine qui, une fois déjà, les avait fait se colleter, serrait de nouveau leurs poings, mélan-

geait leurs haleines. D'un mouvement rude, Julien saisit les mains de Gradoine et, visage contre visage :

— Allons, pas de bruit ! répliqua-t-il. Ce que tu dis est niais. Tu n'obtiendras rien de moi. On ne vole pas à la roulette ; on a la chance ou la guigne, et c'est tout. J'ai gagné ; tant mieux pour moi. Mordureux est décavé ; tant pis pour lui. Il ne mérite même pas une aumône ! C'est un joueur. Si on lui donnait dix francs, il se priverait de manger et, le samedi suivant, irait encore les perdre !

Gradoine fit un effort violent pour se dégager ; Julien serra ses mains à les briser :

— Ah ! je devine ce que tu vas répondre : la corruption de l'argent ; le premier venu, dès qu'il trouve un trésor, perd toute conscience et devient un misérable... Garde la tirade pour un autre auditoire ! Si tu étais devenu *riche*, tu comprendrais ; car je suis *riche ! riche !* et je m'en fais gloire ! Je le suis parce que je l'ai voulu. Je le serai plus, parce que je le veux encore. Pour être *riche*, il suffit de vouloir. Toi, avec tes injures, tes colères, tes rêves d'une société chimérique où chacun aurait son aise et rien à faire, tu n'as jamais eu cette volonté. Tu te contentes de crever d'envie, dès qu'un autre réussit. Eh bien, crève ! Ça ne me gêne pas !

Un éclair de raillerie méchante illumina ses yeux :

— Et maintenant, sors d'ici. Il est inutile d'insister ou de se battre. Tu sais que tu n'es pas le plus fort. Mieux vaut descendre l'escalier de plein gré que poussé par les épaules !

En même temps il obligeait Gradoine à reculer, l'amenait vers la porte, l'abandonna enfin. Celui-ci fit un geste farouche :

— Nous nous reverrons !

— Quand tu voudras !

Gradoine recula encore, parvint à la première marche :

— Et, cette fois, je ferai justice !

— Ou tu me supplieras de venir à ton aide !
répondit Julien faisant claquer la porte.

Puis, seul, il attendit que Gradoine eût quitté la maison. Il obéissait maintenant à cette voluptueuse exaltation que donne la lutte. Il avait repris conscience de ses désirs ; l'avenir, qui s'était dérobé tout à l'heure, venait de reparaitre. Il s'agissait bien de vivoter d'une rente ! L'argent qu'il avait là était la semence. A lui de la jeter dans le sol et de cueillir la moisson. Julien regarda le tiroir qui renfermait sa fortune :

« Quatre mille francs de rente, alors que cent mille risqués à bon escient doivent se doubler chaque année ! »

Un sourire découvrit ses dents aiguës :

« Quatre mille francs ! quelle bêtise ! J'aurai des millions ! » Il tendit les bras comme si déjà ces millions venaient à lui, et il appela :

— Madame Rolleu !

Que faisait-il dans cette chambre ? Il fallait partir tout de suite pour Paris, partir sans une minute de retard ?

— Madame Rolleu ! je m'en vais. Je quitte Angleur. Servez-moi à déjeuner, là, et réglez votre compte !

Pèle-mêle, maintenant, il jetait dans une valise des vêtements d'ouvrier, du vieux linge d'École, une garde-robe misérable, usée, qu'il n'avait jamais renouvelée depuis Paris. Affolée, M^{me} Rolleu installait un couvert.

Ayant enfermé son argent dans un mouchoir, à la manière des paysans, Julien le mit devant lui, sur la table et commença de manger. Le soleil avait percé les nuages. Des trains sifflaient éperdument. Il semblait que la nature entière voulût fêter son départ.

Julien dévorait joyeusement. En même temps qu'il contentait sa faim, il en sentait une autre exciter ses nerfs et réclamer des festins de meilleure sorte. Comme Angleur était déjà loin de lui, loin de lui cette comédie à laquelle le hasard l'avait condamné pour deux ans !

Était-ce bien lui, Julien, qui avait donné dans le panneau du ménage besoigneux, songé sérieusement à se payer une protestation vertueuse contre les abus sociaux? Était-ce bien lui qui avait aimé Thérèse? Il jugeait à sa valeur désormais un tel emportement : flambée de jeunesse, qu'éteindrait la première fille venue.

— Parbleu oui! une fille!.. Jolie besogne, j'allais donner ma vie pour revernir sa vertu!

Et il voyait encore Gradoine : posant pour l'ouvrier, celui-là, et n'étant plus déjà qu'un ingénieur déclassé; toujours à la limite de deux mondes, impuissant, enragé d'envie. Puis Ficard : rêveur sans volonté, jonglant avec des équations comme d'autres jouent au bilboquet, pour se distraire. Enfin les comparses : Bœhm, têtue et inepte, qui exécutait gratis les besognes basses de l'usine; Mordureux, l'ouvrier modèle qui avait évité jusqu'au bout l'estaminet pour succomber en fin de compte devant un tapis vert.

Tous étaient pareils, sans énergie, sans rôle apparent. Vers quels buts mystérieux cheminaient leurs vies? Quelle différence avec Julien, qui, même aux pires heures, avait rêvé la conquête du pouvoir social!

Mais, en levant les yeux, Julien aperçut la Maison; brusquement un mot de Ficard lui revint en mémoire :

« Détruire, c'est agir ; détruire plus, c'est agir mieux ! »

Détruire ! n'était-ce pas le plus clair de l'effort de tous ces inutiles ? L'un, méthodique et très savant, ruinait, en guise de passe-temps, cette science positive à laquelle la raison s'attache désespérément. L'autre, anarchiste et ignorant, ruinait autour de lui les notions de bien et de mal, vague religion naturelle qui succède à la religion morte ; il se bornait pour cela à en nier l'existence sans donner aucune preuve et, infatigable dans sa négation, entraînait la conviction, à force de la solliciter. Et comme le troisième montrait bien l'absurdité des hiérarchies, la vanité de cette autorité sur laquelle toute société se fonde ! imbécile, qui s'imaginait diriger la besogne, alors que, vieilli dans la routine, il ne soupçonnait pas les méthodes nouvelles ; officiel mouchard incapable de conduire la machine et qui pourtant se mêlait d'en critiquer la marche !

Oui, tous, conscients ou inconscients, tous arrivaient au même résultat. C'était bien la loi proclamée par Ficard : ils détruisaient sans savoir pourquoi, simplement par instinct. Julien lui-même, en conquérant ses millions, n'allait-il pas faire comme eux ? Dans la bataille qu'il se préparait à livrer, que de ruines dont il acceptait joyeusement la responsabilité, pourvu qu'elles le rendissent plus riche !

Déjà l'approche de cette bataille le grisait. En hâte, il prit son argent, sa valise, et descendit. Il ignorait à quelle heure partait le train pour Paris : qu'importe ! il irait d'abord à Liège, finirait sa journée partout ailleurs que dans ce pays où il avait souffert. En arrivant à la gare, il voulut encore le regarder, graver dans sa mémoire le paysage noir d'Angleur, ces usines, ces maisons de deuil, ces cheminées fumantes. Il se rappelait un matin brumeux où, à la même place, il avait débarqué d'un compartiment de troisième et contemplé cet horizon. Qui lui aurait alors prédit sa fortune ?

Une joie éperdue souleva son cœur :

— Cette fois, dit-il, je prendrai les premières !

Le cri de Gradoine, s'installant à la place de Ficard, lui vint ensuite aux lèvres :

— A chacun son tour !

LIVRE TROISIÈME

I

Julien fit craquer une allumette et alluma une cigarette.

— Je viens aux nouvelles, dit-il, Dazenel s'inquiète.

Jauffraigne, qui fumait aussi, eut un léger haussement d'épaules. Il ouvrit une des fenêtres et dit à son tour :

— Quelle boîte ! Dès qu'on est deux, on ne peut y respirer.

L'embrasure, taillée dans le mur du Louvre, était si large qu'on y avait installé deux chaises. Des tentures en cretonne banale décoraient ce refuge. Sur l'autre muraille, à angle droit, une seconde fenêtre offrait le même asile. Le fauteuil

et la table de Jauffraigne occupaient l'espace entre ces deux réduits.

Julien rejoignit Jauffraigne dans l'embrasure ; des bouffées d'air y arrivaient, chaudes et parfumées.

— Avoir les Tuileries pour jardin et se plaindre ! murmura Julien.

— La vue sur la Seine est encore plus belle, répondit Jauffraigne.

Allant vers l'autre croisée, il désigna du geste le Pont-Royal, dont on commandait l'enfilade. Les voitures formaient là un double courant ; tandis que l'un s'éloignait avec lenteur, l'autre dévalait, entraîné par la pente. Cela rappelait le mouvement du sang qui bat dans une artère. Il semblait que de cette circulation régulière dépendît l'existence d'un être invisible et colossal.

— Ici, du moins, continua Jauffraigne, on voit Paris.

— Que c'est beau ! dit Julien.

Depuis deux mois qu'il était de retour à Paris, il ne se lassait pas de l'admirer. Les rues lépreuses d'Angleur, les colonnades appliquées aux maisons liégeoises lui avaient appris à goûter mieux l'harmonie discrète de ses façades et la grandeur de ses horizons.

Jauffraigne ajusta son lorgnon :

— Mâtin ! la jolie femme qui passe !

— A Paris, toutes les femmes sont jolies, murmura Julien.

— Une suffit.

— L'aimes-tu ?

— Comme un fou... pour le moment.

Ils se turent. Leurs deux silhouettes se détachaient en pleine lumière. Malgré leur élégance, elles contrastaient étrangement : Jauffraigne mince, les yeux clairs, le visage effilé ; Julien, le front carré, les épaules massives, un air de volonté toujours tendue.

— Dazenel..., recommença Julien.

Jauffraigne se retourna brusquement :

— Dazenel m'embête. Il faut pourtant se montrer raisonnable ! Sa Compagnie était à fond de cale. L'idée lui vient de solliciter à son profit les travaux du Mékong. Chacun est libre d'écrire à un ministre ; cela ne coûte rien, pas même un timbre. N'importe ! parce que c'est lui, nous laissons dire que son projet a des chances d'aboutir, le public s'emballe, les actions...

Il s'interrompt :

— A combien sont aujourd'hui les actions de l'*Indo-Chinoise* ?

— 280.

— Partir de 92 et arriver à 280, qu'est-ce qu'il veut de plus ?... Je ne suis pas le ministre des Colonies, je suis son chef de cabinet ! Ce n'est pas moi qui

signe, c'est Mage, n'est-ce pas? Que Dazenel vende le papier qui l'embarrasse et nous fiche la paix!

— C'est bien... je lui annoncerai que tout compte fait...

Jauffraigne se mordit les lèvres :

— Ne lui dis rien, c'est inutile.

Le soleil maintenant descendait derrière les arbres des Tuileries. Des rayons traversaient les branches et noyaient les parterres dans une vapeur rousse. Éclairé par transparence, l'écran sombre des massifs avait perdu toute forme réelle. Il semblait qu'une main furieuse jetât dessus des taches rondes, orange, grises et or.

Jauffraigne reprit avec un air d'abandon :

— Dazenel rend vraiment les choses trop difficiles. Je le supposais plus adroit. En lisant son devis, un imbécile aurait compris qu'il cherche à nous voler.

— Je ne crois pas, répondit Julien sans laisser deviner s'il doutait de l'affirmation ou simplement du vol.

— Mage lui-même s'en est aperçu!

Un sourire effleura les lèvres de Julien :

— C'est moi qui ai préparé le travail, dit-il; je ne demande qu'à le défendre.

— En es-tu bien sûr?

— Dazenel m'envoie pour cela.

— Ce n'est pas une raison.

Jauffraigne jeta un regard aigu sur Julien, qui demeurait impassible. On sentait dans sa mauvaise humeur une inquiétude secrète.

— Qu'as-tu fait en Belgique, pour changer ainsi ? demanda-t-il soudain.

— A quel propos, cette question ?

— Autrefois tu étais l'homme rangé, convaincu, exemplaire ; aujourd'hui tu affectes d'être sceptique, tu joues au plus fin, ce qui, avec moi, est une bêtise, je t'en préviens.

Le sourire de Julien reparut :

— Je ne suis qu'un fidèle interprète. Interroge Dazenel.

Jauffraigne fit un geste railleur :

— Ah ! Dazenel !...

— Mon cher, interrompit Julien, il fut un temps où tu admirais sa manière. Promettre *oui* au moment où l'on décide *non* te semblait alors le dernier mot de l'habileté.

Julien souleva d'une main distraite le Bouddha qui décorait la cheminée et, tout en le maniant, poursuivit :

— Changer !... Parbleu, qui ne change pas ? Chaque métier met sa marque sur celui qui l'exerce. On doit se faire une manière d'être pour vendre une aune de toile et une autre pour obtenir une concession de travaux au Tonkin. Le fond des idées varie aussi. J'ai pu croire que la science

aidait à la fortune. Une simple expérience a prouvé mon erreur. Dans la société actuelle, il importe peu de savoir. En revanche, il faut vouloir. Le monde est un trésor où chacun puise et il y a place pour tous.

— Place pour tous? répéta Jauffraigne. Qui-conque veut passer au premier rang de la foule est bien forcé de housculer ses voisins!

Il acheva, songeur :

— Presque toujours, même, on commence par ses amis.

Un coup léger fut frappé à la porte. Un huissier apportait des dossiers.

— C'est bien, fit Jauffraigne, mettez cela sur la table.

Julien, tourné vers le quai, avait repris sa contemplation muette. De ce côté les rayons du soleil couchant remontaient librement la Seine, mettaient au-dessus du fleuve un fleuve de lumière qui dépassait les berges, baignait les façades, les arbres, le ciel même. Lentement son flot d'or rougissait comme si, lui aussi, se chargeait de limon.

Un silence pesant s'établit. Chacun des mots, jusqu'alors, avait semblé tendre vers un but caché. Au moment de l'atteindre l'un et l'autre paraissaient hésiter. En même temps leur masque d'indifférence tombait. Ramenés au souci véri-

table qui seul les occupait, ils oubliaient la comédie jouée et redevenaient sincères.

Jauffraigne releva la tête :

— J'en suis fâché, dit-il; mais l'affaire va mal.

— Il y a du nouveau?

— Mage a reçu d'autres propositions. Grichner ferait les fonds. Par un hasard curieux, son projet suit exactement le vôtre, sauf les évaluations qui deviennent raisonnables. On les croirait du même auteur.

— On croit ce qu'on veut.

— Connais-tu ce Grichner?

— Dazenel m'a envoyé chez lui deux ou trois fois.

Jauffraigne eut un mouvement d'impatience :

— Pourquoi t'en défendre? Grichner a parlé de toi en termes tels qu'on pourrait supposer de sa part plus que de la sympathie... Mes compliments! A tant faire que de fréquenter chez un banquier juif, tu sais choisir...

— Grichner peut avoir des chances, — riposta Julien d'une voix mordante; — Dazenel connaît trop le prix de ton dévouement pour s'inquiéter de si peu.

— L'intérêt de l'Etat n'a rien à voir avec Dazenel.

Julien partit d'un éclat de rire :

— Je t'en prie, ne me prends pas pour le public.

Tu te moques de cet intérêt, plus que moi ! C'est d'autant plus raisonnable que tu n'en es pas officiellement chargé.

La porte s'ouvrit encore, mais sans qu'on eût frappé, cette fois. Une femme entra en coup de vent. Le visage de Jauffraigne s'éclaira :

— C'est toi ? Tu ne nous déranges pas.

— Bonjour ! répondit-elle. Je suis pressée. As-tu cette loge ?

Dès le premier mot Julien crut reconnaître la voix. Elle évoquait en lui des souvenirs lointains.

— Ne me laisseras-tu pas, au moins, te présenter Dartot ? reprit Jauffraigne. C'est un ami.

Il se tourna vers Julien :

— Madame de Biennes...

Celle-ci inclina légèrement la tête, puis, d'un ton où nulle émotion ne paraissait :

— Monsieur...

Elle mit ensuite l'enveloppe dans son carnet de visite :

— Merci.

— Où te reverrai-je ?

— Au théâtre, mais tard...

D'un mouvement rapide, elle salua encore Julien et disparut.

Une joie traversa le regard de Jauffraigne, joie d'enfant qui manie pour la première fois de sa vie une belle montre :

— Délicieuse, n'est-ce pas ?

— Charmante.

— C'est absurde ; mais je l'aime !...

— Tu as raison, répliqua Julien qui prenait son chapeau.

— Tu t'en vas ?

— Je reviendrai un autre jour. Je m'en voudrais de troubler tes rêves.

A son tour, Julien gagna la porte. Sans se l'avouer, il obéissait au désir de revoir cette femme. Dans la pénombre du cabinet de Jauffraigne, il n'avait pu distinguer son visage. Cependant, plus il y pensait, plus il sentait qu'elle tenait à son passé.

Dès qu'il fut dehors, ses yeux, guidés par un instinct, la retrouvèrent. Elle se dirigeait vers le Carrousel, sans hâte, avec une grâce nonchalante. Résolu à pousser jusqu'au bout l'aventure, Julien pressa le pas. Il allait presque atteindre M^{me} de Biennes quand, se devinant suivie peut-être, celle-ci tourna la tête. Aussitôt Julien n'hésita plus. La dernière réunion Méhaut était tout à coup revenue dans sa mémoire : autour de la table, son père, M. Foudras et le couple Gridal hument le thé servi ; tandis que M. Méhaut apporte une tasse à Julien, une jeune fille aussi s'approche... Aucun doute possible ; en dépit de la particule d'emprunt et de la toilette trop riche,

c'était bien elle que Julien voyait là. Telle il avait quitté M^{lle} Gridal deux ans auparavant, telle encore il l'apercevait : même beauté régulière, même ardeur résolue dans le regard. Seul le sourire de jadis était fané, sourire de jeunesse ignorante que la vie avait effacé.

Durant une seconde, il sembla que ces deux êtres allaient se fuir ; cependant à peine leurs yeux se furent-ils rencontrés qu'une force imprévue les attira. D'un commun accord l'un et l'autre avancèrent et, comme des amis séparés de la veille, se tendirent les mains.

— Il y a longtemps qu'on ne vous a vu.

— J'étais à l'étranger.

— Restez-vous à Paris quelque temps ?

— Je ne le quitterai plus.

Les banalités d'usage s'arrêtèrent ensuite sur leurs lèvres. En se cherchant, ils avaient désiré sans doute parler d'autres choses. Au moment d'y arriver, leurs cœurs se fermaient et ils regrettaient d'avoir voulu les aborder.

— Marchons-nous un peu ? dit Julien.

Elle accepta d'un signe. Ils longèrent les squares du Louvre, arrivèrent dans la grande cour. Ils avaient l'impression d'errer à travers une ville morte. Aucune verdure pour égayer la tristesse des murs. Le peuple de statues qui les anime avait disparu sous le crépuscule commençant. La mé-

lancolie des pierres solennelles demeurait seule, oppressante et désolée.

— Que pensez-vous de moi? demanda enfin M^{me} de Biennes.

Julien répondit :

— Que pourrais-je penser? je ne sais plus rien de vous.

Elle suivit avec le bout de son ombrelle la rangée des pavés. Puis, relevant la tête et comme par défi :

— Si vous ne savez rien, vous avez compris. J'ai quitté mes parents pour agir à ma fantaisie. Cette vie m'étouffait. On m'a bien offert d'épouser un commerçant; mais la perspective de moisir derrière un comptoir ne m'a pas retenue. Et voilà... Je suis une fille perdue, c'est possible. Je suis en tout cas une fille heureuse. Je ne me plains pas.

Julien eut un sourire forcé :

— Jauffraigne ne paraît pas non plus se plaindre.

— Jauffraigne se contente de peu.

— Pourquoi? Vous vous disiez heureuse...

Le même défi qu'auparavant passa dans les yeux de M^{me} de Biennes :

— En tout cas, j'ai eu le bonheur que j'attendais; cela suffit.

Il murmura :

— Vous avez raison... ce bonheur suffit, puisque c'est lui que vous attendiez.

Une émotion involontaire l'étreignit. Il comparait leurs deux destinées et admirait qu'elles eussent abouti à un dénouement identique. L'un et l'autre, après avoir tenté de se plier à la médiocrité des vies honnêtes, avaient quitté la route droite pour trouver, hors des lois, ce qu'ils imaginaient le bonheur.

Comme si elle lisait dans sa pensée, M^{me} de Biennes reprit :

— C'est une chose étrange, n'est-ce pas, que j'aie pu me décider à cela? Vous rappelez-vous la petite fille que j'étais? Je vous aurais alors récité à volonté un chapitre de chimie, la série des Pharaons et l'histoire du Vinci, le tout accompagné de réflexions morales ou de préceptes d'hygiène. Pour récompenser tant de sagesse, j'ai eu le choix entre les délices conjugales au fond d'une boutique ou le plaisir de faner pieusement ma jeunesse en qualité d'institutrice. Qu'auriez-vous fait à ma place?

— Peut-être aurai-je cherché un homme de mon goût qui voulût bien m'aimer...

— Peut-être aussi avais-je cherché, qui sait? Sa voix trembla légèrement :

— Vous étiez ambitieux; la fortune, disait-on, vous souriait. Nos diplômes auraient pu voisiner sans déchoir. Mais vous êtes parti...

Tandis qu'elle parlait, Julien revoyait de nou-

veau cette réunion où, grondant de colère impuisante, il avait remarqué pour la première fois M^{me} Gridal et senti au cœur un brusque émoi.

— A cet âge-là, dit-il, les hommes ne voient pas qui les aime. Puis, quand ils ont appris à être clairvoyants...

M^{me} de Biennes acheva brièvement :

— Il est trop tard.

Julien leva les yeux sur elle :

— A moins qu'un hasard ne vienne...

Un brusque désir l'animait de reprendre ce roman qu'il n'avait pas su lire, autrefois. M^{me} de Biennes, silencieuse, gardait ses yeux baissés.

Les fenêtres du palais maintenant s'évanouissaient dans la nuit. On eût dit qu'un voile montait du sol, s'élevait peu à peu jusqu'à l'attique, pour gagner ensuite le ciel, où des étoiles rares apparaissaient.

Julien demanda tout à coup :

— Il faut donc être bien riche ?

M^{me} de Biennes ne sembla pas l'entendre. Il poursuivit à mi-voix :

— C'est plus qu'un hasard qui nous a rapprochés. Je ne crois pas au hasard, d'ailleurs. Qui-conque examine sa vie voit que tout y est combiné, machiné par une force invisible, rarement propice et souvent très injuste. S'il en est ainsi, pourquoi ne pas profiter de sa volonté momentanée ? Nous

sommes pareils. Nous avons des volontés de même trempe, des ambitions de même mesure, un égal mépris des conventions sociales...

Elle l'interrompit avec une raillerie affectée.

— Nous avons presque un passé commun...

— Raison de plus ! ne seriez-vous pas curieuse de l'évoquer ensemble ?

Elle détourna la tête :

— N'en parlons pas.

Julien retint mal un geste de dépit :

— Dans huit jours, j'espère que je vous plairai mieux.

— Pourquoi ?

— Parce que, dans huit jours, la partie sera jouée ; je saurai si je gagne.

— Vous vous mariez ?

— Où faut-il envoyer le faire-part pour vous mettre au courant ?

— Il serait plus simple de me dire tout de suite ce qu'il doit m'annoncer...

Julien laissa passer une seconde, puis la regardant en face :

— Volontiers. Ce sera : « J'ai conquis le premier million et je vous aime. »

— Vous êtes impertinent.

Peut-être éprouvait-elle à son tour le frisson passager du désir. Julien avait pris sa main, elle la retira et, d'une voix ambiguë :

— Au revoir !

Elle s'éloigna ensuite, se perdit dans le flot des passants qui traversaient la cour. Près de l'arcade qui donne sur la rue de Rivoli, sa silhouette reparut une fois encore dans la lumière, reconnaissable à son mouvement d'une grâce abandonnée. Puis tout rentra dans l'ombre : Julien ne la vit plus.

Immobile, il se mit à rêver.

Était-ce la beauté de M^{me} de Biennes qui l'avait entraîné à lui parler ainsi, ou bien une raison indéfinissable, parfum d'émotions lointaines, éveil de souvenirs demeurés chers malgré l'éloignement ? Il réfléchissait :

« Évidemment, elle serait une maîtresse délicieuse... »

Puis il haussa les épaules :

« Je suis en train de faire une bêtise ! »

Au lieu de se remettre en marche cependant, il continua de réfléchir :

« Une bêtise, certainement... Combien d'autres plus jolies, que je pourrais aimer sans gêner personne ! Il est toujours dangereux de marcher sur les brisées d'un ami... surtout quand on a besoin de lui... »

Malgré qu'il affectât de négliger ses scrupules, la pensée de Jauffraigne le troublait. Si la morale

n'était déjà plus à ses yeux qu'une convention destinée à rendre supportable la vie sociale, telle quelle, il avait peur de l'enfreindre. D'ailleurs, plus il étudiait le charme subi, mieux il sentait combien son plaisir tenait plus au rappel du passé qu'à l'attrait de cette femme. Il eût aimé prolonger ce plaisir, ne fût-ce que pour un soir. Que faisaient maintenant tous les êtres mêlés à ce premier drame de sa vie, drame qui s'était dénoué par son départ pour Angleur? Avaient-ils, comme Hélène Gridal, changé de condition et de visage? S'il les rencontrait, pourrait-il les reconnaître, ou les trouverait-il pareils à jadis?

Ce jour-là était justement un mardi : jour de thé chez les Méhaut... Julien eut envie tout à coup de tenter une promenade dans ce monde oublié. Ce serait comme une sorte de remontée vers le temps que M^{me} de Biennes avait commencé de faire revivre.

Il se décida. Il retournerait à son restaurant de la rue Gay-Lussac ; il se rendrait ensuite chez son cousin, puis irait s'informer de Chenu. Plutôt que de tuer sa soirée au spectacle, autant valait ce voyage dans l'autrefois !

La nuit complète était venue. La Seine, réverbérant les lumières, charriait des paillettes d'or. Au-dessus du fleuve, un large ruban de ciel obscur séparait les deux rives. En traversant le pont des

Arts, Julien eut l'illusion de quitter la vie présente pour rentrer dans une autre connue de lui, mais très ancienne. Les deux années d'Angleur s'étaient effacées. Il se revit sans place, sans argent, et cette vision rendant la réalité meilleure le fit tressaillir d'aise.

Tout d'abord l'évocation fut surprenante. Le décor des rues était intact. En arrivant au restaurant, Julien put croire que rien n'y avait changé. Derrière les glaces de la devanture, brillaient comme jadis l'immuable jatte de compote, les deux aralias étiques et la pile de serviettes. Mais, dès l'entrée, sa déception fut grande. A peine fut-il installé à sa table favorite qu'il vit un garçon nouveau.

— Tiens, dit-il, Pierre n'est donc plus là ?

Tout en essuyant le marbre avec une serviette, le garçon répliqua d'un air maussade :

— Pierre ?... ce devait-être avant moi... connais pas.

Si l'ancien personnel était parti, les patrons au moins, avaient dû rester. Julien s'attendant à les voir paraître, surveilla des yeux le comptoir : une femme vint l'occuper ; il ne la reconnut pas.

— Où donc est M^{me} Daleur ? dit-il au garçon qui apportait le potage.

— La patronne est morte.

Le garçon répondit cela distraitement, de même qu'il aurait dit : « Elle est à la campagne » ou « en voyage ».

— Quels plats Monsieur a-t-il choisis ?

Julien répliqua sèchement :

— Revenez plus tard : je ne suis pas pressé.

Ainsi le mobilier seul était demeuré. Maîtres, convives, tout avait été balayé, comme la poussière par le vent. Ce passé de deux ans reculait à une distance infinie. Un frisson de mélancolie secoua Julien :

« Est-il possible que mon absence ait duré si longtemps?... »

Il regretta d'être venu et commença de manger du bout des lèvres. La porcelaine épaisse, l'absence de nappe, l'habit crasseux du garçon, toutes ces choses qui jadis ne le choquaient pas, le frappaient maintenant et lui donnaient la nausée. Soudain le dégoût fut le plus fort. Julien jeta le prix du repas sur la table et se dirigea vers la porte. Au même instant un homme entrait.

C'était un vieillard en redingote sanglée. Un œillet à la boutonnière et des gants gris perle donnaient à sa toilette un air d'élégance qui contrastait avec la maigre chère du lieu. En voyant approcher Julien, il recula timidement.

Julien retint un cri de surprise. Le visage avait pu se rider : rien qu'au yeux, à ces yeux vacillants

et peureux. M. Gridal était facile à reconnaître. Lui, à son tour, examinait Julien, cherchait à rappeler ses souvenirs. Il y eut une seconde incertaine ; puis M. Gridal fit un imperceptible mouvement. Julien murmura d'une voix indistincte :
— Pardon, Monsieur.

Et il passa.

Cette rencontre avait été si imprévue que Julien avait obéi, sans réfléchir, à son premier instinct. Il traversa la place Médicis, s'arrêta devant la grille du Luxembourg et, seulement alors, se rendit compte de ce qui arrivait.

Pourquoi cette fuite, la gêne intolérable qui avait serré son cœur subitement ? Parce qu'il désirait la fille, fallait-il se cacher du père ?

« J'aurai donc toujours des scrupules ! » songea-t-il avec un geste de colère.

Par bravade, il résolut d'attendre et, revenu près du restaurant, guetta la sortie de Gridal pour l'aborder cette fois. Des étudiants descendaient le boulevard. Le Quartier Latin aussi avait changé. Aucun des êtres qui l'animaient deux ans plus tôt n'était là. Involontairement, durant son attente, Julien subissait la mélancolie que donne au voyageur l'arrivée en pays étranger. Dans les regards de tous ces inconnus, il croyait lire une surprise de le trouver parmi eux. Un brusque découragement alourdit son âme. Que lui impor-

taient les oubliés qu'il avait eu la pensée de revoir; il ne devait plus les rencontrer.

— Rentrons, dit-il.

Parmi eux, cependant, un au moins. — Chenu, — lui tenait au cœur. Il réfléchit encore :

« Ne pourrais-je aller chez lui ? Rien que chez lui... c'est tout près... »

Il partit aussitôt et se dirigea vers la rue d'Assas.

— Monsieur Chenu ?

— Quatrième, la porte à droite.

— Comment !... il a quitté sa chambre ?

— Oui, depuis qu'il est marié.

Chenu marié ! Ici encore le temps avait donné son tour de roue. Julien fut déconcerté. Il semblait soudain que le but de sa visite eût disparu. La transformation annoncée, le nouvel appartement, tout, à l'avance, déroutait son attente.

De même qu'autrefois, ce fut pourtant Chenu qui ouvrit lui-même.

— C'est moi, Dartot... dit Julien ; je viens pour refaire connaissance...

— Dartot ?... Ah ! parfaitement...

Une lueur d'inquiétude parut dans les yeux de Chenu :

— C'est bien.

Sans rien ajouter, il fit signe à Julien de le suivre. Trois portes donnaient sur l'antichambre

étroite. Chenu poussa l'une d'elles et, se retournant :

— Entre vite...

Au lieu d'obéir, Julien demeura sur le seuil, stupéfait. Revenait-il vraiment d'Angleur ? Quel prestige le ramenait au soir tragique où il avait pénétré pour la première fois dans cette maison, réclamant du secours ?

Même disposition de la pièce, même désordre. Sur les murs, des croquis de machines. Par terre, les malles traînant ; dans l'air, l'odeur âcre du tabac. Julien chercha des yeux le lit de fer qui servait de sofa et crut rêver. Un homme encore s'y tenait, le visage dans ses mains... Était-il possible que celui-là aussi fût revenu ? Julien avait laissé Gradoine en Belgique, attaché à l'usine Hœurste, sans espoir de retour ; Gradoine était présent, relevait la tête et disait :

— Est-ce que je te fais peur ?

Chenu reprit :

— Si tu veux fumer, il y a des pipes.

Il avait conservé sa voix bon enfant ; la phrase habituelle d'accueil était d'elle-même venue sur ses lèvres. Julien balbutia :

— Je te remercie.

Il se décidait enfin à avancer, prit une chaise, s'assit. Un silence s'établit ensuite. Chenu semblait à la fois attendre quelqu'un et redouter une

arrivée inopportune. Gradoine, souriant, regardait au plafond.

— J'ai appris que tu étais marié, dit Julien qui avait maîtrisé son émotion.

Chenu rougit :

— Chacun fait comme il l'entend.

— J'espère que tu es heureux.

— Je ne me suis marié que pour cela.

Sans laisser à Julien le temps de répondre, Chenu poursuivit :

— Ainsi, Gradoine et toi vous étiez ensemble là-bas ?

— Lui parti, ricana Gradoine, ç'a été plus fort que moi, j'ai voulu le retrouver.

— Tu es en congé ? interrompit Julien.

Gradoine haussa les épaules :

— En congé définitif.

— Peste ! Aurais-tu par hasard atteint le maximum ?

— Inutile avec moi de chercher le prétexte. Une gille à Bœhm et le tour est fait.

Un sourire effleura les lèvres de Julien ; il se retourna vers Chenu :

— Décidément on a tort d'aller à l'étranger. Les chances de misère y sont les mêmes qu'à Paris ; celles de fortune n'existent pas.

Chenu répliqua sèchement :

— Je croyais que tu n'avais pas eu à t'en plaindre.

— Pour ce que j'ai rapporté, il n'y a pas de quoi chanter un hosannah !

— Que te faut-il donc ?

De nouveau Julien eut un sourire ambigu. Gradoine était revenu à son attitude méditative. Chenu mâchonnait sa pipe entre les dents. Chaque fois qu'il aspirait une bouffée, la cendre rougissait et mettait un point lumineux dans la pénombre.

— Au fait, demanda Julien, quelles nouvelles apportes-tu d'Angleur ?

Brusquement Gradoine se leva :

— J'en ai une, au moins, qui t'intéresse. Trois jours après ton départ Mordureux s'est suicidé.

Un coup violent frappa le cœur de Julien. Il garda pourtant sa voix moqueuse :

— Et Ficard, est-il rentré au laboratoire ?

Gradoine ouvrit la bouche pour répondre ; mais, rencontrant le regard de Julien, il détourna les yeux et cracha par terre avec mépris.

— Qui était ce Mordureux ? interrogea Chenu.

— Un joueur, répliqua Julien brièvement.

— Moins heureux que toi, sans doute !

Julien fit un geste rapide :

— Il y a joueur et joueur. Si tu entends par joueur un homme qui recherche la volupté de l'émotion, le blasé à qui tout est bon, bille ou carton, pourvu qu'il y suspende sa fortune. Mordureux

en était un. S'agit-il, au contraire, de l'être qui choisit un but, tient pour justes toutes les voies qui l'y mènent, — de ces joueurs-là, j'en suis !... On n'a jamais vu jeter les cartes en cours de partie, sous prétexte qu'il s'en trouve une grasseuse dans le jeu. La société ne se gêne pas pour réserver les atouts aux privilégiés qui lui plaisent. Ne faisons pas, plus qu'elle, les délicats !

Sa voix, dédaigneuse tout d'abord, était devenue sèche. Ce retour aigre sur sa vie lui donnait une sourde irritation.

— Il est vrai, conclut-il, que tous les deux, vous condamnez la société; ce qui est plus facile que de l'améliorer.

— Je n'ai jamais dit que l'améliorer fût une chimère, répliqua Chenu lentement.

Il alla s'installer sur le sofa. La lampe éclairait mieux ses traits et Julien fut surpris de leur changement. Leur expression s'était modifiée, devenue plus résignée, presque lasse ou bienveillante.

— Autrefois pourtant... commença Julien.

— Autrefois j'ai pu croire à l'existence d'un ordre social où les individus, jouissant d'une pleine liberté, seraient nécessairement bons. Il suffisait, me semblait-il, pour hâter son avènement, d'un peu plus de science jetée sur le monde, de quelques êtres épris de justice et sachant — comme nous — quelles lois l'établiraient. Aujourd'hui...

Il se tourna vers Gradoine qui, toujours immobile, paraissait ne pas écouter.

— Aujourd'hui je comprends qu'il se fait tard. En attendant qu'on ait construit la maison neuve, pourquoi ne pas aménager l'ancienne? Socialement, il est bien vrai qu'un pauvre n'est rien; mais cent mille pauvres unis seraient une force irrésistible. Il serait si aisé de lever l'armée des misères, solidaire, fraternelle, de la dresser devant l'autre...

— La *sociale!* interrompit Gradoine, avec un rire sardonique.

Chenu se redressa violemment :

— Tais-toi! Ta compassion didactique vaut la philanthropie capitaliste! Notre mal, c'est de parler sans cesse du peuple, de vouloir le guérir et malgré tout, de le mépriser. Le peuple n'est pas une abstraction ou une donnée de problème. C'est une âme. Pour comprendre les besoins d'une âme, il faut l'aimer. L'anarchie ne l'aime pas. L'anarchie n'a que deux sentiments, haine ou dédain, suivant qu'elle regarde un riche ou un pauvre. Moi-même, quand je croyais en elle, j'adorais sa justice prochaine, non pour les bienfaits que cette justice apporterait aux déshérités, mais parce qu'alors ma valeur devait être reconnue et ma vanité satisfaite. Et c'est du jour où je me suis résigné à rester ce que je suis, — un ouvrier tra-

vailant avec son compas comme d'autres peinent avec la machine, — du jour où, redevenu peuple, j'ai épousé une femme du peuple, c'est de ce jour-là seulement que j'ai compris, que j'ai changé !

Il tendit les bras comme pour appeler à lui cet idéal nouveau de charité qui transformait son âme. L'objet de son culte était devenu différent ; le culte restait le même. Anarchie ou socialisme lui donnait la même extase religieuse.

Gradoine murmura :

— Je préfère les faits aux sentiments.

Soudain Julien tressaillit :

— As-tu saisi la recette ? — continuait Gradoine, s'adressant à lui. — Plus de justice : rien que la solidarité. Que les riches entr'ouvrent leur caisse : leur magot restera sauf !

— Ne parle donc pas de ce que tu ignores ! répliqua sèchement Julien.

— Effectivement ma bourse est vide. Je ne tue pas les gens pour la garnir, moi !

Julien se leva.

— Eh bien, oui ! j'ai gagné au jeu ! Et après ?... S'il faut croire à un mot, pourquoi ne choisirai-je pas : « l'argent » ! La solidarité, dites-vous ? Sera-ce en vivant isolés, besogneux, que vous trouverez le nécessaire pour l'exercer ?... La justice, telle que vous la rêvez ? Regardez les animaux ! Voyez-vous qu'elle soit mieux établie dans une

fourmilière que dans un État? J'ai travaillé douze ans : mon travail m'a juste valu de ne pas mourir de misère. Puis, en deux mois, sans que mon effort y soit pour rien, j'ai fait une fortune ; il m'a suffi d'acheter des actions, de les laisser monter et de revendre ! Encore me suis-je trop hâté ! car la hausse continue. Le peu qui me reste rendra le triple du prix d'achat... Non, point de justice, point de solidarité ! Le moindre capitaliste fait plus pour le salut du pauvre que mille bonnes volontés éparses pareilles aux vôtres. Il donne du travail, il paie, donc il sauve !

A son tour il s'emportait. Il se rappelait avoir dit, au même endroit : « J'en connais qui veulent conquérir leur place ! » Il éprouvait une ivresse à prouver maintenant que cette place était conquise.

— Il n'y a que deux camps dans le monde : les audacieux et les timides. Oser, c'est réussir ; hésiter et se plaindre, c'est accepter sa défaite !

— Tais-toi ! on entre !...

Chenu d'un bond s'était levé et courait vers la porte. Au même instant, une femme parut dans l'entrebâillement. Chenu la repoussa violemment.

— Va surveiller l'enfant ! je suis occupé.

Celle à laquelle il s'était adressé portait un costume très humble, à demi recouvert par un tablier de toile.

— Je te demande pardon, dit-il encore à Julien ; tu peux continuer...

— Ta femme, sans doute ?

Mû par un pressentiment, Julien regardait fixement Chenu. Après une courte hésitation, Chenu répondit simplement :

— C'est la bonne, elle vient pour le ménage.

— Même la nuit ! acheva Gradoine avec un sourire sardonique.

Julien reprit :

— J'empêche ta femme de venir, peut-être ?...

Les lèvres de Chenu tremblèrent :

— Ma femme est absente.

Il y eut un silence. Sans en découvrir la raison, Julien éprouvait une sorte d'inquiétude. Il ne doutait plus que la vie de Chenu tînt encore à la sienne par un lien caché.

— Allons, dit-il, je pars heureux de t'avoir retrouvé satisfait.

— Est-ce tout ce que tu avais à nous dire ? répondit Chenu d'une voix incertaine.

Julien réfléchit :

— Non. Je voulais te prouver que je n'ai jamais oublié tes bons offices.

Chenu fit un geste pour l'arrêter ; il poursuivit :

— Je suis maintenant le secrétaire d'un homme que tu dois connaître de nom : Dazenel, directeur de la *Compagnie Indo-Chinoise*. Il possède un cer-

tain nombre d'actions de sa Compagnie, et consent à en céder quelques-unes à ses amis. Ces actions sont aujourd'hui à 280 francs. Elles monteront encore pendant huit jours, au moins. Si le cœur t'en dit, viens me trouver, 12, rue du Quatre-Septembre. Je t'en ferai donner. En une semaine, tu gagneras le traitement d'une année.

Gradoine murmura d'une voix rageuse :

— Mes compliments ! Tu es fixé sur la hausse à un jour près.

— Je n'y ai pas de mérite. Il suffit de connaître ceux qui la provoquent.

Chenu releva la tête :

— Merci, dit-il, je n'ai pas d'argent disponible. Si j'en avais, ce ne serait pas pour le risquer à la Bourse.

Julien sourit d'un air un peu méprisant :

— Tu refuses ?

— Je refuse.

— Tant pis !

Chenu prit la lampe et se dirigea le premier vers la porte. Julien, qui le suivait, eut l'intuition qu'une autre porte se fermait dans l'antichambre. Quelqu'un, sans doute, fuyait, après les avoir écoutés.

Arrivé sur le palier de l'escalier, Julien reprit :

— Tu réfléchiras.

— C'est tout réfléchi.

— Au revoir !

Chenu se pencha sur la rampe pour mieux éclairer les marches :

— Adieu !

Le mot tomba doucement, pareil à un écho et Julien eut encore un mouvement de joie. Il lui était indifférent que Chenu n'acceptât point son offre. Ce revirement des rôles, seul, lui causait du plaisir. Deux ans auparavant, à la même place, l'un et l'autre avaient prononcé les mêmes phrases. Julien alors disait : « Adieu », tandis que Chenu répondait : « Au revoir ! » Demain, peut-être, Chenu, réfléchissant, le supplierait d'oublier son refus...

En se retrouvant dans la rue d'Assas, Julien examina les trottoirs déserts ; leurs lumières fuyaient, pareilles à deux rails en flammes. Auprès d'elles les arbres du Luxembourg tachaient d'un noir profond l'ombre bleue de la nuit. Julien respira allègrement. Sa confrontation avec le passé lui donnait une reconnaissance attendrie pour le présent. Chenu, Gradoine, semblaient se perdre à nouveau dans le néant dont sa fantaisie les avait tirés pour un soir et il les prenait en pitié.

Ah ! les pauvres êtres qui appelaient la Justice, à grand renfort de théories sociales ! N'était-ce pas la Justice qui avait conduit Julien à Angleur ; elle, touchée de son effort, qui lui avait jeté de quoi fonder une fortune ?

Julien se rappela sa première visite à Grichner. Envoyé pour une affaire banale, il l'expliquait en termes brefs, lorsque soudain le banquier l'avait interrompu pour lui dire : « Vous me plaisez. Apportez-moi un projet. » Quelle raison eût expliqué cette bienveillance inespérée, sinon la Justice encore, dont on niait l'existence ? Elle était partout, cette Justice, dans la vie de Julien, dans celle de Chenu, dans celle de Gradoine, ne daignant récompenser que l'énergie et obstinément sourde aux plaintes stériles !...

— *Le Soir !* les dernières nouvelles ! demandez *le Soir !*

Un camelot courait à la rencontre de Julien. A la vue de ce promeneur tardif, il continua d'une voix glapissante :

— La séance de la Chambre ! La crise ministérielle !

D'un geste fiévreux, Julien saisit le journal qu'on lui tendait. Un instant les lignes dansèrent devant ses yeux, sans qu'il parvint à les déchiffrer. Qu'allaient-elles lui annoncer ? Serait-il possible que le départ subit de Mage détruisît l'œuvre patiente de son effort, à l'heure même où tout en lui chantait le triomphe !

Il lut :

« Dernière heure. A la suite du vote émis à la

fin de la séance, le ministre de l'Intérieur a offert sa démission au président du Conseil. Le cabinet décidera demain s'il convient de l'accepter ou de se retirer tout entier. »

A mesure qu'il avançait, Julien éprouvait moins de stupeur que de colère. Ainsi, par cette aventure bête, ses projets risquaient d'être anéantis !

« Si demain avant neuf heures, songea-t-il, tout n'est pas réglé, la partie est perdue ! »

Il se raidit ensuite :

« Dieu merci ! j'ai du temps. Puisqu'il reste une chance, on peut lutter ! »

Il rebroussa chemin, oubliant les Méhaut.

Le lendemain, dès huit heures, Julien entra dans le cabinet de Jauffraigne. Assis devant sa table, celui-ci dépouillait fiévreusement les journaux. L'odeur matinale des fleurs arrivait par la fenêtre ouverte. Jauffraigne, sans se déranger, continua sa lecture.

— Eh bien, dit Julien, est-ce une crise décidément ?

Jauffraigne tressaillit :

— Tout est possible. Bonjour. Tu permets que j'achève ?

Julien prit un siège, l'approcha de la table, et s'assit sans répondre.

— Si tu viens encore pour ton affaire, poursuivit Jauffraigne, le moment est mal choisi. Nous avons, ce matin, bien d'autres choses à liquider.

— Écoute-moi d'abord.

— Je connais ton histoire par cœur.

— Tu la connais mal.

— Suffisamment pour savoir que tu ne dois plus compter sur rien.

Sans s'arrêter à la phrase, Julien reprit d'une voix nette :

— Il faut pourtant que la convention Grichner soit signée avant que Mage se rende au Conseil !

Une lueur traversa les yeux de Jauffraigne :

— Tu travailles pour la concurrence, ce matin ?

Indifférent à la raillerie, Julien répliqua sourdement :

— Combien pour obtenir cette signature ?

— Mon cher, je ne suis pas de ceux..., dit Jauffraigne en pâlisant.

Julien l'interrompt :

— Pas de bêtises. Nous savons ce que nous valons, et le temps manque. Ce que j'ai dû faire pour Dazenel, je le recommence pour mon compte. Je veux plus, donc je paie mieux. Combien ?

— Explique-toi.

Tous deux s'étaient mis à parler bas. Aucune pudeur ne les troublait ; mais ils se défiaient l'un de l'autre et leurs regards ne se quittaient pas.

Julien continua :

— Tu l'avais deviné... les propositions Grichner sont aussi les miennes. A force d'étudier l'affaire du Mékong pour Dazenel, j'ai fini par la connaître. Indépendante, elle doit rapporter de l'or. Liée à l'*Indo-Chinoise*, elle ne sauvera pas celle-ci et

court à un désastre. J'ai exposé la situation devant Griehner. Il a fait les fonds. J'ai en poche ce qu'il faut pour marcher seul. L'intérêt de l'État, celui de la future Compagnie, le mien, sont d'accord. Tu peux y aller sans risque.

— Pourquoi n'avoir pas avoué plus tôt?...

Julien haussa les épaules avec irritation :

— J'ai pu avoir des raisons pour le faire ; j'en ai aujourd'hui pour abattre le jeu. Pas de récriminations. Je demande un service : fixe le prix.

Ils se turent. Jauffraigne, impassible, réfléchissait. Julien éprouvait une angoisse violente. Jusqu'à la dernière minute, il n'avait pas douté que Jauffraigne acceptât le marché. Il redoutait maintenant un scrupule, cet effroi bête qui fait reculer les âmes faibles, dès qu'elles sont en face de la réalité.

Il murmura :

— Cinquante parts?...

Jauffraigne, toujours impassible, refusa d'un signe de tête.

— Soixante?... soixante-dix?... quatre-vingts?...
Je n'irai pas au delà.

— Cent, répliqua Jauffraigne.

A son tour, Julien réfléchit ; puis, il tira de sa poche un carnet, en remplit un feuillet et le tendit à Jauffraigne qui lut d'un coup d'œil. C'était un reçu de cent actions entièrement libérées. Comme

l'en-tête portait : *Compagnie du Mékong*, Jauffraigne dit simplement :

— Peste ! vous supposez déjà partie gagnée !

Il glissa le papier dans son portefeuille, prit un dossier dans un tiroir et se leva :

— Je vais chez Mage.

— C'est bien ; j'attends.

Cela s'était passé rapidement, sans bruit, sans geste qui trahît l'hésitation ou la surprise. Aux heures de crise, l'âme devient inerte. Les actes les plus graves paraissent aisés ; on s'étonne presque d'avoir craint si longtemps de les commettre.

Demeuré seul, Julien s'approcha de la fenêtre pour aspirer l'air. En dépit de son calme apparent, une intolérable impatience le dévorait. Il restait une heure pour décider Mage. Une heure ! quand dix minutes seulement étaient nécessaires ! La certitude de la victoire étourdit Julien :

« Du moment que Jauffraigne s'en est chargé, Mage signera ! »

Signer ! c'est-à-dire réaliser la chimère, lui mettre en mains des millions, avec le droit de les remuer à sa guise ! Depuis un mois il ne songeait qu'à cela : c'était cela, le faire-part annoncé à M^{me} de Biennes ; cela, toujours, qu'il aurait voulu crier, la veille, à Gradoine et Chenu pour leur prouver son triomphe !

« Il signera et l'*Indo-Chinoise* sautera !... »

Il se rappelait sa première entrevue avec Dazenel, le soir douloureux où une place de deux mille francs aurait suffi pour le combler de joie. L'heure de la revanche sonnait. L'élève allait battre le maître.

Extasié, Julien murmura :

— Comme tout est facile !

Au même instant, la porte se rouvrit :

— Il refuse de signer maintenant, dit Jauffraigne d'une voix brève.

— Pourquoi ?

— Il veut en parler au Conseil.

— Et le dossier ?

— Il l'a gardé...

Ainsi qu'au paravant tous deux avaient parlé bas. Les ripostes s'étaient succédées, rapides, comme dans un duel. Durant une seconde, leurs yeux s'interrogèrent.

— Tu mens ! reprit Julien tremblant de colère. Tu n'as rien dit à Mage !

L'idée lui venait que, payé par Dazenel et par Grichner, Jauffraigne jouait l'un et l'autre. Et, Jauffraigne restant muet, Julien crut à un aveu, reprit sans se soucier qu'on pût l'entendre :

— Tu imaginais peut-être que je me laisserais attraper comme Dazenel, qu'il suffirait de cette comédie pour empocher mon argent ? Tu as complé sans ton hôte. Lis donc mieux le reçu : la

Société n'est constituée que s'il y a monopole. Donc, pas de signature de Mage, pas de paiement pour toi. Ce serait trop bête de se livrer ainsi, sans garanties!

Un sourire de mépris plissa les lèvres de Jauffraigne :

— Les injures ne servent à rien. Je répète que Mage ne signera pas sans en avoir référé au Conseil. Avant deux heures, bonne ou mauvaise, une décision sera prise. Que te faut-il encore?

— Il fallait exiger...

— Eh! mon cher! le jour où un ministre tombe est le seul où il s'aperçoit de ses responsabilités!

A grands pas, les mains dans ses poches, Jauffraigne arpenta la pièce. Lui aussi était exaspéré. On devinait que tout à l'heure il avait dû essayer d'autres refus.

— Si tu l'avais vu! Une déroute! un affolement!... Des socialistes forment une majorité de hasard. Et après? Est-ce que cela compte, des socialistes?... Gaudissart ministre! uniquement bon à toaster dans les banquets ou à bénir les bustes officiels. Sans moi, qu'est-ce qu'il aurait fait?... Et il s'en va! dès la première rebuffade, peureux, geignant... il s'en va, sans même penser à moi!

Au même instant, le bruit d'une voiture roulant

sur le pavé des Tuileries se fit entendre. Une victoria à livrée officielle tourna l'angle du pavillon de Flore. Jauffraigne tendit la main :

— Regarde-le ! a-t-il assez la tête d'un imbécile !

Julien s'approcha aussi de la fenêtre, chercha des yeux l'équipage. A la pensée que celui-ci emportait sa fortune, il eut un cri de rage :

— Livrer le sort d'un pays à ces crétins !

— Ainsi le veut le suffrage universel !

— Le suffrage des marchands de vins, des vanu-pieds et des ratés !

Réunis dans l'embrasure, ils contemplaient la perspective des maisons, le ciel qui renvoyait le bruit énorme de Paris. Une colère pareille soulevait leurs âmes. Ce Paris était leur bien. De quel droit le leur enlever ? Ils auraient voulu supprimer la liberté, les lois, tout l'ordre social qui les avait produits et qu'ils ne pourraient plus exploiter.

— On appelle ça la République ! conclut Jauffraigne.

Julien fit un geste coupant :

— Qu'elle crève, mais qu'on nous laisse en paix !

Et ils abandonnèrent la fenêtre. Chacun avait oublié la présence de l'autre pour ne plus songer qu'à sa propre inquiétude. Le moment était venu où la destinée préparait le dénouement et réglait sans eux le sort de leurs ambitions.

— J'attends ici.

— Fais ce qu'il te plaira.

— Quand penses-tu que Mage revienne ?

— Pas avant dix heures et demie.

Puis ce fut un long silence. L'émotion qu'éprouve le joueur lorsque la bille est lancée, les oppressait. Ils désiraient agir, marcher, parler ; ils demeureraient inactifs, immobiles, muets...

Le premier, Jauffraigne tenta de s'arracher à ses pensées :

— Après tout, pourquoi démissionner ?

— Oui, pourquoi ? répéta Julien. Ils n'ont pas de raison.

Des banalités vinrent ensuite sur leurs lèvres :

— Comme il fait chaud !

— Mauvais temps pour les théâtres.

— Qu'as-tu fait hier soir ?

— Hier ?

Julien dut réfléchir pour retrouver l'emploi de son temps :

— Hier, j'ai rencontré Chenu. Tu le connais, je crois ?

— Oui... Toujours fou ?

— Marié.

— Je le sais... un sot mariage.

Les répliques alternaient, prononcées distraitemment. Deux étrangers s'étaient substitués à eux et parlaient de choses qu'ils ignoraient. Julien regarda

la pendule : une heure à peine s'était écoulée depuis que Mage était parti... Il continua distraitemment :

— Quelque grue pauvre?...

— Comment! tu ne sais pas?

Et Jauffraigne eut un rire léger :

— Cela t'intéressait, pourtant... Lucienne!... oui, Lucienne! C'est absurde, mais c'est ainsi.

— Lucienne!

Julien fit un haut-le-corps. Jauffraigne poursuivit :

— Encore une que la mairie hantait. A les entendre, toutes ne rêvent que d'être honnêtes!

Une colère passa dans les yeux de Julien. Il découvrait sa bêtise... Ah! bête! qui, hier encore, remerciait Chenu et lui offrait ses services! Bête qui avait adoré cette femme, cru en elle, tandis que, de concert avec son « prétendu », elle se débarrassait de lui! Il en était de cet amour comme des cendres chaudes qui paraissent mortes. Qu'un passant les secoue, elles rougissent au contact de l'air et revivent une seconde. Avec son annonce imprévue, Jauffraigne venait de le ressusciter, juste assez pour en faire voir la duperie.

Pour la première fois, Julien songea que la fortune pouvait l'abandonner et Mage ne pas signer. Un frisson d'épouvante lui glaça les os.

Les autres, le plus souvent, trouvent en eux-

mêmes leur raison d'agir. Ils croient au bien, à des lois de morale, à la solidarité qui doit unir l'humanité ; ou bien encore ils croient à une existence future chargée de les indemniser de leurs mécomptes et de leurs vertus. Lui, mettait la justice dans la vie, considérait cette justice ultérieure comme un épouvantail propre à effrayer les naïfs. Son existence morale se réduisait à des hésitations, à des remords capables de le gêner parfois, jamais de l'arrêter. Il résumait le bien dans ces deux termes : conquérir la richesse et en jouir. Que sa combinaison échouât : c'était une perte d'efforts sans compensation, un écroulement dans le rien...

Relevant la tête, il aperçut Jauffraigne dont le regard aussi exprimait une angoisse.

— A quoi penses-tu ? demanda-t-il.

— Je pense au plaisir de lâcher ces dossiers.

— Parbleu ! s'écria Julien, tu n'as rien à perdre, tandis que moi !... Que l'affaire rate, Dazenel apprend tout ; j'en suis pour mon travail et je perds ma position !

— Tais-toi donc ! Je risque autant, puisque Mage ne veut rien me donner, pas même un ruban rouge ou une recette !

— Tu n'avais qu'à mieux prendre tes précautions !

— Et toi, les tiennes !

Les répliques montaient, grosses de colère ina-

vouée. Ce n'étaient plus deux êtres, mais deux intérêts, que le fait seul de n'être pas solidaires rendait hostiles. En vain, savaient-ils que rien désormais ne pouvait changer la décision de la destinée, la chance possible de l'un semblait diminuer celle de l'autre et, récriminant contre leur défaut d'habileté, ils n'étaient pas éloignés d'en accuser leur concurrence.

Subitement leurs visages se détendirent. Un huissier entra, une carte à la main. Jauffraigne la prit avec un air de mauvaise humeur et lut à haute voix le nom qu'elle portait.

— Docteur Reydoux.

Julien fit un geste de surprise :

— Si c'est bien le même que j'ai connu, dit-il à mi-voix, il faut le recevoir. Cela aidera à passer le temps.

— C'est bien, dit Jauffraigne après avoir réfléchi, vous pouvez faire entrer.

Ils attendirent : Jauffraigne, irrité d'avance par les doléances de ce solliciteur ; Julien, se demandant si l'évocation tentée la veille allait se poursuivre, maintenant qu'il ne la désirait plus.

Ce fut bien le docteur Reydoux qui entra. Les épaules un peu plus maigres, les cheveux blanchis, il avait conservé sa démarche saccadée et son air d'ironie. Étonné de trouver quelqu'un auprès de Jauffraigne, il resta sur le seuil.

— Venez donc, docteur ! dit Julien. Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus. Voulez-vous que je vous serve d'introducteur ?

Il se tourna vers Jauffraigne :

— Un vieil ami, un de nos anciens, le docteur Reydoux...

D'un geste protecteur, Jauffraigne désigna un siège placé près de la table :

— Asseyez-vous, mon cher camarade...

M. Reydoux balbutia des remerciements, serra la main que Julien tendait, puis, ayant ajusté son lorgnon, expliqua sa visite.

Il voulait proposer au ministre un antilévieux susceptible de rendre les plus grands services dans les colonies ; malheureusement il venait d'apprendre à l'instant les événements de la veille et supposait qu'en revenant plus tard...

— Inutile, dit Jauffraigne.

Les Commissions ne démissionnent pas ; c'était une Commission qui s'occupait de ces affaires spéciales ; il suffirait d'envoyer des échantillons.

Au mot de « Commission », M. Reydoux eut un hochement de tête à peine visible.

— Toujours le fameux remède ? demanda Julien.

— Lui, toujours.

— Il continue à être bon ?

— Il continue.

— Est-ce vraiment vous, docteur, qui l'avez trouvé?

— Je crois bien que ce fut un homme arrêté depuis lors pour exercice illégal de la médecine. Il sauvait ses malades sans autorisation, ce qui est grave.

— Mais en quoi vous a servi, pour cela, le passage à l'École?

Le docteur, surpris, examina Julien :

— Il m'a permis de ne pas trouver absurde, *a priori*, l'affirmation d'un charlatan, répondit-il tranquillement.

M. Reydoux se leva ; comme Jauffraigne ne parlait plus, il jugeait l'audience finie.

— Attendez donc, dit brusquement Julien.

De nouveau le regard curieux du médecin fouilla les visages ; il avait l'intuition qu'on n'avait rien écouté de sa demande, mais que, troublant une discussion grave, il y servait d'intermède.

— Vous avez encore d'autres questions à me poser? demanda-t-il avec une raillerie involontaire.

— Une seule : nous sommes ici trois camarades réunis par hasard, trois hommes nourris de cette science qui doit sauver l'univers ! Admirez le résultat : sur les trois, l'un fait de la médecine, un autre de la politique, et le troisième des affaires. Cela ne prouve-t-il pas que la nourriture ne valait rien ?

Une lueur d'ironie illumina les yeux de M. Reydoux.

— Non, dit-il ; les uns avaient peut-être un appétit excessif et les autres mauvais estomac.

Jauffraigne parut sortir pour la première fois de sa rêverie :

— Dans les deux cas, conclut-il, la pension ne valait rien.

Il y eut ensuite un silence. Revenus à leur inquiétude, tous deux oublièrent maintenant M. Reydoux.

— Ah ! la science ! dit Jauffraigne. Depuis un siècle, elle doit guérir l'humanité. Où voyez-vous qu'elle ait donné du pain à ceux qui n'en ont pas ? Sera-ce en connaissant mieux les lois de l'hygrométrie que les hommes posséderont plus de bien-être ? Progrès et découvertes n'ont jamais eu qu'un résultat : accroître le plaisir des riches, aggraver le mal des sans-le-sous !

Julien haussa les épaules rageusement :

— L'instruction ! panacée destinée à remplacer les religions tombées au rebut ; superstition qui vaut les autres. Plus tard, quand la société prendra conscience de son intérêt, elle rougira d'y avoir cru !

— Faisons le bilan, continua Jauffraigne. Côté des idées : un catalogue de faits dont la signification échappe, l'impuissance radicale à dire pourquoi cela est...

— Côté moral : néant. L'homme est trop peu de chose pour que la science daigne chercher ce qu'il veut et où on le mène...

— La société est censée pourvoir à tout.

— La société ! une convention qui croulera, en dépit des gendarmes !

Tandis que Reydoux se taisait, leurs phrases avaient alterné, cri de révolte pareil à celui que poussaient Chenu et Gradoine, ces deux rêveurs ! Elles appelaient les mêmes destructions, maudissaient les mêmes causes ; mais ici, aucune extase, pas d'illuminisme religieux ; nul frisson de justice ou de tendresse ; rien que l'explosion d'égoïsmes en péril et d'ambitions déçues. On sentait que, dressés contre l'état social, ces deux êtres ne s'en tiendraient pas aux mots. Laissant aux timorés les menaces vaines, ils étaient résolus à renverser les obstacles, quels qu'ils fussent, qui séparaient leurs désirs de la réalité.

M. Reydoux, qui avait écouté impassible, murmura d'une voix légère :

— A dire vrai, je ne vous croyais pas si peu favorisés !

Il attendit une seconde et, comme aucun ne répondait :

— Il est possible, reprit-il, que l'École ne nous ait pas livré tous les bonheurs que vous en attendiez. Mais est-il sûr qu'elle nous en avait promis ?

Le mal n'est pas qu'il y ait une instruction, mais que cette instruction soit le privilège d'une minorité. Parce que nous ne sommes pas tout à fait des ignorants, nous nous estimons d'une race supérieure et méprisons ce qui n'est pas elle. Ne pas être un ignorant ! voilà bien quelque chose d'extraordinaire ! Aujourd'hui, aucun homme un peu délicat ne saurait l'être... Non pas que le savoir soit vraiment de mode, mais il dispense de deux ans de caserne : c'est appréciable. La loi égalitaire esquivée, on est d'ailleurs payé ; de quoi se plaint-on ?... En Angleterre, il faut être ouvrier avant que de suivre un cours d'ingénieur : voilà qui est mieux ! Au moins, les mains noires rappellent à l'individu son origine ; la science qu'il acquiert n'est plus un privilège de fortune, mais un résultat positif de sa volonté...

M. Reydoux s'arrêta ; puis, revenant à l'ironie qu'il semblait avoir quittée :

— Allons, dit-il, ne pouvoir porter le globule du mandarin vous désespère. Le jour où chacun en aura le droit, vous cesserez d'y tenir. Il n'y aura plus alors de mécontents et l'élégance du peuple y aura gagné.

Il tendit la main à Julien :

— Enchanté de vous avoir revu. J'avais eu de vos nouvelles par un homme qui vous a rencontré hier, M. Gridal. Vous rappelez-vous sa fille ? Char-

mante !... Si charmante qu'un amoureux l'enleva... Quant à votre cousin Méhaut, retraité, bien veilli... Heureux homme ! il en mourra, ce qui, pour un bureaucrate, est encore une façon de tomber au champ des braves.

M. Reydoux gagna ensuite la porte. La tournure inattendue qu'avait pris l'entretien l'avait amusé. Les idées générales ne servent, le plus souvent, qu'à masquer des intérêts. Si peu qu'il devinât de la pièce, il était cependant certain que l'intermède avait assez duré.

Sans mot dire, Jauffraigne alla vers la fenêtre, tandis que Julien écoutait le mouvement régulier de la pendule. Rien ne pouvait plus distraire leur inquiétude. Il semblait même que l'inaction succédant au départ du médecin rendit plus intolérable l'angoisse de cette attente dont rien n'annonçait le terme.

Soudain Jauffraigne recula :

— Enfin !

La voiture de Mage rentrait à grande allure. Le tintement des roues sautant sur le pavé se détacha très clair, à travers le grondement sourd de la rue des Tuileries, puis cessa.

— J'y vais tout de suite ! dit encore Jauffraigne.

Julien ne bougea pas, ne répondit rien. Il avait devant lui l'horizon des Tuileries et ne le voyait plus. Il voulut retrouver le bruit de Paris, qui

jusqu'alors l'avait toujours bercé de promesses ; ses oreilles bourdonnaient ; il ne l'entendit pas. Avant cinq minutes, tout serait décidé !

La pensée d'une justice supérieure aux calculs humains l'effraya tout à coup. Si elle existait vraiment, pourquoi ne lui ferait-elle pas payer l'achat de Jauffraigne, la trahison envers Dazenel ? Une voix répondit en lui : « Dazenel, à cette heure même, cherche peut-être à éluder ses promesses. En affaires, aucune place pour le donquichotisme ou le sentiment. A chacun de prévoir les trahisures ! La lutte est à armes égales. » Malgré lui, cette voix ne le rassurait point.

« Si dans cette lutte j'avais à sacrifier des innocents, se demanda-t-il encore, que déciderais-je ? »

Un grand frisson secoua Julien. Quelle folie le prenait ? A quoi bon cette question, que jamais la réalité ne poserait ! Les seuls gens que Julien pouvait ruiner étaient des joueurs comme lui ; ils risquaient leurs capitaux à bon escient, s'inclinaient par avance devant la fortune, bonne ou mauvaise. Quant aux autres...

Un cri de triomphe retentit :

— Ils restent ! et c'est signé !

Julien se retourna, éperdu. Les joues enflammées, les lèvres secouées par un rire nerveux, Jauffraigne continuait :

— Quant à toi, mon petit, tu vas me faire le

plaisir de te taire jusqu'à ce soir. J'ai encore des actions de l'*Indo-Chinoise*; c'est bien le moins que je les liquide!

— Signé! répéta Julien.

Il balbutiait, n'arrivant pas à se rendre compte de la signification divine de ces deux syllabes. Ainsi, tandis qu'il imaginait des cas de conscience invraisemblables, tandis qu'il redoutait une justice mesquine, récompensant les enfants sages, la destinée une seconde fois le prenait dans ses mains puissantes et lui ouvrait l'avenir!

Sans le vouloir, ses yeux cherchèrent comme auparavant les Tuileries. Il ne vit que du soleil, un soleil de féerie qui semait partout de l'or, sur les branches, sur les marbres, au-dessus des futaies... L'autre fenêtre aussi ne laissait voir qu'un fleuve d'or, des maisons d'or, des berges baignées d'or. Une joie affolante dilata le cœur de Julien, monta vers son cerveau. Lui, le fils de paysan, le coureur de cachet, le chimiste honteux de la raffinerie d'Hœurste, il allait donc être un manieur d'hommes et de millions! Il voulut crier son ivresse; comme Jauffraigne, il partit d'un rire nerveux:

— Y as-tu songé! dit-il. Avant deux heures, Dazenel aura sauté!... Dazenel en faillite à cause de moi!

Jauffraigne l'interrompit brutalement:

— Es-tu fou ? je te répète que j'ai des actions à vendre. Je te défends de parler avant la clôture de la Bourse !

— Moi aussi, parbleu, j'ai des actions !

— Alors un paquet à jeter : c'est la baisse.

Ils se regardèrent en souriant. Le danger passé, la défiance disparaissait. Leurs âmes se retrouvaient, heureuses de communier dans le même idéal, se comprenant sans paroles.

— Tu donneras les ordres, reprit Jauffraigne ; je ne veux pas le faire du ministère.

— Après quoi, poursuivit Julien, j'irai rassurer Dazenel. Je ne me soucie pas qu'il vienne proposer un rabais !

De nouveau ils eurent un rire discret.

— A propos, dit Julien, connais-tu cette Gridal dont Reydoux m'a parlé tout à l'heure ?

— Non ; pourquoi ?

— Rien... J'avais cru...

Il s'éloigna d'un pas allègre. Son cœur sonnait une marche triomphale. Il songeait aussi qu'il pourrait maintenant prendre cette Gridal pour maîtresse ; Jauffraigne désormais lui était inutile...

IV

Julien remonta l'avenue de l'Opéra, flânant aux devantures. Il n'éprouvait plus, comme le matin, le vertige de la réussite, mais un calme profond. Ses membres avaient une souplesse inaccoutumée. Ses idées étaient légères, sa démarche alerte. Tout son être rayonnait de cette lumière intime qui révèle aux indifférents la présence d'un heureux et leur fait tourner la tête pour le mieux regarder.

Deux heures encore à attendre; plus que deux heures à garder le silence et la partie était gagnée; rien n'arrêterait plus sa marche vers l'avenir merveilleux qu'il s'était préparé.

Le soleil avivait les couleurs des magasins. C'était un de ces après-midi somptueux où la lumière accable, où la circulation s'arrête dans les rues, prise de léthargie. Un étalage retint Julien. Il y avait là des porcelaines à tons glauques dont l'émail semblait une couche d'eau fixée sur la

pâte. Un instant, Julien examina les pièces exposées. Il eut envie, maintenant qu'il était riche, d'en acheter une, mais ne bougea pas.

« Deux heures encore ! » songeait-il.

Ses pensées s'échappèrent. Il revoyait sa matinée, l'attente dans le cabinet de Jauffraigne, la visite à Grichner qui avait suivi, une tentative inutile enfin pour approcher Dazenel. Il se demandait : « Pourquoi Dazenel n'était-il pas là, lui qui est toujours à son bureau le matin ? » Tout inquiète dans certains cas. En temps normal, il n'aurait pas remarqué cette absence ; ce jour-là, il la trouvait bizarre. Pour la centième fois, peut-être, il se reprit à examiner son plan, imagina les accidents possibles...

La catastrophe de l'*Indo-Chinoise* devait être provoquée avant que Dazenel pût la connaître et se défendre. Rien de plus aisé que d'obtenir ce résultat. Le programme se bornait à deux points : se taire, puis, aux approches de la clôture, donner en Bourse la nouvelle relative au Mékong. Une panique devait suivre qui détruirait d'un seul coup le reste de crédit attaché à l'entreprise.

Au contraire, qu'une indiscrétion fût commise, Dazenel pouvait courir chez Mage, obtenir à n'importe quel prix l'annulation d'un contrat encore inconnu du public. En péril de mort, on ne regarde plus à faire des concessions.

Jusque-là Julien s'était cru seul maître du secret avec Jauffraigne et n'avait pas redouté ce danger. Tout à coup il eut un frémissement. L'affaire était venue au Conseil, donc un ministre quelconque pouvait parler. Si Dazenel était absent le matin, c'est qu'on l'avait informé, c'est que Dazenel savait...

Julien blêmit :

— Si c'était vrai ?

D'un effort violent, il étouffa l'inquiétude folle qui lui venait. Malgré tout, il voulait demeurer confiant dans son étoile. Il n'admettait pas que la chance, après l'avoir conduit si près du but, l'abandonnât. A quoi bon, d'ailleurs, discuter des possibles dont il n'était plus maître ? Il crut entendre la voix morne du croupier :

— Messieurs, les jeux sont faits, rien ne va plus !

Les jeux étaient faits, rien n'allait plus... S'étudiant à marcher sans hâte, il continua sa route.

— Le Directeur est-il là ? demanda-t-il en arrivant.

L'huissier répondit sans se lever :

— Il y a une femme près de lui... du petit monde.

— Pourquoi n'est-il pas venu ce matin, comme d'habitude ?

— Mais il est venu, monsieur, il paraissait même de bonne humeur !

En dépit de sa maîtrise, Julien ne put retenir un mouvement de joie.

— Alors, rien de nouveau?

— Rien.

— Prévenez-moi quand il sera seul. J'ai à lui parler.

— Entendu, monsieur.

Julien s'engagea dans le couloir. Subitement ces propos de domestique venaient de le rassurer. Puisque rien n'avait paru changé dans les allures du maître, il fallait renoncer aux craintes, à ces écarts d'imagination qui font perdre le sentiment des réalités. De cette alerte il ne devait retenir qu'un enseignement : l'importance absolue du secret gardé jusqu'au bout!

En passant devant le cabinet directorial. Julien tendit l'oreille. Un grand silence régnait, ce même silence hypocrite qui, jadis, l'avait si bien troublé. Il entra ensuite dans son bureau. C'était une des nombreuses pièces vides dont les portes étiquetées énuméraient au public le détail d'une entreprise colossale.

Quel contraste entre l'apparat du couloir et la misère du mobilier! Ici un tréteau de dessinateur, quatre chaises de paille, rien sur les murs, ni sur la cheminée. A l'idée qu'un homme de peine en livrée et un riche tapis d'entrée suffisaient à rassurer les intérêts, Julien ne put se défendre

d'une ironie. Involontairement il évoquait « ce petit monde » dont l'huissier s'était moqué et qui, à ce moment même, se laissait envelopper par l'éloquence fleurie de M. Dazenel.

Quelque malheureuse, sans doute, ayant risqué dans l'*Indo-Chinoise* ses maigres économies. Peut-être, émerveillée de la hausse, s'informait-elle si l'heure de vendre n'était pas venue. Julien crut entendre la réponse :

— Vendre ! vous n'y songez pas ! au moment où nous allons créer un service du Haut-Mékong !.. Avant quinze mois vous toucherez sept pour cent.

Et le « petit monde » repartirait, la tête pleine de mots patriotiques, incapable de retrouver au juste sur la carte le Haut-Mékong, mais ravi d'aider, lui aussi, à l'extension coloniale...

Julien haussa les épaules :

« Imbécile ! demain, tu n'auras plus le sou ! »

Cette ruine du « petit monde » était une de ces conséquences lointaines et fatales sans lesquelles aucun acte humain ne serait possible. Quand un grand navire passe, il laisse derrière lui des vagues qui cheminent et renversent les barques trop légères ; faut-il, pour cela, lui interdire de marcher ?

Une horloge sonna. Les rêves de Julien changèrent. Il ferma les yeux, n'eut plus de pensées que pour le temps dont ces coups lointains lui

annonçaient la fuite égale. Dans une heure, maintenant, tout serait terminé !

L'huissier mit sa tête à la porte :

— Le Directeur vous demande.

— Il est seul ?

— Non, je crois que la femme est toujours là...

L'huissier dit « la femme » comme il avait dit tout à l'heure : « du petit monde ». Il éprouvait, d'instinct, le mépris de l'actionnaire pauvre.

— Avez-vous demandé le nom de cette femme ?

L'huissier fit un geste d'humeur :

— Grenu... ou Chenu...

Julien, stupéfait, se dressa. A l'idée de se retrouver devant Lucienne, il éprouvait une émotion soudaine, inexplicable, mélange contradictoire d'embarras et de curiosité. Un flot de souvenirs l'étourdit. Pas une fois, depuis deux ans, il n'avait songé à ce roman. Le mariage même de Chenu avait moins excité sa jalousie que blessé son amour-propre. Tout à coup, du fait seul que Lucienne était là, ce roman revivait, douloureux, irritant... Ainsi de ces rubans que l'on cache au fond d'un tiroir après les avoir couverts de baisers. Le temps s'écoule ; puis, un jour, en cherchant autre chose, on les retrouve et à leur vue le cœur tressaille ; qu'il ait oublié lui-même, il n'en éprouve aucun remords ; ce qui l'irrite, c'est qu'on ait pu ne plus l'aimer !

— Dépêchez-vous, dit l'huissier. Le Directeur a l'air pressé.

Julien partit d'un pas nerveux. Il s'effrayait à mesure qu'il approchait ; comment aborder en inconnue cette femme qui avait été son âme et sa chair ?

— Attendez que je vous annonce, reprit l'huissier.

— Laissez-moi, dit rudement Julien.

Il atteignit la porte, frappa un coup léger, puis, sans même attendre la réponse, entra, la tête raide, les yeux à terre.

— Bonjour ! dit M. Dazenel. Je vous dérange, mais madame s'autorise de l'amitié que vous lui avez témoignée, que vous lui témoignez encore, pour m'adresser une demande que j'hésite à lui accorder sans votre assentiment.

Un sourire éclaira son visage ; il devinait une ancienne maîtresse. Julien, qui n'avait pas encore levé les yeux, regarda enfin Lucienne.

— M. Chenu, en effet, dit-il sourdement, est mon ami.

Il fut surpris d'avoir insisté, sans le vouloir, sur le nom de Chenu. Il avança ensuite d'un pas :

— Comment allez-vous, madame ?

Lucienne répondit, si bas qu'on l'entendit à peine :

— Je vais bien...

L'un et l'autre, à l'approche de cette entrevue, avaient craint que, malgré eux, un cri ne leur échappât, cri de colère ou de regret ; ils n'éprouvaient rien, rien que le saisissement de se trouver changés au point d'être méconnaissables.

Était-ce bien Lucienne, cette femme vêtue en boutiquière endimanchée ? Ses doigts qui, jadis, voltigeaient autour de l'étoffe pareils à des papillons prisonniers de l'aiguille, gonflés, déformés, n'avaient même pas de gants pour les cacher. Une tourmente avait emporté sa jeunesse. L'être qui se trouvait là était déjà sans âge, flétri par les privations et les besognes du ménage, si vulgaire que Julien doutait de l'avoir jamais aimé.

Elle, de son côté, examinait Julien avec une sorte d'effroi. Ce n'était pas seulement le costume qui en faisait un autre homme. Elle cherchait en vain cette franchise qui, au cours de leurs disputes, permettait autrefois de lire dans ses yeux comme dans un livre. Ses lèvres ne souriaient plus. Son regard se dérobaît. Lui aussi était devenu un être nouveau, qui l'effrayait sans qu'elle pût deviner pourquoi.

Trouvant que le silence se prolongeait trop, M. Dazenel se renversa sur son fauteuil.

— Voici l'affaire, dit-il d'un ton léger. Madame voudrait profiter d'une offre que vous lui avez faite et me prie de lui céder quelques-uns des titres

qui nous restent. Bien que ce ne soit pas régulier, je suis très disposé à vous être agréable. J'ai tenu toutefois à m'assurer que tel est bien votre désir.

A mesure que Dazenel parlait, un effarement s'emparait de Julien. Lorsqu'il était entré, il s'attendait uniquement à liquider une affaire de cœur. Brutalement la destinée se dressait devant lui et le mettait aux prises avec ce cas de conscience que, le matin même, il refusait d'examiner.

Il balbutia :

— Mais... je n'ai aucun désir à formuler.

Lucienne l'interrompit :

— N'avez-vous pas, hier soir, promis à mon mari...

Il répéta :

— Promis ? je ne le crois pas... J'en ai parlé peut-être, comme on parle de mille choses... sans y attacher d'importance.

Il laissait tomber au hasard les mots, s'efforçait de rester calme ; cependant une tempête le bouleversait. L'heure suprême était venue : entre la ruine de « l'innocent » et l'arrêt de son ambition, il fallait faire un choix. Dissuader cette femme, c'était éveiller les soupçons, tomber peut-être dans un piège tendu par Dazenel. Quelles raisons donner, d'ailleurs, pour expliquer ce conseil ? S'il se taisait, au contraire... Ah ! pourquoi ne s'agissait-il pas d'un inconnu, d'un de ces innombrables pas-

sants qui, à ce moment, erraient sous les fenêtres ! Ceux-là, il les eût sacrifiés tous, allègrement, sans un remords !

— N'importe ! reprit Dazenel. Je tiens à faire honneur à votre parole. Une autre fois, soyez-en plus ménager. La réserve de nos amis n'est pas indéfinie.

— Je vous prie de ne pas donner suite... commença Julien d'une voix tremblante.

— Pourquoi donc ? Craindriez-vous que l'argent de madame ne soit pas ici en bonnes mains ?

Les yeux de M. Dazenel se levèrent. Julien frémit, croyant y lire une autre demande :

— Je m'explique mal, répondit-il vivement. Je voulais dire simplement que vous êtes libre d'agir comme il vous plaît. Dans tous les cas, je ne puis que vous être reconnaissant.

M. Dazenel inclina sèchement la tête :

— C'est tout ce que je désirais. Je ne vous retiens plus.

Julien se tourna vers Lucienne. M. Dazenel, qui suivait ses mouvements, reprit d'une voix impatiente :

— Me permettrez-vous de garder madame encore quelques instants ?... Nous n'avons pas fini.

Il attendit ensuite que Julien fût près de la porte :

— Nous disions donc vingt-deux actions...

Immobile dans le couloir, Julien écouta. Si grand que fût le silence, les voix de Lucienne et Dazenel ne lui parvenaient plus. Son cœur battait la fièvre, une lassitude accablait tous ses membres. Il lui semblait se réveiller, brisé, après une chute vertigineuse.

Qu'attendait-il encore, puisque le mot définitif était prononcé ? Il avait choisi !

Il fit un geste coupant :

— Est-ce ma faute ?

La fatalité avait amené Lucienne à l'heure où lui devait se taire : de quel droit le rendre responsable ? Le promeneur, qui marche sur une route, trouve aussi des insectes sous ses pas et les écrase sans remords. Pas un acte de vie sans destruction : c'était la théorie de Ficard, théorie qui, maintenant, apparaissait à Julien nécessaire, logique. On ne se révolte pas contre une loi de la nature, pas plus qu'on ne plaint ses victimes. On la subit et on se résigne !

Se résigner ! excuse facile... N'était-il pas le maître de provoquer la catastrophe quand il voudrait ? Ce qu'il avait déjà fait pour Jauffraigne et pour lui-même, il pouvait le faire encore. Douze heures de nouveau retard accroîtraient les risques, mais permettraient à Lucienne de revendre ses titres !

De nouveau les pensées de Julien tournèrent. D'où venait l'argent qu'apportait cette femme ? La

veille, Chenu avait refusé nettement de livrer au hasard d'une spéculation les économies de son ménage. C'était donc une épargne inconnue du mari. Un frisson de jalousie furieuse secoua Julien. Cette jalousie excusait le crime qu'il désirait commettre, le rendait juste comme un châtiement. Et, tout à coup, le conflit se dégagea de tous ces accessoires qui défigurent la réalité et permettent de l'interpréter à notre guise. Lorsque Julien était parti pour Spa, lorsqu'il avait abandonné Thérèse, il avait pu se croire le jouet de forces qui commandaient sa volonté. Cette fois, rien de pareil ; plus de pauvreté, ni de passion pour l'aveugler. La balance à faire était celle-ci : d'une part, un projet qui lui assurait définitivement la fortune ; de l'autre, la perte d'une somme infime d'origine douteuse, perte qui le vengeait, et même qu'au besoin il pourrait compenser.

Ce fut un trait de lumière. Comment n'avait-il pas songé plus tôt qu'il rendrait cet argent, s'il lui plaisait ? Vingt-deux actions, à peine cinq mille francs, une misère, puisqu'il était riche !

Il n'hésitait plus. Après s'être déterminé sous la pression des événements, il acceptait de nouveau son choix, rassuré par la réparation possible, mettant même son plaisir à en laisser l'heure indécise...

— Ça va bien, monsieur Dartot ?

Julien se retourna et reconnut le caissier.

— Où allez-vous ainsi. Bouchut ?

— Le patron m'appelle pour des titres à livrer. Savez-vous ce qu'ils ont à la Bourse ? on a baissé de cinq francs.

— Bah ! on en a vu bien d'autres, répliqua Julien.

— Évidemment... Quoi qu'il arrive, ce seront toujours ceux qui l'auront cherché qui paieront les pots cassés.

Arrivé à la porte de M. Dazenel, Bouchut se mit à rire et conclut :

— C'est comme à Monaco... plus il y a de joueurs, mieux la banque s'en tire !

Lui aussi, ce comptable intègre devant lequel dix ans de spéculation avaient passé, sans qu'il éprouvât jamais une tentation, il en était venu à l'opinion de M. Dazenel. Pourquoi plaindre cette masse anonyme qui court après le gain facile et que la ruine attend ? On ne plaint pas un joueur décavé ; on n'admire pas, non plus, celui qui gagne. Tous deux sont libres de leurs actes et savent à quoi ils s'exposent.

Julien crut s'éveiller d'un long sommeil. Tandis qu'il s'égarait à travers le dédale des sentiments, ce Bouchut venait de le rappeler à la réalité.

Oui, tous étaient des joueurs, Lucienne aussi bien que les autres ! Et dire qu'il songeait à lui

restituer cet argent ! Restituer !... En quoi la voulait-il ? Pourquoi ne pas rembourser, du même coup, tous les actionnaires de l'*Indo-Chinoise* ? Plus de chevalerie, plus de rêves !... Qu'il s'agit d'amis ou d'inconnus, de Lucienne ou de Mordureux, le devoir était pareil : ne pas rendre ! Il ne rendrait pas ! Il ne se mêlerait pas de corriger le sort. Les enjeux étaient mis, l'heure venue de lancer la bille ; tant pis pour qui perdrait !

Il releva la tête. Il n'avait plus qu'à prononcer le mot pour provoquer la catastrophe. Il en ressentit une joie éperdue. Mais, avant de franchir ce pas suprême, il s'arrêta encore. On eût dit que, pris d'admiration pour son œuvre, il voulût une dernière fois en contempler l'ensemble. Parvenu à ce sommet, il pouvait en suivre le déroulement tout entier.

Une à une il comptait les étapes : la maison paternelle, le lycée, les années à Paris, le séjour à Angleur, enfin sa rentrée à Paris... À mesure qu'elles se succédaient, le voyageur changeait aussi. Il semblait que la nature prévoyante le fortifiât contre le climat plus rude.

À l'enfant craintif du début, qui se figurait le monde pareil à une machine où tout est à sa place, neuf ans de lycée ou d'école avaient enseigné que la science règle cette belle ordonnance et qu'en dehors des diplômés la société n'a pas d'élus.

Comme Julien avait bien vu, en errant ensuite aux portes d'usine, le mensonge de ces promesses, la vanité de ces diplômes ! En revanche, la puissance de l'argent lui était apparue : non pas l'argent de l'épargne, maigre capital qu'amassent les besogneux pour parer au dénûment possible de leur vieillesse ; mais l'Argent, trésor anonyme et inépuisable, que des privilégiés gèrent sans contrôle réel, tandis qu'au-dessous d'eux la foule admire et paie.

Sans fortune, sans parents, uniquement riches d'une science vaine, la plupart des camarades de Julien s'arrêtaient là. Les uns, découragés, détruisaient, en guise de passe-temps, la certitude pharisaïque dont on les avait leurrés. D'autres imaginaient une société chimérique et, faisant table rase de la réalité, légiféraient pour une humanité parfaite. D'autres encore, impuissants, prêchaient la démolition sans but et le mal pour le mal. Lui-même n'avait-il pas été sur le point de se réfugier dans l'idéal de la vie bourgeoise et du ménage sentimental !

Brutalement, à la mort de M. Dartot, la destinée avait brisé cet idéal. L'amour est festin de riche ; l'honnêteté luxe d'après-dîner.

Sans un miracle, une effroyable chute allait terminer le voyage ; le miracle était venu ! Julien avait joué, gagné et reconquis sa liberté !

A Paris, enfin, l'œuvre s'était achevée. Devant Julien, le monde s'était découvert, dépouillé des conventions qui en masquent la vue. Aucune justice, mais un jeu de hasard où chacun risque sa mise. Ni bien, ni mal, mais des arrangements sociaux qui assurent à peu près aux joueurs leur place à la table où l'on joue. Point de Dieu, mais une force mystérieuse, jamais lasse des désastres qu'elle cause. Et, vraiment, Julien avait acquis les qualités désirables pour s'acquitter au mieux du rôle qui lui revenait dans la pièce : sang-froid, audace, âpre désir du gain, mépris des autres et de soi-même. De l'être initial, une seule trace avait jusque là subsisté ; pitié pour les faibles, solidarité involontaire avec leur douleur. Grâce à cette crise dernière, il jetait bas ce fardeau. Non seulement il ne s'effrayait plus de « sacrifier des innocents », mais il trouvait l'opération conforme aux lois de la nature, presque nécessaire.

Il respira largement :

— A chacun selon sa chance ! dit-il, résumant sa vie morale définitive.

Au même instant un bruit de sièges remués arriva du bureau de M. Dazenel. Lucienne, sans doute, allait sortir. Aussitôt le sentiment lui revint du lieu où il était et du temps qu'il perdait. Ses rêves firent place à une volonté unique : partir et finir l'œuvre ! Comme si une tempête l'emportait,

il prit son élan. Déjà il arrivait à l'extrémité du couloir, quand un cri l'arrêta :

— Julien !

Lucienne, le voyant fuir, avait employé d'instinct l'appel de jadis.

— Julien !... rien qu'un mot !

Il se retourna :

— Que me voulez-vous ?

Elle avait couru vers lui, résolue peut-être à une explication. Devant ce visage fermé, ces yeux durs où ne se lisait qu'une ironie mauvaise, elle se sentit défaillir.

— Je voulais..., dit-elle à voix basse. Hier soir, tandis que vous proposiez à vos amis de les faire profiter d'une bonne chance, j'étais là, par hasard, j'ai entendu...

— Ah ! fit Julien, c'était vous, la femme de ménage ?

Elle poursuivit :

— Alors j'ai eu confiance en vous. J'ai pris toutes nos économies, sans prévenir et je me suis présentée de votre part...

Julien pâlit : au moment même où il se décidait à l'acte irréparable, celui-ci se dressait en pleine lumière devant lui. Plus de subterfuges, cette fois, plus de faux-fuyants. Avant d'aller plus loin, il fallait le regarder en face, le toiser en quelque sorte. C'était plus abominable qu'il ne l'avait ima-

giné. L'argent qu'il allait faire perdre avec un mot, cet argent qu'il avait résolu de ne jamais restituer, était celui de Chenu. On l'avait pris à la dérobée et, sur la foi de son honnêteté, on le lui livrait !

Cependant sa volonté ne changea pas : il se tut.

Les yeux de Lucienne se voilèrent :

— Je devine ce que vous pensez...

Et comme il se taisait toujours :

— Pourquoi êtes-vous parti ? Je vous jure qu'alors il n'y avait rien. Plus tard seulement, quand j'ai vu que vous n'écriviez pas, que vous ne reviendriez jamais, et qu'il me trouvait une honnête femme...

Une sonnerie retentit. Julien eut un sourire cruel :

— On m'appelle ; je n'ai pas le temps...

Elle jeta sur lui un regard éperdu.

— Monsieur, dit l'huissier, le cabinet des Colonies est au téléphone.

— Vous voyez, répéta Julien, je n'ai pas le temps.

Et il s'éloigna, frémissant. Cet appel de Jaufraigne effaçait tout le reste. Il avait laissé passer l'heure ; un dernier incident peut-être avait surgi qui allait jeter au vent sa fortune !...

C'était la débâcle de l'*Indo-Chinoise* que Jaufraigne lui annonça. Impatient, il avait pris les

devants et fait connaître en fin de Bourse la solution donnée à la question du Mékong. En écoutant ce récit, Julien fut contraint de s'appuyer à la muraille. La stupeur qui succède aux grandes catastrophes immobilisait ses pensées. Il se rendait compte que la bataille était gagnée et cependant n'éprouvait aucun plaisir.

Jauffraigne conclut :

— Le feu a pris ; il n'y a plus qu'à lâcher la maison pour la regarder brûler !...

Sans même répondre, Julien abandonna l'appareil et obéit. Quand il passa devant l'huissier, celui-ci demanda :

— Monsieur s'en va déjà ?

Il répliqua, par habitude :

— Je reviendrai.

Bouchut, qui avait quitté Dazenet, lui cria :

— Pas d'autres nouvelles de la Bourse ?

Julien fit un geste vague :

— Je ne sais rien.

De nouveau la sonnerie du téléphone résonnait. Sans doute les premiers instruits allaient réclamer des renseignements. Julien passa la porte et descendit.

En arrivant devant la plaque de marbre qui célébrait dans l'escalier la gloire de l'*Indo-Chinoise*, il la relut machinalement.

« Demain, songea-t-il, je ferai décrocher cela ! »

— Rassurez-vous ! J'ai vu à l'œuvre votre dévouement, je connais votre zèle. Il ne sera pas dit que de braves gens comme vous seront mis sur le pavé par la faute d'un seul. Rien ne sera changé ici, rien, sinon le titre de la Compagnie et les méthodes...

Bouchut, les larmes aux yeux, l'huissier qui tenait encore en main la casquette aux initiales de l'*Indo-Chinoise*, les deux commis aux écritures, les agents du bureau des transports, tous entouraient Julien.

Un sourd murmure s'éleva. La reconnaissance s'échappait en paroles pressées. On balbutiait des remerciements, on avait envie de se prosterner. Ce sauveur inattendu, non seulement réparait le désastre de l'ancienne Compagnie, mais promettait des traitements meilleurs. Impassible en apparence, Julien écoutait cette musique divine. Jamais il n'avait savouré le plaisir de tenir ainsi en suspens des vies humaines. L'extase de ces êtres, le

besoin de s'agenouiller qu'il lisait dans leurs regards — mieux que leurs mots — proclamaient son triomphe. Tous, d'ailleurs, avaient assisté à ses débuts, ri de lui dans le secret des bureaux et l'on devinait qu'une terreur secrète se mêlait à tant d'humilité.

Il termina :

— Je n'ai plus besoin de vous pour le moment. Allez !...

La sortie commença. Avant de s'éloigner, on voulait approcher de lui et protester de son attachement. Il se laissait serrer les mains, répondait familièrement pour montrer qu'il se souvenait du temps où il était leur compagnon :

— Toujours à votre service, Bouchut... Je compte sur votre régularité, Jean...

Puis le cabinet de M. Dazenel se vida. Julien se retrouva seul, seul dans cette pièce dont il venait de prendre possession, seul devant la table couverte encore des papiers de l'*Indo-Chinoise*... Par la fenêtre ouverte, le bruit de la rue arrivait, pareil à un déferlement de vagues. Sur ce grondement indistinct, une voix de camelot se détacha :

— Demandez la dernière édition du *Jour* !... Le scandale de la Bourse !... La fuite d'un financier !...

Paris, à son tour, criait la disparition de Dazenel, la fin lamentable de son entreprise, l'avène-

ment glorieux de la Société du Mékong. Le soleil ruisselait à flots. Julien ferma les yeux et savoura son bonheur...

Il n'éprouvait aucun remords. Un calme délicieux enveloppait son âme. A vrai dire, il avait tant désiré la fortune qu'elle ne lui causait pas de surprise. Avant même d'en jouir, il en avait pris l'habitude.

Ce fut ensuite une impression exquise : il admirait ses calculs, sa maîtrise de volonté, le sang-froid qui lui permettait, à cette heure même, de se juger sans vertige. Quel chemin parcouru depuis le jour où il était entré dans ce bureau pour y entendre railler son ingénuité. Désormais plus d'hésitations, ni de rêves ; il traiterait les faits indépendamment de toute sentimentalité ; il n'aurait cure ni des intérêts de personnes, ni des intérêts sociaux.

Les personnes ? un élément nécessaire à la formation des capitaux, une matière première abondante et inerte, dont il faut tirer son bien-être. Pour y parvenir, toutes méthodes sont bonnes et le rendement seul importe.

La société ? Non seulement elle n'avait pas aidé Julien, mais, à y bien regarder, elle semblait avoir été le seul obstacle à son ambition.

Involontairement Julien sentit une rancune violente monter en lui contre cette puissance dont

tout l'effort tend à cataloguer les individus pour conserver intacte la répartition des fortunes. Point d'égalité en elle : l'argent seul détermine la séparation des classes. Point de fraternité : la loi n'a pour but que de protéger contre les déshérités l'injustice établie. Point de liberté enfin ; les vagabonds n'ont pas même le droit dérisoire de coucher à la belle étoile.

Ainsi peu importait la destinée : l'aboutissement était semblable. En dépit de son accent triomphal, la joie de Julien allait rejoindre la rage aveugle de Gradoine, la colère généreuse de Chenu, le mépris de Ficard. Une haine identique unissait tous ces êtres contre l'État qui les avait produits. Vainqueurs ou vaincus, tous également se proclamaient dupés et rêvaient de vengeance !

Julien frémit :

— Ah ! quand je serai riche !

Car déjà le présent ne suffisait plus. C'est une loi fatale que le désir engendre le désir ; d'autant plus avide qu'il a plus obtenu, l'homme ne fait que changer de rêve. Deux ans auparavant, Julien aurait accusé de folie qui eût prédit sa fortune. Hier encore, il la regardait comme un sommet au-delà duquel aucune escalade ne mériterait d'être tentée. Arrivé depuis une heure à peine, il trouvait déjà la vue médiocre et, revenu de son ivresse, songeait à d'autres cimes.

— Ah! quand je serai riche !...

La porte s'ouvrit. Julien tourna la tête, pris de colère contre l'importun qui le dérangeait et, tout à coup, se leva stupéfait : Gradoine était devant lui.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-il d'une voix brève.

Gradoine, les mains dans les poches, répondit simplement :

— Je viens te voir...

— Si tu t'étais adressé à l'huissier, comme tout le monde, tu aurais appris que je ne reçois pas !

— J'ai dit que j'étais ton ami. L'huissier m'a laissé passer. Ce qui m'amène, d'ailleurs, ne peut se remettre.

Aux derniers mots, une faible rougeur vint aux joues de Gradoine. Une telle fièvre brillait dans ses yeux que subitement Julien pressentit un danger. Il avança pourtant d'un pas, hardiment.

— Alors, dit-il, fais vite et va-t-en. Viens-tu me demander une place ?

Gradoine haussa les épaules :

— C'est un compte qu'il me faut.

— Mordureux ne te suffit pas ?

Julien étendit la main vers un bouton de sonnerie. Gradoine saisit son bras :

— Pas avant que tu m'aies entendu !

Durant une seconde, leurs regards se croisèrent :

et, cette fois, Julien comprit que la lutte ne serait plus, comme à Angleur, une bataille d'écoliers, mais un duel dont l'un ou l'autre ne devait pas sortir vivant. A dire vrai, cette diversion, qui le rappelait à la réalité, ne lui déplaisait pas. Il alla vers la fenêtre pour la fermer, puis se retourna vers Gradoine et sourit, en joueur qui sait la chance fidèle :

— Eh bien ! fit-il, j'écoute. Qu'as-tu à dire ?

Une résolution farouche parut dans les yeux de Gradoine et, regardant Julien en face :

— J'ai à dire que tu es un misérable et un lâche !

— Peste ! nous voici déjà aux compliments ! interrompit Julien.

Sans l'entendre, Gradoine continua :

— J'ai à dire encore que le monde où nous vivons est la proie de jouisseurs à qui toute infamie est bonne, pourvu que leurs vices soient contentés sans risques. Voler, piller, tuer, rien n'est défendu à ces gens-là ! Non seulement la loi les tolère, mais elle les aide ! Le gendarme qui l'exécute n'a d'autre office que de garder leur caisse. Quant à leur peau, qui oserait y toucher ? Entre eux et les gueux qui pâtissent, ils ont mis l'armée, les magistrats, le Gouvernement, tout cet ordre qu'ils ont fait et sur lequel la société repose !

A mesure que Gradoine parlait, Julien avait

ressaisi son sang-froid. Immobile devant la cheminée, il l'interrompit de nouveau :

— Je sais par cœur la tirade. Veux-tu que je l'achève ?

On eût dit que la phrase avait fouetté la colère de Gradoine. Il reprit violemment :

— Tu auras beau gouailler, tu m'écouteras jusqu'au bout !... De ces gredins, tu es le seul que je connaisse ! Avec les autres, on pourrait se tromper ; mais avec toi, non. Depuis deux ans je te surveille... Tu as commencé par exploiter une femme ; puis, trouvant la fortune trop lente à venir, tu as eu recours au hasard et tu es parti, les poches pleines, sans te soucier des morts que tu laissais. Hier, tu as enfin couronné l'œuvre ! Tu as dépouillé sans vergogne celle que tu devais épargner entre toutes !

Et comme Julien tressaillait légèrement, la voix de Gradoine eut un éclat sinistre :

— Ah ! tu imaginais que j'ignorais cela ! Je sais tout ! j'ai vu Chenu, je suis le témoin de ton dernier vol. Cette fois tu rendras gorge ! Il est possible que la loi soit pour toi. La justice est au-dessus de la loi ; je t'ai jugé et il est juste, souverainement juste, que je te supprime !

Il leva le bras ; une détonation retentit en même temps que s'élevait un grand cri :

— Vive l'anarchie !

D'un bond, Julien, qui surveillait tous les mouvements de Gradoine, se jeta de côté. La balle alla frapper la glace de la cheminée. Durant une seconde, des raies y apparurent autour d'un cercle noir, puis brusquement le verre se détacha, croula par terre en mille débris...

D'autres cris s'élevèrent. Tous les employés, abandonnant leurs tables, s'étaient précipités dans le couloir :

— On a tiré!

— C'est chez le Directeur!

— Chez le caissier!

— Mais non!...

Inconscient, Gradoine avait relevé l'arme, s'apprêtait à tirer une seconde fois. D'un geste rapide, sans presque éprouver de résistance, Julien arracha le revolver de sa main crispée et le mit sur la table.

— Imbécile! dit-il, tu avais peur... Quand on veut tuer, on parle moins.

Il se retourna ensuite : on entrait.

— Laissez-nous! ce n'est rien... une maladresse...

Indécis, les employés ne bougeaient pas. La vue de Gradoine, blême, les yeux luisants de folie, les empêchait d'obéir.

Julien fit un geste impérieux :

— Je répète que je n'ai besoin de rien! Sortez donc, sacredieu!

Alors seulement ils se décidèrent, reculèrent lentement. Ils devinaient qu'un drame s'était passé, mais la crainte du nouveau maître étouffait les curiosités. La porte enfin se referma et un silence tragique plana sur la pièce vide.

Comme tout à l'heure ils se trouvaient face à face ; mais les rôles avaient changé. Acculé dans un angle, le justicier baissait la tête. Ses épaules minces paraissaient plus effacées ; ses joues pâles avaient pris un ton de cire. Il semblait une loque humaine.

Brûlant de fièvre, Julien éprouvait, au contraire, un bien-être ineffable. Des idées neuves s'éveillaient en lui, couvraient d'un jour éblouissant ce conflit devenu puéril.

— Et après ? dit-il enfin.

Gradoine eut un éclair de rage impuissante.

— Oui, après ?... reprit Julien d'une voix sourde. Supposons que tu aies réussi et que tu m'aies tué... Qu'y aurait-il eu de changé dans la machine ? La Bourse aurait-elle fermé ? Passe encore si tu avais résolu de me voler !

Gradoine poussa un cri étouffé :

— Je ne suis pas un voleur !

Julien haussa les épaules :

— Mieux vaut être voleur qu'assassin : on court au moins la chance d'un profit. Mais tuer sous prétexte de justice, quelle bêtise ! Faire justice

au nom de qui? à quel propos? on parle de justice quand on reconnaît une loi ; la loi est une barrière conventionnelle qui a l'avantage de limiter les terrains. En revanche, se prétendre au-dessus de la loi et se mêler de juger ses semblables, voilà ce que je ne comprends plus !

La voix de Julien montait par degrés :

— Ta justice ! Rien que de l'envie, une exaspération de voir monter les autres, tandis que tu croupis dans la misère ! Si demain tu découvrais un trésor, tu trouverais le monde admirable !

De nouveau Gradoine releva la tête :

— Si j'avais un trésor, je changerais le monde !

— Si tu veux changer le monde, tu vas contre ton but. De nous deux, c'est encore moi qui travaille le mieux !

Brusquement Julien approcha de Gradoine :

— Regarde-moi donc ! Ai-je l'air d'un homme qui oublie ou qui pardonne?... Comme toi, je fus leurré de promesses. Comme toi, j'ai connu tous les désirs, toutes les ambitions, tous les appétits ! Et rien pour les satisfaire ! une science vaine, pas un rêve, pas une de ces idées qui aident à vivre et pour lesquelles on meurt !... D'autres croient à Dieu, à l'au-delà ; Dieu est inconnu, l'au-delà est une sottise, on me l'a démontré, je le sais... J'avais une famille, une maison ; j'ai dû livrer la maison à de plus paysans que moi, renier ma famille

pour avoir appris à la trouver vulgaire... Du moins, après m'avoir fait ainsi, la société devait m'aider ou rester neutre. Tant que j'ai obéi à ses règles, elle m'a laissé pauvre ; le jour où, sautant les barrières, j'ai changé de chemin, c'est elle encore qui s'opposait à mon passage... Ah ! je la hais, autant que toi et mieux ! Notre haine est pareille ; nous ne différons que de méthode !

A mesure que Julien parlait, un enthousiasme farouche soulevait son âme. Peu à peu les voiles se dissipaient, les causes secrètes se dégageaient. Ce n'était plus une rancune d'homme à homme qui se liquidait ici ; le procès était plus haut.

Ces deux êtres représentaient des types sociaux, les produits extrêmes d'une même éducation. Le hasard de fortunes différentes avait pu les jeter l'un contre l'autre ; ils se resaisissaient et se retrouvaient unis.

— L'autorité, dis-tu, n'est qu'arbitraire et fraude, la justice prévarique, la religion ment : paroles qu'on n'écoute pas, auxquelles personne ne croit. Autorité, justice, religion, moi j'achèterai tout ! Je n'aurai qu'à me montrer ! Je suis la preuve vivante qu'on peut se moquer de l'État, voler à l'abri des lois et pécher sans scandale ! Ou bien encore, pris de rage, parce que tout ici-bas est violence ou douleur, tu tentes de rendre le mal pour le mal ; et comment ? des imprudences bêtes,

bonnes, en cas d'échec, à empirer ta misère, incapables toujours de changer rien dans la marche du monde ! Moi ! pas une minute, je ne cesserai d'agir. C'est moi qui détiens l'argent, qui le fais sonner, qui le jette au vent ! Rien qu'à mon approche, les fortunes vont se déplacer, les consciences se corrompre. En une heure, j'ai déjà provoqué plus de ruines que tu n'en feras en tuant chaque jour ! Là où j'aurai passé, plus de bonté, plus d'honneur, plus de castes... Allons donc, avoue-le, ton anarchie est risible ! Le seul anarchiste ici, le seul qui agisse vraiment, c'est moi, le lanceur d'affaires, moi, le trafiquant d'argent, moi, le parvenu et le jouisseur !

Un nouveau frisson parut faire chanceler Gradoine :

— Je te défends de te comparer à moi ! Entre mon but et le tien, il y a l'abîme qui sépare le juste de l'injuste !

— Toujours des mots ! « L'ère nouvelle l'avènement de l'humanité future, le règne idéal du droit... » Une fois, au moins, laisse là ces contes qui amusent les enfants ! Que ce soit au nom de l'intérêt ou sous le couvert d'une rhétorique vide, l'un et l'autre, nous ne voulons qu'une chose : détruire ce qui est. Quant à ce qui suivra, ni toi ni moi ne le savons, et cela nous est bien égal !

Une joie cruelle illuminait Julien. Ces ruines qui

seraient leur ouvrage, l'inconnu qui s'élèverait à la place, faisaient monter à son cerveau des fumées d'ivresse :

— Rappelle-toi un soir, quand Chenu passait la revue des camarades victimes et dupes de la science qu'ils n'ont point demandée, et nous criait : « Le voici, le ferment nouveau!... » Ah! ah! l'heure a sonné où ce ferment doit vivre et, pour vivre, détruire! Aucune différence entre nous : qu'on soit gueux comme toi, idéaliste comme Ficard, résigné comme Chenu, ou dépourvu de scrupules comme tu m'accuses de l'être, tous, nous travaillons de même! Nous sommes le ferment, te dis-je! Non pas le ferment de vie que tu croyais, mais bien le ferment de mort, celui que les bourgeois aveugles ont cultivé et dont ils vont mourir! Reconnais-tu maintenant ta sottise? des loups ne se dévorent pas quand le troupeau est en vue, ils se précipitent et ils pillent!

Gradoine fit un haut-le-corps :

— Je ne veux pas du pillage commun!

— Tu as peur de te salir à mon contact? Laisse là tes scrupules. Le fumier salit aussi les mains ; cependant plus on en jette et plus vite la moisson lève!

Julien fit un grand geste de faucheur qui s'apprête à faire tomber la gerbe, puis s'interrompit tout à coup :

— Et maintenant je n'ai plus rien à te dire. Va-t'en !

Julien avait raison. Tout était dit. Ils avaient établi le bilan du passé ; l'avenir aussi était apparu, conséquence logique de ce passé et conforme à la loi de Ficard. Désormais tous leurs actes seraient une destruction. Véritable danger social, ils allaient donner à la révolte une justification et des méthodes ; la foule ramasserait ensuite les armes forgées par eux et n'aurait plus qu'à suivre son instinct pour balayer la société !

Comme Gradoine ne bougeait pas, Julien répéta :
— Va-t'en ou, cette fois, j'appelle !

Un long tressaillement agita le corps de Gradoine. Il avança d'un pas, ramassa par terre son chapeau et, pareil à un homme ivre, marcha vers la porte.

Sur le seuil, il voulut se retourner, résumer peut-être dans un cri suprême l'effroyable avortement du rêve qui l'avait fait venir. Julien demanda, sardonique .

— Est-ce le revolver que tu cherches ? Tu peux le reprendre. Je ne m'en servirai pas.

Et Gradoine recula encore. La porte céda sous sa poussée, s'entr'ouvrit, retomba ensuite doucement. Julien était seul...

Comme avant l'entrée de Gradoine, la clameur

trionphale de Paris s'élevait, traversée par les voix aiguës des camelots :

— Demandez le scandale de la Bourse !... La fuite d'un financier !

Dans le couloir, un va-et-vient de pas, des conversations, des sonneries...

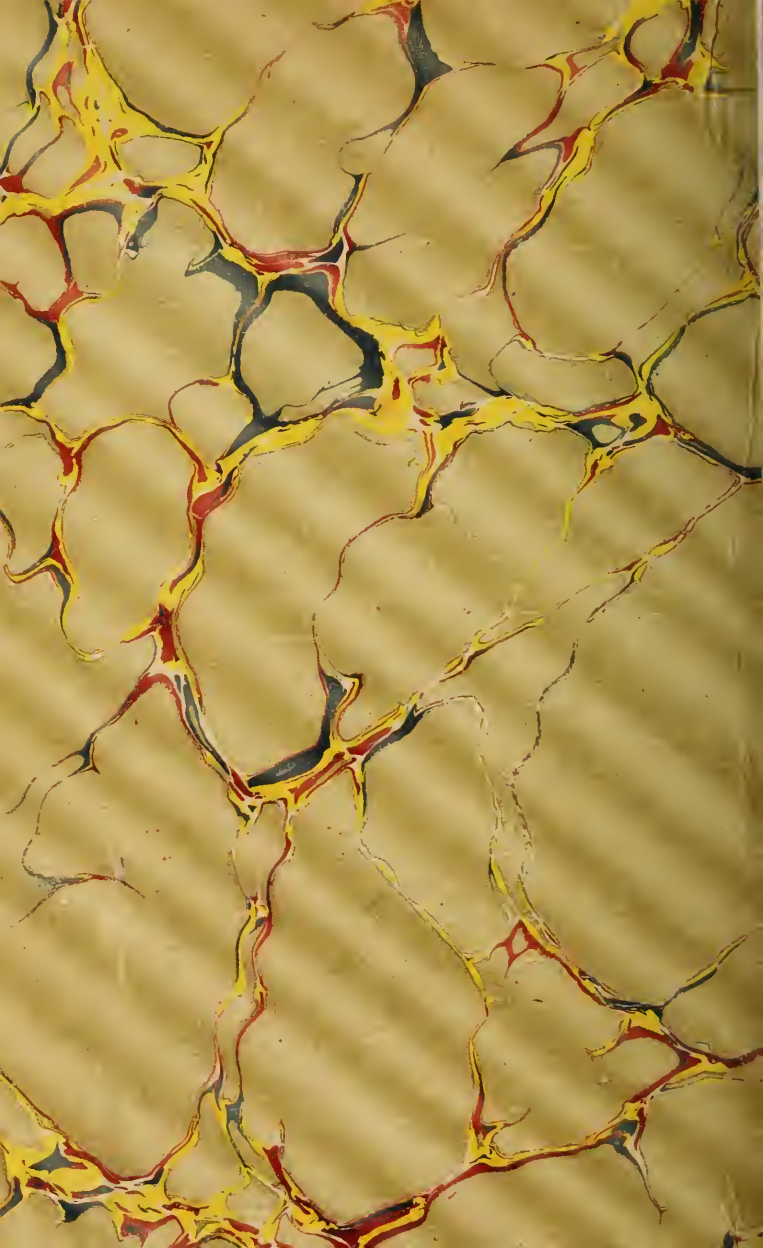
Partout le tressaillement de la vie qui recommence, de l'action que nulle catastrophe ne parvient à arrêter.

Lentement Julien s'assit à la table, écarta les débris de la glace qui la recouvraient et prit une feuille de papier à lettre. Pendant une seconde il écouta encore la musique lointaine qui chantait sa victoire, puis revenant à lui, il commença d'écrire à M^{me} de Biennes. .

FIN







PQ
2609
S8F4

Estaunié, Édouard
Le ferment

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 19 25 04 006 1